

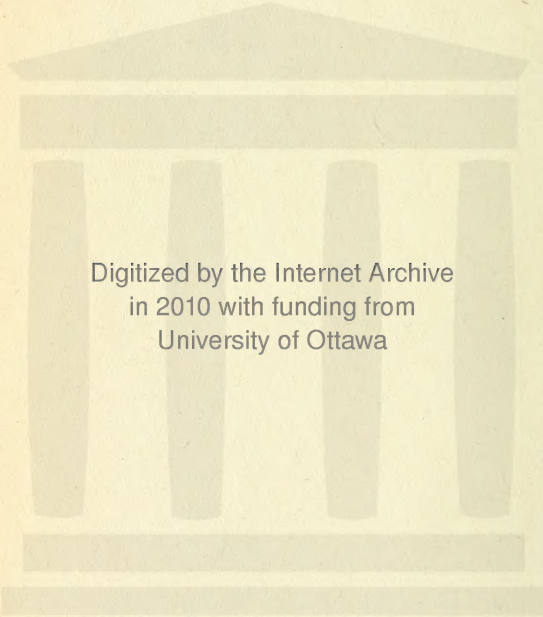


3 1761 08010330 2

PQ
2611
A33C5





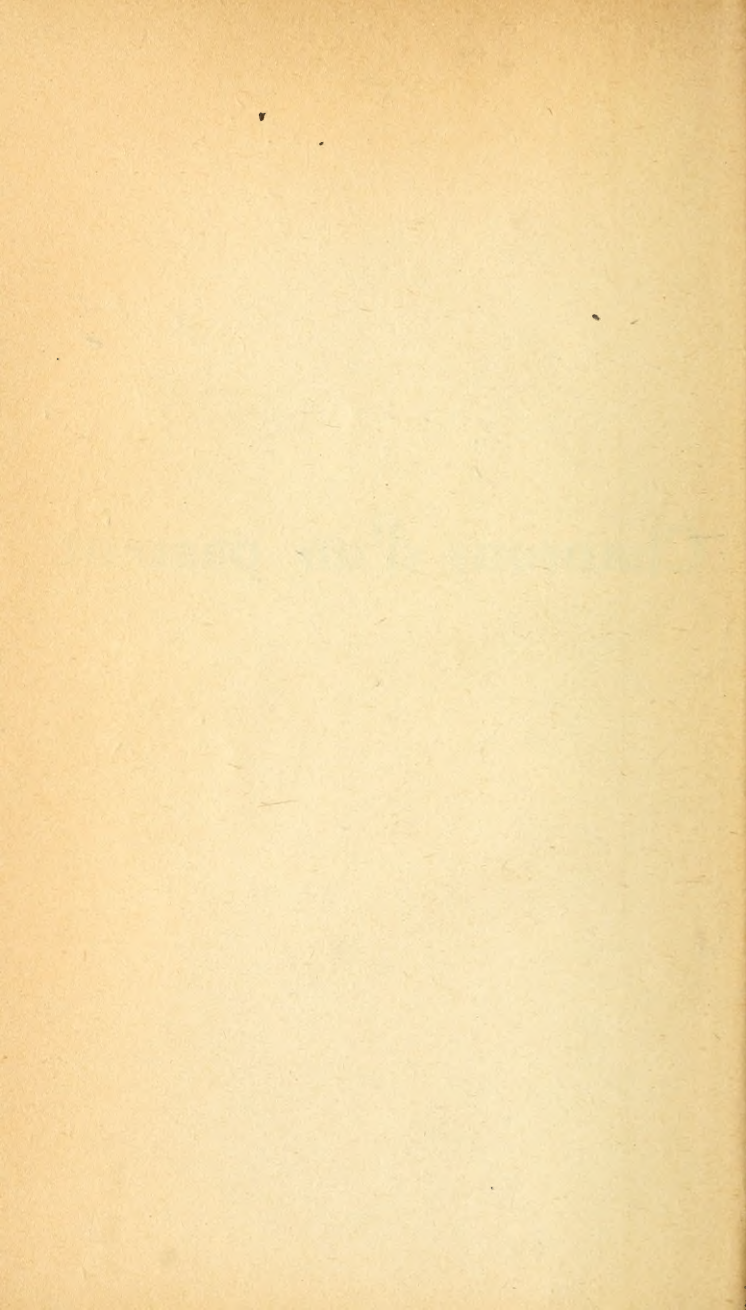


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

407

8/1

Chansons d'un passant



15070
ÉMILE FAGUET

de l'Académie française.

Chansons d'un passant

Introduction par Joseph Ageorges



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

183055

16833

*Il a été tiré, de cet ouvrage, -
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 10.*

PQ
2611
A33C5

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

Copyright 1921

by ERNEST FLAMMARION

L'ŒUVRE INÉDITE ET LES CHANSONS D'ÉMILE FAGUET

A Poitiers, la ville qu'illustre le portail roman de N. D. la Grande, vivait, il y a un demi-siècle, un universitaire très attaché à sa profession, très attentif à l'éducation de ses enfants, d'une droiture et d'une dignité françaises, bougon quand il voulait et jovial quand il fallait, qui, pour charmer ses loisirs, se mit, sur le tard, à diriger avec conviction une collection de *classiques populaires* dans une librairie régionale. Il avait deux filles éveillées et charmantes avec qui volontiers il sortait par les jours de beau temps. Comme les passants se retournaient pour les regarder, il avait accoutumé de dire: « Qu'est-ce qu'elles ont donc pour qu'on les dévisage! », ne s'imaginant point qu'elles étaient infiniment agréables, car il était plus sensible aux grâces de Virgile et d'Horace qu'à celles de sa famille qu'il aimait plus par le cœur que par les yeux. Il avait aussi un fils qu'il savait intelligent, dont il était fier assez ouvertement, mais qu'il trouvait trop nonchalant à son gré. Quand il allait parler latin, un latin succulent,

dans l'officine d'un vieil ami qui était professeur à l'École de Pharmacie, il se surprenait à dire les espoirs qu'il fondait sur son enfant, mais, parce qu'il était rigide, énergique et décidé, il se lamentait sur cette certaine nonchalance qui empêcherait peut-être le jeune homme d'entrer un jour à l'Académie Française. Cette crainte était bien superflue puisque Emile Faguet, pour rester fidèle à l'ambition paternelle, choisit un des plus solides fauteuils académiques et l'occupa avec autorité, tout à côté de M. Costa de Beauregard. Hélas ! le vieil universitaire n'était plus là pour voir enfin son rêve réalisé ! Mais quand un duc écrivait à Emile, en l'appelant : mon cher collègue ou mon cher ami, Emile envoyait la lettre à sa sœur...

*
* *

La vie a passé. Cette sœur, une des délicieuses jeunes filles avec qui le vieux professeur aimait à sortir, a vécu pour disparaître, il y a plus de dix ans déjà. Emile en eut un grand chagrin qu'il n'exprimait qu'à la manière du XVII^e siècle et en phrases impersonnelles et honnêtes. Bien souvent pourtant, avant déjeuner, vers onze heures, on voyait l'écrivain traverser la rue Monge. Cette visite intriguait les observateurs. Faguet allait parler de la morte avec la plus intime amie de celle-ci. On redisait sans se lasser les souvenirs de ce foyer tranquille où un professeur de rhétorique avait rêvé la gloire pour son fils. En effet, M^{lle} A***, compagne d'enfance des sœurs de Faguet et

de lui-même, élevée près d'eux, fidèle aux fortes amitiés d'autrefois, admise depuis toujours dans l'intimité de la famille, était devenue pour l'académicien silencieux la dépositaire de ce sentiment profond qui nous rattache au passé et aux traditions familiales. C'est cette femme distinguée et de noble conseil que le Maître a chargée par testament de préparer la publication de ses manuscrits inédits. Sa culture et son goût font que nulle n'était mieux qualifiée qu'elle pour exécuter les volontés dernières de celui près de qui elle avait grandi. Elle a cru obéir à sa mémoire en demandant au signataire de cet article de l'aider dans la haute besogne de l'étude et du choix des morceaux, en souvenir de l'ami commun.

Et ce n'est pas sans émotion qu'après quatre années je suis retourné dans le bureau de la rue Monge, que voulut bien m'ouvrir si libéralement celle qui en est aujourd'hui la gardienne (1). L'ordre méticuleux dans lequel je le retrouvais m'indiquait, certes, que le Maître n'était plus là. Mais sa plume aux reflets violets était restée près de l'encrier. Et de la poudre d'or survivait au fond d'un godet. C'était pour moi le foyer central de toute une lumière et, aussitôt, j'avisai, sur un rayon familier, cette pile de cahiers et de manuscrits que je connaissais depuis si longtemps.

Il y en avait plusieurs douzaines : le labeur formidable de toute une vie dévouée aux bonnes lettres ! Et de ce monceau de papiers se dégageaient une intelligence et

(1) Je suis heureux d'offrir ici à M^{me} Émile Faguet l'hommage de ma gratitude.

une âme, une intelligence et une âme qui ne demandaient qu'à revivre. La seconde vie d'Emile Faguet ! Qui ne la considérerait avec le respect et l'attention qu'elle mérite ?

Un des cahiers est particulièrement suggestif. Il est intitulé: *Nouvelles et articles à faire*. Là sont relevées des milliers de pensées, tirées des auteurs les plus différents, des pensées en français, en latin, en anglais; des pensées personnelles aussi, voire des calembours, ou des faits divers extraits de la quatrième page des journaux. C'est que rien ne laissait Faguet inattentif. J'ai dit ailleurs, sans manquer à l'admiration que j'ai pour elle, que cette intelligence tourna perpétuellement sur la piste des connaissances humaines avec la ferveur d'un jockey qui ne peut jamais quitter sa bête. Courir pour courir, penser pour penser. Voilà Faguet ! Songeait-il à arriver au but ! En vérité, je ne le crois pas. Il tournait toujours. Son cahier m'en est une preuve. On n'en imagine guère la variété. C'est là que M. Haraucourt fut probablement appelé pour la première fois: le *Musset* de Cluny et un autre que je ne nommerai pas: le *Souverain* pontif. C'est là encore qu'est recopiée cette énigme:

Enlevez-moi ma première lettre,
Enlevez-moi ma deuxième lettre,
Enlevez-moi ma troisième lettre,
Enlevez-moi toutes mes lettres
Et je serai toujours le même.
Réponse : le facteur !

Mais c'est là aussi que se précipitent les unes sur les

autres, sans autre ordre que le hasard de la lecture, les observations les plus fines, les remarques les plus spirituelles et quelquefois les roseries les plus cruelles. Il n'y a guère de citation derrière laquelle ne se cache le sourire ironique de l'écrivain à l'ombre de son fez rouge. L'humanité est composée de végétaux, d'animaux et de quelques hommes ! dit-il. Classons-nous, messieurs, avant que Faguet ne nous classe !

Quand, de son vivant, je consacrais à mon maître un article et que je le lui soumettais, inmanquablement il me répondait : C'est bien ce qu'il convenait d'écrire ! Mais je n'étais pas dupe du compliment. Je me méfiais des réserves. Si je lui prédisais sa conversion : Priez pour moi saint Emile ! répondait le malin. Je l'ai fait, je vous le jure. Et à observer la seconde vie de celui qui n'est plus, je me rends ce témoignage qu'avec la protection de son patron, je ne me suis point trop trompé.

*
* *

Faguet a représenté ce qu'a été la pensée française à la fin du XIX^e siècle avec les meilleures qualités de la race : la curiosité, le primesaut, l'adresse, l'esprit. Mais cette intelligence étonnante ne vécut que d'elle-même. Il lui manquait une chose : l'attachement à une doctrine. Faguet, je le répète pour la vingtième fois avec toute l'affection que je lui ai vouée, était un sceptique. Il ne cherchait pas : il pensait. Ses amis savent bien pourquoi il n'est pas venu à la religion plus tôt. Sceptique, Faguet

restait Faguet. Converti, il ne l'eût plus été. Le jeu de sa pensée ne le conduisait pas là. C'est son cœur qui l'a mené où son intelligence se refusait à aller.

Son cœur, il en avait ! On le trouvera dans sa correspondance familière si fine, si jolie et si souvent tendre, le jour où en commencera la publication. Son cœur, il est ailleurs et nous saurons bien le découvrir.

Son intelligence, elle sera encore partout : dans cette étude sur *Thiers*, écrite dès longtemps, de cette calligraphie piquante, serrée, régulière, admirablement lisible, qui témoigne de cette époque où tout était sérénité et mesure dans la vie de l'auteur. *La Revue des Deux Mondes* a publié ce morceau en novembre 1920.

Son intelligence, elle éclatera dans cet ouvrage sur M^{me} Guyon et l'amour pur que publiera également *La Revue des Deux Mondes*. Commencé le 3 septembre 1913, abandonné un instant, repris quelques mois plus tard, après un dur moment de découragement et de lassitude, le travail est inachevé. L'écriture en est ferme au début et déjà inquiète sur la fin. L'écrivain ne sortait plus guère de son bureau haut juché, dont la fenêtre donnait sur les arènes. Il ne pouvait plus aller déjeuner le vendredi chez son éditeur qui était son ami. Il trompait ses angoisses physiques et morales en couvrant des feuillets.

Que de pages nous disent encore son activité d'esprit. Il y a l'esquisse de... Mais laissons cela dormir qui n'ajouterait rien à la gloire de son auteur. Il y a un acte en collaboration. Il y a un bon nombre d'articles plus ou

moins courts, souvent délicieux, toujours documentés, que Faguet jetait à l'encre violette, d'une cursive infiniment rapide et dont tous les directeurs de journaux reconnaîtraient l'aspect. Il y a surtout une série de petites méditations à propos de la guerre qui semblent tracées, aux dernières semaines de la vie du grand écrivain, par un stylographe lamentable ou par une plume baveuse et défaillante. Et pour qui a pu, pendant de longues années, lire les pensées si claires et calligraphiées si clairement d'Emile Faguet, ces pages, dont l'apparence révèle tant de souffrance morale, sont profondément émouvantes. A l'heure où la maladie arrachait à l'homme des paroles de découragement, la plume réagissait magnifiquement. Elle n'est tombée qu'au pied du lit et des cierges allumés pour l'agonie. Elle n'a cessé son service qu'à l'heure où une grande lueur chrétienne descendit sur le chevet du moribond. Sa mission était terminée. Les caractères mal formés des suprêmes manuscrits n'enlèvent rien à la puissance de l'expression. Deux pages sur l'espérance de la patrie, deux pages sur l'utilité des petits peuples, terminées au prix de quel effort, sont encore là pour affirmer que le regard de Faguet mourant allait plus loin que le malheur présent, jusqu'à la victoire et jusqu'à la résurrection.

Derrière ces pages, on devine la sensibilité aiguë de l'auteur, sensibilité que n'ont jamais soupçonnée ceux qui ne l'ont pas connu intimement. Nerveux, susceptible, rêveur, tourmenté par les grands problèmes métaphysiques et religieux et surtout, quoi qu'il en ait dit, par le secret

de la mort, au delà de tout ce qu'on peut imaginer, il était aussi, dans son privé, bon, généreux, plein d'attentions délicates. Il a aimé les siens avec délices. Il a rendu des services discrets aux gens les plus obscurs. Il se laissait aguicher, envelopper le plus naïvement du monde par les visiteurs les plus inattendus. Chez lui, en vacances surtout, sa sensibilité se manifestait de mille façons. Qui, parmi ceux qui l'approchèrent, ne se souviendrait de ces longs silences par lesquels il s'échappait des contingences et qu'il terminait par une déclaration de froide et sombre ironie dont on fixait mal les limites exactes et qui n'était peut-être que le prolongement d'une douleur profonde.

*
* *

M. Albalat avait déjà fait une découverte extrêmement importante pour l'explication de la vie et de la pensée d'Emile Faguet.

M. Albalat est, on le sait, un historien de cafés qui n'est point méprisable. Avant de donner au public impatient ses souvenirs d'ailleurs savoureux et piquants, il avait déjà inventé l'art d'écrire et l'enseignait en vingt leçons pour 3 fr. 50. Ainsi a-t-il agi puissamment sur les lettres contemporaines ! Or M. Albalat nous raconte — d'après la *Vie parisienne* — que l'auteur des *Préjugés nécessaires* n'en avait guère et allait chaque matin boire son café « sur le zinc » afin de s'assurer de la condition des ouvriers. Cet homme qui professait pour la conversation du bourgeois importun une horreur qu'il avait élevée au niveau

d'un principe nourrissait au contraire pour son frère, l'artisan, une telle affection qu'il aimait à l'entendre parler, en tuant le ver, des heures durant, de rien et de tout, et cela 365 fois l'an. Evidemment, je considère la découverte de M. Albalat — dans la *Vie parisienne* — avec le contentement d'Ali devant les 40 babas et parfois je me demande si je ne suis pas l'un d'eux. Ma surprise et ma joie sont d'autant plus fortes que Faguet affirma lui-même n'avoir mis ni les mains ni les pieds « sur le zinc ». Aussi me permettrai-je de demander respectueusement à M. Albalat si ce ne serait pas sur le zinc que M. Faguet aurait écrit ses vers, car il a écrit des vers, non seulement le sonnet sur *Molière* publié par *La Vie Littéraire*, le 13 avril 1878, mais tout un volume, et le voici !

Le manuscrit est composé de deux carnets. Le premier a 200 pages. Il est rouge. Il porte au coin du troisième feuillet et de la main de l'auteur cette note : « Ce recueil, s'il était publié, aurait pour titre : *Chansons d'un passant* ». A en juger par la calligraphie, cette notule date de 1878. Les vers du premier et du second carnets s'échelonnent de 1866 à 1894 et la dernière pièce me paraît être des dernières années du poète. Vingt ans sans doute la lyre fut accrochée dans la poussière, mais jamais Faguet n'oublia de l'accorder. Le premier carnet est signé, sur le titre : Emile Faguet, professeur au Lycée de Moulins. En suscription sont mis les trois vers de Musset qui ont été fidèlement reproduits au titre de ce recueil. Le cahier comprend 68 pièces de rythme divers et s'arrête

à 1878. Le second manuscrit comprend 117 pages d'un carnet vert du même format que le rouge. Il contient 37 morceaux. Les trois vers de Musset sont répétés en tête.

On ne me fera pas dire que ces vers soient d'un très grand poète. Ce sont vers de lettré et vers d'artiste. Ce sont vers de quelqu'un qui connaissait les maîtres de la Renaissance, les *minores* du XVIII^e siècle, les almanachs des muses, des dames et des demoiselles, le romantisme, Banville, Pétrarqué et les libertins. Ce sont des vers où la fantaisie, l'esprit, la délicatesse, le sens aigu du rythme ne font pas défaut, des vers légers et badins, des vers d'amour, des vers « du dernier galant », des vers beaux quelquefois, toujours habiles, des vers qui, tout compte fait, méritent de voir le jour parce qu'ils nous apprennent quelque chose de nouveau sur leur auteur. Eût-on jamais pensé que Faguet eût de l'oreille ? Il en avait et très fine !

Sans doute, ce ne sont souvent que des divertissements de société, des pièces faites pour « la pointe », du *déjà vu* revu par un homme d'esprit et par un homme expert, telle une pièce les *Etoiles mortes* qui nous rappelle une poésie de Sully-Prudhomme. Mais ce sont aussi des vers de belle étoffe comme dans la *Nuit d'hiver*, des vers truculents, pleins de malice spirituelle, non certes également souples, tous fabriqués avec conscience !

*
* *

Emile Faguet n'a fait ni carrière ni métier de poète.

Il a été poète, comme il a voulu l'être, pour son plaisir personnel et sachant très bien qu'il n'était pas un grand poète. Il entendait apporter à ce petit jeu des qualités françaises. Il n'y a point manqué.

Ni obscur, ni prolix, il a versifié, comme le voulait Malherbe, pour les yeux et pour l'oreille et c'était bien quelque chose même en son temps. L'habitude de la critique lui a servi à marteler avec soin de petits objets jolis et quand il a remis la strophe sur l'enclume, ce fut toujours pour la mieux faire (1).

Il a cherché la mesure, le tour et l'amabilité et y a réussi, même lorsqu'il reste banal. Il a dit quelque part, je ne sais où, que certains rythmes appelaient l'esprit et qu'il fallait être bien sot pour n'en avoir pas dans le rondeau. Lui en avait à peu près partout.

Parlerons-nous de l'inspiration ? Je dis que ces pages participent de la sensibilité libertine du XVIII^e siècle, sensibilité littéraire, si j'ose dire, et de la sensibilité chaste de 1830, sensibilité de cœur, comme il l'eût appelée lui-même. Il chante la jarretière et les ciseaux de sa voisine. Mais il se livre au coin du feu à la rêverie du chasseur et à la rêverie du fumeur. Idyllique et grivois, il est plus bourgeois qu'il ne veut le paraître et cela M. Albalat l'a fort bien observé. Jeune, il feint d'être voltairien et anti-clérical ; je sais bien, moi, que, vieux, il s'est renié. Il a chanté... des bagatelles, mais aussi les sillons d'orge. C'est

(1) Pour ne pas alourdir le livre l'éditeur a cru devoir supprimer toutes les variantes.

un excellent homme que M. Emile Faguet, dont les vers libertins ne tirent pas à conséquence et qui, quoiqu'il y ait tâché, n'a jamais pu cacher son goût pour la saine et bonne morale du foyer tranquille où la paix entre chaque jour avec la lumière.

Bien plus, il est bourgeois, c'est-à-dire classique dans sa versification. S'il manie le triolet après l'alexandrin, c'est qu'il n'est jamais défendu de jouer de la clarinette après l'office. Il a pratiqué le rondeau avec beaucoup de dextérité. Il a fait, comme au moule, le sonnet renversé. Il a même créé un rythme avec le soin et la tendresse que mettent à fabriquer de l'ébénisterie certains officiers retraités. Et je ne dis pas cela par manière de malice ou d'ironie, mais pour marquer au contraire la conscience du versificateur :

Vous êtes belle, ô ma voisine,
 Belle à rendre amoureux un roi :
 Il n'en faudrait pas tant pour moi.
 Vous êtes belle, ô ma voisine !

Il n'en faudrait pas tant pour moi :
 Vous avez l'œillade assassine,
 Le pied lesté et la jambe fine ;
 Il n'en faudrait pas tant pour moi.

Ce rythme me semble en effet original. Il se rapproche singulièrement du pantoum, avec cette différence que le pantoum répète une fois à la strophe B deux vers de la strophe A, tandis que cette pièce répète deux fois à la strophe B un vers de la strophe A.

Cette connaissance et ce goût du rythme donnent un intérêt de curiosité très vif au recueil de Faguet. A y regarder d'assez près, il n'est pas difficile d'observer, à travers ces pages, un véritable progrès dans la facture. Si, malgré la facilité toujours extraordinaire, des gaucheries et une certaine naïveté de la plume apparaissent dans la première partie du livre, la maîtrise s'accuse à la fin, au détriment d'ailleurs de la verve, de la truculence et de la fraîcheur. La jeunesse est partie, mais l'amour du vers est resté. J'entends bien qu'il y aura des gens pour me reprocher d'avoir mis sous les yeux du public un ouvrage qui n'a point les allures des chefs-d'œuvre. Mais tous ceux qui, depuis longtemps, soupçonnaient Emile Faguet de s'appliquer à rimer ne seront pas fâchés de juger de son travail infiniment curieux et probe.

Il s'agit donc de ne pas déplacer la question. Ne cherchons pas de la grande poésie religieuse dans des lettres familières (oh ! combien !) qui ne sont que des vers d'étudiant très spirituel : Faguet en a écrit quelques-uns d'un joli tour entre 1866 et 1872, époque où, romantique, il est aussi sévère pour les parnassiens que pour les bourgeois de province. Pour avoir le plaisir de dire qu'il n'est pas Lamartine, ne regardons pas le poète adapter Catulle ! Ne lui demandons pas ce qu'il ne veut pas donner ! Il module, après tout, d'assez jolies notes d'intimité quand, cloué aux chenets, il rime pour sa chienne. Il lui est bien permis de se souvenir l'hiver de ce qu'il a vu l'automne et de tirer d'un pipeau, à cette occasion toute simple, des

airs qui n'ont aucunement la prétention de sortir d'un trombone. Je voudrais bien savoir qui aurait le cœur de lui reprocher d'entendre siffler le train quand il écrit à ce propos une pièce qui est charmante d'adresse et d'esprit. Croyez bien d'ailleurs qu'il s'est élevé plus haut, qu'il n'a pas manqué d'atteindre la force dans des vers isolés et qu'il l'a même atteinte dans des fragments assez importants. Oh ! certes, je n'ignore pas que des malins souriront à le montrer essayant de tourner du Musset à la philosophie dans la *Nuit d'hiver*. Et moi-même je l'ai regardé partir avec assez de surprise du pied ironique pour le voir s'arrêter dans l'attitude digne du rêveur qui sait réfléchir. Mais qui ne reconnaîtrait dans ce morceau un peu longuet de hautes qualités poétiques ?

Je n'imagine pas non plus qu'on puisse rester insensible devant des pièces comme *Le Renouveau*, où se trahit une souffrance que j'ai bien souvent observée et respectée. Faguet a dit quelque part que l'on met toujours dans ses vers le plus intime de son âme. Sans doute ! Encore le lecteur ne sait-il pas toujours le découvrir aisément. Ne nous laissons prendre ni par la verdeur de certains morceaux, ni par la grâce de certains autres, ni par l'ironie, ni par l'aisance, le vrai Faguet, le Faguet poète est ailleurs. Quand il va chercher dans Heine les pages les plus amères pour les imiter ou pour les adapter avec une concision, avec une sobriété et avec un sens de la cadence très remarquables, croyez bien qu'il ne s'agit pas pour lui de se distraire au moyen d'un jeu innocent. Ces lignes

sombres trahissent un homme, un homme souffrant et endolori, un homme énergique et tendre, un homme qui a senti, vibré, aimé, pleuré, un homme très estimable. C'est dans la lumière qu'est partie l'âme apaisée de Faguet, sous la bénédiction de Mgr Herscher, à la fin de sa journée, quand le doute lâcha le pied devant l'espoir, au moment même où elle nous laissa dans le deuil. Mais que de cris douloureux n'avait-elle pas poussés dont on entendra l'écho dans ce livre !

Si prévenu qu'on soit, il n'est pas possible qu'après avoir lu les *Chansons d'un passant*, on ne conclue pas que Faguet n'a pas été seulement un très grand critique, qu'il a été vraiment un artiste. Voilà pourquoi son œuvre poétique mérite d'être intégralement publiée. Elle ne servira pas sa glorieuse mémoire et pour tous les amis, pour tous les élèves du Maître, elle sera quelque chose de très particulier, de plus intime que les études et les chroniques, de plus vivant aussi, un livre où restera un peu du cœur et de l'âme de celui qu'ils ont pleuré.

Joseph AGEORGES.

La Muse est toujours belle
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant,
Car la beauté pour nous c'est notre amour pour elle !

(Alfred de Musset.)

CHANSONS D'UN PASSANT

O mes chansons primitives,
Et hâtives
Refrains d'un cœur jeune éclos-
Pareils aux voix fugitives
Et plaintives
De la brise et des échos,

Qui voudrait de vous ? Le monde
Rit et fronde
Blasé, triste et dégoûté...
Fou qui veut jeter la sonde
Dans cette onde :
N'allez pas de ce côté.

Là c'est le financier, dogue
A l'air rogue,
Et les grotesques dandys.
Ils n'admettent point la vogue
D'une églogue :
N'allez pas dans ce pays.

Là grogne, geint et croasse
 Sainte race,
 Le troupeau de Loyola :
 Vous ne trouvez nulle grâce
 A la crasse :
 N'allez pas non plus par là.

Grands artistes en pastiches
 Et postiches,
 Les Parnassiens chevelus
 Piochent sonore hémistiche,
 Rime riche :
 N'allez point par là non plus (1).

(1) En l'honneur des Parnassiens, le poète refit trois fois sa strophe
 Il mit d'abord :

Ici trônent dans leurs niches
 De derviches
 Les Parnassiens chevelus
 Rêvant brillants hémistiches
 Rimes riches
 N'allez point par là non plus.

Puis il corrigea en ceci :

Le Parnassien sculpte et scrute
 La volute
 De laborieux (ou lapidaires) sonnets
 Ou la savante culbute
 De la chute.
 N'exposons point notre nez.

La dernière rédaction est probablement la meilleure.

Plus loin c'est la gent savante
Et pédante
Des critiques influents.
Malgré leur mine avenante
Qui vous tente,
Tenez-vous loin de leurs dents.

Restez donc chez le poète.
Dans sa tête
Gazouillez matin et soir
Ou cherchez l'ombre secrète
Et discrète
Qui règne au fond du tiroir.

A mon toit restez fidèles,
Pauvres belles,
Doux papillons endormis,
Et n'ouvrez les réseaux frêles
De vos ailes
Que sous des regards amis.

Mais quoi ! votre essaim palpite
Et s'agite
Las de silence et de nuit ;
Vous voulez aller bien vite
Hors du gîte
Dans le jour et dans le bruit.

Vous voulez aller, coureuses
Curieuses,
Au pays de l'inconnu,
Pays des chimères creuses
Et trompeuses
D'où moi je suis revenu.

Allez ! allez où tout roule
Et s'écroule,
Mais sans nom comme sans prix
Sans rejeter à la houle
De la foule
Mon nom que l'ombre a repris.

Soyez le bruit vain qui passe,
Et, sans trace,
Dans l'air va s'affaiblissant,
Refrain perdu dans l'espace
Qui l'efface
De la Chanson du passant.

Quand le grenier, ce calvaire
Du libraire,
Bornera votre horizon,
Pour trouver encor sur terre
A qui plaire,
Revenez à la maison.

Vous viendrez, les réseaux frêles
De vos ailes
Déchirés plus qu'à demi,
Et vous paraîtrez moins belles
Infidèles,
Même à mon regard ami.

1877.

« O souvenirs, printemps, aurores ! »

(Victor Hugo)

Ma belle oublieuse, as-tu souvenance
De ces soirs si doux et si parfumés
Où nous cheminions tous deux en silence
La main dans la main, les cœurs enflammés ?

Les sentiers étaient pleins d'ombre et de mousse,
L'étang sommeillait, limpide miroir,
Et le vent jetait cette senteur douce
Que les prés fleuris exhalent le soir.

L'automne dorait les feuilles du chêne
Et penchait sur nous les rameaux tremblants,
Et baignant le ciel de sa tiède haleine
Berçait dans l'azur des nuages blancs.

Et je regardais ton épaule blanche,
Et ton front si pur, parfois soucieux,
Et ton cou charmant, ton cou qui se penche
Si mince et si blanc sous tes noirs cheveux.

O sentiers fleuris parcourus ensemble,
O rochers muets remplis de nos voix,
O ruisseaux connus dont l'onde qui tremble
Chuchote dans l'herbe au fond des grands bois,

A l'heure où les champs deviennent plus sombres,
Quand les grands bœufs roux passent les ruisseaux,
Quand on voit des monts s'allonger les ombres
Et fumer au loin les toits des hameaux ;

Ne sentez-vous pas, rêveuse nature,
Qu'à nos doux concerts il manque parfois
Le bruit de nos pas foulant la verdure,
Nos tendres propos dits à demi-voix ?

1866.

LETTRE FAMILIÈRE

DE PARIS

Voici venir, hélas ! les longs soirs de l'automne
Qui font que l'exilé rêve au toit paternel
Et dans ce grand Paris qui murmure et bourdonne,
Mon cœur plein de pensers rêve au dernier Noël.
Oh ! qu'il me serait doux à l'heure où la grand'ville
Se grise de tumulte et de plaisir facile
De quitter ces papiers où s'éteignent mes yeux,
Et cette chambre triste et ce livre ennuyeux.
Oh ! qu'il me serait doux, non pas le long des rues
Tortueuses, d'aller me mêler aux cohues,
Comme fait le badaud épais et curieux
Qui sur chaque étalage ouvre ses deux gros yeux,

Mais là-bas, dans la ville antique et somnolente,
D'aller, à pas furtifs, l'œil au guet, ma charmante,
Frapper à ton vieux seuil si connu de mes pieds.
Que d'amour, de baisers sur ma lèvre brûlante,

Quand j'entendrais ton pas dans les grands escaliers,
Quand ta main ouvrirait cette porte adorée
Où tant de fois mon front toucha ton front si pur,
Quand je verrais ta lampe à la lueur dorée
Dessiner en tremblant ton ombre sur le mur.
Puis nous irions tout droit au foyer qu'on voit luire,
Qui si longtemps sourit à nos jeunes amours,
Où je te vis pleurer, où je te vis sourire,
Où le cœur est si tendre, où les soirs sont si courts.

Que de fois, ma mignonne, en ta chère demeure,
Après de ce foyer si calme, si joyeux,
Avons-nous écouté sonner l'heure après l'heure
En retardant toujours le moment des adieux !
Ah ! c'était le bon temps ! La vieille chambre noire,
La vaste cheminée où chante la bouilloire,
Et l'antique voltaire aux paresseux contours
Et le trumeau bleuâtre où dansent des amours !
Comme on était chez soi ! Comme la vitre frêle
Chantait joyeusement sous le choc de la grêle ;
Comme le vent d'hiver sifflant dans la forêt
Faisait se rapprocher les sièges du chenêt
Et comme en écoutant s'ébattre la tempête
On rapprochait toujours l'amoureux tête à tête.

Eh bien ! dans ce temps-là, — C'est un laid sentiment
Dont je te fais l'aveu de loin, chère petite,
De près, je n'oserais, — En ce temps-là souvent,

Ou plutôt quelquefois — c'est que, vois-tu, j'hésite
 A te le dire — enfin, il m'est bien arrivé,
 Un jour que je n'étais qu'un sot dans un voltaire,
 De me dire tout bas qu'un plaisir terre-à-terre,
 Qu'un amour de périls et de terreurs privé,
 Qu'enfin ce qu'on appelle un bonheur en pantoufles
 N'était pas ici-bas ce que j'avais rêvé ;
 Que mon âme aspirait aux tempêtes, aux souffles
 Brûlants des passions orageuses. Lara,
 Werther, Adolphe, Franck, Saint-Preux, et cœtera,
 Voilà les grands amours dramatiques, voilà
 Des êtres non bourgeois, non plats, non prosaïques,
 Ne traînant pas leur char aux ornières publiques,
 Et qui n'ont jamais cru qu'on pût se dire heureux
 Pour une chambre close, un thé chaud, deux yeux bleus.
 Voilà le cœur divin des poètes, des âmes
 Qu'incessamment consume une soif d'infini,
 Et qui de fleurs en fleurs et de femmes en femmes
 Promènent fièrement leur immortel ennui.
 Orages désirés, levez-vous...

Imbécile !

Qui ne voit pas combien cette douce maison,
 Silencieuse et calme, à l'écart de la ville,
 Et cette alcôve creuse et ce foyer tranquille
 Et cette enfant qui brode en chantant la chanson
 Ont plus de poésie et remplissent mieux l'âme
 Que le sombre pathos des amours de romans
 Et nous prennent le cœur d'une plus forte trame

Que tous les bras tordus et tous les hurlements.
Je le sens à cette heure, ô mignonne chérie.
Qu'on ne me parle plus des dégoûts de la vie
Et des réalités décevantes, des cœurs
Toujours froissés, toujours en quête de bonheurs
Impossibles. Vois-tu, l'homme est un mauvais riche,
Qui cache son bonheur et soi-même se triche
Pour voir s'apitoyer sur lui le bon voisin ;
Et ces grands airs, manteau pompeux dont il se voile,
Ne sont qu'inventions du sot orgueil humain :
Le rêveur, qui voudrait décrocher une étoile,
Ne voit pas qu'une fleur sourit dans son chemin.

1866.

LETTRE FAMILIÈRE

DE PROVINCE

C'est moi ! Bonjour ! Je te dérange !
Mets-moi dans le fond d'un tiroir.
Tu me reprendras, mon cher ange,
Seule, dans quinze jours, un soir
Que tu n'auras rien mieux à faire,
Tout en fumant après dîner,
N'ayant personne à taquiner,
Que de bâiller pour te distraire.

Car ce que devient ton ami,
Ce n'est pas très drôle, mignonne,
La vie ici n'est pas bouffonne
Et m'est avis que j'y grisonne
Moins de vieillesse que d'ennui.
A vivre dans ces pays veules

Je prends des airs las et vaincus.
Cuistres, dadais, bourgeois, bégueules,
Si tu voyais ! Des nez, des gueules,
Des pattes, des torses, des culs...

C'est navrant ! On dirait qu'il tombe
Des crapauds en pluie au printemps
Et que ce peuple avec le temps,
Croît, grandit, se gonfle, se bombe,
Pour devenir merciers, docteurs,
Grandes dames, robins, facteurs,
Charcutières, prédicateurs,
Marchands de nouveautés, notaires,
Maris de petites rentières,
Femmes de petits percepteurs.

Tout cela va, vient, marche, grouille :
On dirait que ce n'est pas mort ;
Fronts de bœuf, ventres de citrouille,
Cous d'oison, profils de gargouille,
Tout ça remue et tout ça mord.

Ah ! si tu m'arrivais, mignonne,
Quel effet tu ferais ici,
Avec ta figure friponne,
Quel effet tu ferais, Nini !

Mais non, ma foi ! Tu n'es pas belle
Comme ils l'entendent, les lourdauds :
Grands yeux vagues sans étincelle,

Col puissant où la chair ruisselle,
Large front garni de bandeaux,
Long nez bête fait à l'équerre
Comme un frontispice dorien
Blanc crayeux de terrain calcaire,
Bouche trop petite, oh ! misère,
Pour jamais être bonne à rien,
Voilà la Vénus des Appelle
De ce pays déshérité.
N'y viens pas servir de modèle,
Dieu merci, tu n'es pas, ma belle,
Ce qu'on appelle une beauté.

Mais où sont, ô vilaine fille,
Oh ! mon laideron adoré,
Ton petit nez qui s'écarquille,
Ton petit œil en trou de ville
Clair et gai, qui rit et pétille
Au centre d'un cercle bistré ?
Où sont encore, ô joli masque,
O ma gamine de Paris,
Ton petit galop de souris,
Ta grâce mutine et fantasque,
Ta tête coiffée en bourrasque
Broussaille aux fauves retroussis,
Où la main tremble et s'embarrasse,
Ce brouillard de poudre de riz
Qui reste au nez quand on t'embrasse,

Ta fine langue de sagouin,
Gourmande et bavarde, qui bouge
Et sur ta lèvre épaisse et rouge
Va furetant dans chaque coin ?

Non ! tu n'es pas belle, mignonne,
Mais, je donnerais de bon cœur,
Profil grec, galbe de madone,
Rubens opulent en couleur,
Fillette de Greuze mignarde,
Marquise de Boucher pouparde,
Vierge diaphane et blafarde
Ou Transtévérine gaillarde,
Lourd idéal de corps de garde,
Pour la grimace un peu camarde
De ton adorable laideur ;
Et toutes les vertus bourgeoises,
Longs cils baissés, faces sournoises,
Types de Tartufe en jupon,
Pour tes allures libertines,
Tes clins d'yeux, tes poses, tes mines
Audacieuses et câlines
Et les trente-deux perles fines
Que met sur tes lèvres mutines
Ton rire insolent et fripon.

Ah ! pour rire et blaguer encore,
Pour secouer ce long ennui,

Pour voir enfin luire l'aurore
De cette interminable nuit,
Loin de ces vieilles sales rues,
Loin de ces choses incongrues,
Des propriétaires bourrués,
Des maritornes malotrues,
Des mamans flasques et ventrués.
Des massifs papas à verrues,
Des têtes de Quasimodo,
Que le vent qui gémit sous ma porte
Ou que le Diable au moins m'emporte,
A Paris dans ton grand dodo.
Ah ! la bonne, ah ! la belle cure
Que tu pourrais faire, vois-tu,
Car, j'ai bien besoin, je te jure,
Qu'un large baiser de ta hure
Me débarbouille, ô mon impure,
De beau classique et de vertu.

Octobre 1876.

RÊVERIE DU FUMEUR

Cendre grise de mon cigare
Qui voiles un foyer brûlant,
Lorsque sur toi mon doigt s'égare
Et te livre au souffle du vent,

Sais-tu les réflexions graves
Que m'inspire ton vol si prompt,
Et quels pensers profonds tu graves,
Toi si légère, sur mon front ?

Je me dis, comme Lamartine,
Ou comme à Ravenne Byron,
C'est ainsi qu'ici-bas décline
Tout ce qui fut beau, jeune et bon.
C'est ainsi qu'aux vents de ce monde

S'en va pour jamais emporté
Parfum des bois, fraîcheur de l'onde,
Gloire, jeunesse, amour, beauté.

Qui sait pourtant, cendre embaumée.
Si je dois pleurer sur ton sort ?
Car si tu t'en vas en fumée
Tu fus un astre avant ta mort ;
Un moment d'éclat dans la vie,
C'est assez pour qui doit périr,
Et c'est un sort que l'homme envie,
Briller un moment pour mourir.

RÊVERIE DU CHASSEUR

Elle est là, ma belle dormeuse,
Ma bonne chienne au poil soyeux,
Roulée aux pieds de la fumeuse,
Le flanc sur le tapis moelleux.

Elle allonge sa patte fine
Tout près du chenet magistral,
Qui la regarde avec la mine
Sévère d'un municipal.

Vraiment je la trouve charmante
Quand, cherchant mon regard ami,
Sa belle tête intelligente
Entr'ouvre les yeux à demi.

Je vois bien qu'elle me surveille,
Car, si je m'écarte un moment,

Elle dresse aussitôt l'oreille,
Attentive au commandement.

Ne crains rien, ma vieille compagne,
Ton maître ne sort pas ce soir,
La nuit couvre au loin la campagne
Et dans la ville il fait bien noir.

Tiens, regarde, la rue est vide,
Le vent siffle entre les barreaux ;
La pluie acharnée et stupide
Bat sans relâche les carreaux.

Chaque bourgeois bâille et se couche,
Argan se garde du serein.
« Le ciel s'habille en scaramouche »,
Dit tout crotté maître Scapin.

C'est décidé, ma pauvre chienne,
Ne songe plus aux verts sentiers,
Jusqu'à ce que mai nous revienne
Nous voilà tous deux prisonniers.

Loin, bien loin, sont les vertes landes
Où tu courais le nez au sol,
Bien loin les étangs où par bandes
Les canards lourds prenaient leur vol.

Loin les clairières où les herbes
Nous faisaient des tapis si doux,
Où l'aube nous trouvait, superbes
D'être premiers aux rendez-vous.

Loin la forêt dont le murmure
De nous était si bien compris,
Où dans l'ombre de la ramure
Partaient les engoulevants gris.

Adieu le ruisseau que l'on passe
Sur un vieil ormeau vermoulu,
Les vignes sèches où l'on chasse
Les merles sous le bois tordu.

Adieu le buisson d'aubépine
Où vers midi le lièvre dort,
Adieu la remise voisine
Des perdreaux sous les genêts d'or.

Adieu le chemin de rocailles
Qui ramenait au pigeonier...
Etions-nous fiers, dis, quand les cailles
Gonflaient alors le lourd carnier !

Et c'étaient des cris d'allégresse
Qui signalaient notre retour :

« Viens, Diane, qu'on te caresse. »
Nous étions las, mais quel beau jour !

T'en souviens-tu, belle Diane ?
Tout cela, moi, je crois le voir.
Oui, je vois encore, Dieu me damne,
Des mains blanches sur ton col noir.

C'est fini ; vainement tu guettes
Mon fusil qui se rouille au clou.
Entre nous et toutes ces fêtes,
L'hiver a tiré le verrou.

Nous n'irons plus au bois, ma belle,
Tous nos lauriers sont moissonnés,
Et jusqu'à la saison nouvelle
Nous voilà cloués aux chenets.

Résignons-nous à cette trêve.
Chauffons-nous bien, narguons l'hiver,
Et dormons pour revoir en rêve
La plaine blonde et le bois vert.

IMITÉ DE HEINE

I

Dormant j'ai pleuré des larmes amères ;
Je te croyais morte, ô mon seul trésor ;
J'ai rouvert soudain mes lourdes paupières,
Et, bien qu'éveillé, je pleurais encor.

II

Dormant j'ai pleuré des larmes amères ;
Je croyais te voir trahir tes serments :
J'ai rouvert soudain mes lourdes paupières,
Et, bien qu'éveillé, je pleurai longtemps.

III

Dormant j'ai pleuré ; je rêvais, ma chère,
Qu'ils n'étaient pas morts nos pauvres amours :
J'ai rouvert soudain ma lourde paupière,
Et, bien qu'éveillé, je pleure toujours.

Janvier 1878.

A MON AMI, AUGUSTE C***

SONNET LIBERTIN

Avoir beaucoup d'amour et très peu d'espérance,
Donner tout à son frère et n'en attendre rien,
C'est encor ici-bas la dernière science
De l'homme raisonnable et de l'homme de bien.

C'est trop lui faire honneur que compter sur le monde,
Oser le mépriser c'est s'estimer bien haut,
Et vivre indifférent c'est une joie immonde
Que savent goûter seuls le moine et l'escargot.

Il faut aller tout droit dans le sillon du juste,
Le cœur rempli d'amour, l'esprit plein de raison,
Semer tranquillement sans espoir de moisson,

Et lorsque de la mort a sonné l'heure auguste,
Croiser enfin les bras, s'étendre en son cercueil
Et s'endormir, sans peur, sans désir, sans orgueil.

LES SILLONS D'ORGE

« Oh ! les sillons d'orge et de blé ! »

(Leconte de Lisle.)

Vois, mignonne, comme ils s'allongent.
Doux au marcher sous l'épi d'or,
Les larges sillons d'orge où plongent
Ta jambe fine et mon pied fort.

Comme ils étalent avec grâce
La forêt de leurs épis lourds,
Comme ils cachent bien notre trace,
Comme ils éteignent nos pas sourds.

Comme ils semblent pleins de mystère
Et de souriante bonté,
Ces bienfaisants fils de la terre
En leur douce hospitalité.

Leurs épis brunis qui frissonnent
Sous ta robe au doux frôlement,
Semblent des flûtes d'or qui sonnent
Un chœur amoureux et charmant.

Ils semblent nous dire en leur langue
(La langue des prés et des bois)
Une poétique harangue
Qu'ils débitent à demi-voix.

Ecoute-les ; dans leur ramage
Ils racontent notre destin ;
Car ils sont presque de notre âge
Et seront moissonnés demain.

A MON AMI GEORGES F***

SOURD-MUET

Merci pour ton bon souvenir,
Merci pour ton amitié pure,
Merci pour ta douce peinture
De beaux jours lents à revenir.

Tu me prouves que la nature
Sait mieux pardonner que punir,
Et que nous devons la bénir
Même quand sa loi semble dure ;

Car même à ceux que le malheur
A frappés depuis leur naissance
Elle montre encor sa douceur.

Sa mystérieuse puissance
Condamne la bouche au silence
Pour mieux faire parler le cœur.

LES CISEAUX

En trottant dans la lustrine,
Le coton ou le satin,
Les ciseaux de ma voisine
Riaient d'un rire argentin.

A chaque bout de dentelle
Qu'ils déchiraient de leur bec,
Les fins ciseaux de la belle
Eclataient d'un rire sec .

« Volez en pièces, guipure,
« Tulle, drap, soie, organdi,
« Dans la jupe de l'impure,
« Dans le plastron du dandy. »

« En avant ! Taillons sans trêve.
« Qui nous touche doit mourir.

« Que fait celui-là qui rêve
« En nous regardant courir ? »

« Que viens-tu, dans notre bouge,
« Chercher encor, sot rimeur ?
« — Je cherche le lambeau rouge
« Qu'elle a taillé dans mon cœur. »

Janvier 1878.

A MADAME A***

SOUVENIR DE T***

Jadis quand le trouvère allait parmi les plaines
Son manteau sur l'épaule et sa vielle au côté,
Rencontrait un manoir dans ses courses lointaines,
Il prenait place aux pieds des belles châtelaines
Et payait d'un refrain son hospitalité.

Il n'est plus le trouvère aux ballades plaintives,
Il n'est plus le jongleur au fabliau mordant,
Le temps a dispersé leurs muses fugitives
Et les derniers échos de leurs chansons naïves
Se sont évanouis dans les *neiges d'antan*.

Et vous êtes bien loin, féodale duchesse,
Blanche et mince au milieu des sombres cavaliers,
Fière et douce beauté, madone et chasseresse,
Doublement virginale et doublement déesse,
Marie à l'Oratoire et Diane aux halliers.

Mais s'il n'est plus le temps des Blanche de Castille
Baissant aux troubadours le pont-levis d'airain,
On trouve encor sans tour, sans créneaux et sans grille,
Un toit couvert de lierre, ombragé de charmille,
Doux à l'œil du poète et cher au pèlerin.

On trouve encor, loin de la foule inquiète,
Châtelaine avenante au front plein de douceur,
Dont le regard fait luire à l'hôte qu'elle arrête,
Ces deux gages charmants de bonheur et de fête,
Tendresse d'une mère et gaîté d'une sœur.

Et l'on peut voir encore en ce champêtre asile,
Un voyageur lassé s'arrêter pour un jour,
Rêver ou deviser sous l'ombrage tranquille
Et reprendre à pas lents le chemin de la ville
En jetant quelque rime aux échos d'alentour.

A MADAME S***

Vous m'avez dit hier avec un sourire :
Je voudrais bien lire
Quelques vers de vous.
Aimable indulgence ou malice infâme ?
D'une âme de femme
Qui voit le dessous ?

Mais vous dire non : c'était bien coupable ;
Me dire insolvable...
J'aimais mieux mentir.
Et puis, comme a dit un auteur très grave,
La rime est esclave
Et doit obéir.

J'obéirai donc ; mais non sans murmure ;
Car, je vous le jure,

Se taire est bien doux,
Quand on sent frémir dans le cœur qui vibre
La plus tendre fibre
Qui s'émeuve en nous.

Oui, je l'avouerai ; mes moments d'ivresse,
D'intime allégresse
Et d'émois profonds,
C'est d'abord, et vous le savez sans doute,
Quand je vous écoute
Et je vous réponds.

Mais c'est encore plus quand je vous admire
De loin, sans rien dire,
Comme un inconnu,
Quand je suis des yeux votre ombre qui passe,
Et que je m'efface
Pour n'être point vu.

Et c'est encor plus — je ne veux rien taire —
Lorsque, solitaire,
Et rêvant de vous,
Je retrouve en moi votre douce image,
Votre doux langage,
Vos regards si doux.

Car c'est bien alors que je vous possède,
Sans soin qui m'obsède,

Sans témoins jaloux,
Et que je contemple (ainsi qu'un avare
Quelque joyau rare)
Mon cœur plein de vous.
O charme puissant comme une caresse,
Prolonger l'ivresse

Par le souvenir,
Tirer d'un regard ou d'une parole
Qui si tôt s'envole
Un jour de plaisir.

Et voilà pourquoi j'aime le silence
Où l'âme qui pense
Goûte son bonheur,
Et qui ravivant ma flamme qui couve
Fait que je vous trouve
Plus près de mon cœur.

Pardonnez-moi donc, lorsque je vous quitte,
Si ma muse évite
Un trop long détour :
Lorsqu'elle se tait, c'est pour mieux entendre
L'écho que doit rendre
En moi mon amour.

A MADAME B***

Qui avait fait des vers sur mes yeux malades.

Quelqu'un m'écrit — serait-il vrai, Madame ? —
Que pour mes yeux d'un voile épais couverts
Un bon démon s'est ému dans votre âme
Et sur mon mal vous a dicté des vers.
Un tel honneur est bien pour me séduire ;
Mais j'ai douté d'un sort si glorieux ;
Car j'ai vraiment bien des raisons pour dire :
« Dieux immortels, en croirai-je mes yeux ? »

Qui sait pourtant ? Les filles de Mémoire
De maint aveugle ont essuyé les pleurs,
Du vieil Homère elles firent la gloire
Et de Milton bercèrent les douleurs.
Mais qu'une muse au front ceint de verveine,
Exprès pour moi volant du haut des cieus,
Prenne vos traits pour mieux charmer ma peine...
Tant de bonheur n'est pas pour mes beaux yeux.

Si cependant votre voix douce et pure
Sur une lyre a chanté mon malheur,
Ah! désormais, je crains fort, je vous jure,
Moins pour mes yeux que pour mon pauvre cœur.
Hélas! Le mal nouveau que je redoute
Et celui-ci s'accordent pour le mieux :
On dit partout que l'amour n'y voit goutte...
Décidément j'ai bien perdu les yeux.

1871.

MÊME SUJET

RONDEAU

Est-il donc vrai qu'une voix douce et pure
Sur une lyre ait chanté mon malheur ?
Ah ! dans tel cas je crains fort, je le jure,
Autre douleur que celle que j'endure,
Non mal des yeux, mais plutôt mal du cœur.

Toujours courir de blessure en blessure,
Vivre ici-bas pour changer de douleur,
Ce lourd destin de l'humaine nature
Est-il donc vrai ?

Oui, je le sens, cette triste aventure
Est réservée au malheureux rimeur ;
J'ai toujours vu du reste qu'en peinture
On montre Amour, le dieu doux et trompeur,
Avec un grand bandeau sur la figure...
Est-il donc vrai ?

EN REVENANT DU THÉÂTRE DE LA R...

SONNET

Elle ne savait pas que j'étais si près d'elle,
Elle ne voyait pas mon œil qui la cherchait ;
Entre nous deux sa mère assise me cachait,
Imposante, à la fois rempart et sentinelle.

Mais quelquefois sa tête en avant se penchait,
Par un mouvement souple et vif de tourterelle,
Montrant les cils dorés, l'azur de la prunelle
Ou de sa joue en fleur le printanier duvet.

Tout à coup son regard tomba sur moi, limpide.
La rougeur aussitôt couvrit son front candide,
Et vite elle cacha son innocent émoi.

Je ne vis plus ses yeux de toute la soirée.
Mon bonheur ce jour-là fut de courte durée.
Pour elle c'était trop ; c'était assez pour moi.

Ah ! vivent les yeux bleus frères des tresses blondes,
Ces yeux doux et dormants dont le regard rêveur,
Profond comme le ciel et frais comme les ondes,
Descend paisiblement jusques au fond du cœur.

Certes je ne hais pas les ardentes prunelles ;
Dans l'azur enchâssé j'aime un diamant noir,
D'où s'élancent soudain des gerbes d'étincelles...
Et plus d'un oiseleur m'a pris à ce miroir.

Et j'aime encor ces yeux pleins de chaude lumière,
Ces beaux yeux couleur d'ambre, au reflet de vermeil,
Paillettes d'or brillant sous la brune paupière,
Où semble se jouer un rayon de soleil.

Et les yeux verts, les yeux des fières Néréides,
Entre les cils châains jetant leur vif éclair,
Tantôt sombres, tantôt ardents, tantôt limpides,
Mystérieux, profonds, changeants comme la mer !

Ah ! je les aime tous ! Tous ont leur étincelle,
Leur aimant invincible à captiver les cœurs ;
Et tous savent parler cette langue éternelle
Que Dieu fit de rayons, de sourire et de pleurs.

Mais vivent les yeux bleus, frères des tresses blondes,
Ces yeux doux et rêveurs, dont le regard dormant,
Profond comme le ciel et frais comme les ondes,
Jusques au fond du cœur descend paisiblement.

CATULLE

SONNET

Désirs ardents, langueurs molles,
Volupté franche et sans fard,
Beaux vers, courtisanes folles,
Le plaisir, l'amour et l'art ;

Puis de vibrantes paroles,
L'épigramme comme un dard,
Jusqu'aux plus fiers capitoles
Volant au front de César ;

Puis enfin quand Rome expire,
Le chanteur jette sa lyre
Que la force allait briser ;

Et son âme qui soupire
S'exhale dans un sourire
Ou s'éteint dans un baiser.

COUPLET DE CATULLE

Si l'on me donnait de baiser tes yeux
Doux comme le miel, purs comme l'aurore,
Cent mille baisers et cent mille encore,
Ne suffraient pas à combler mes vœux,
Dussent-ils plus drus sur ma lèvre éclore
Que les épis d'or dans les sillons creux.

COUPLET DE CATULLE

Ah ! vivons, aimons ! Des myrtes, des roses !
Vite savourons ces instants trop courts,
Et, laissant gronder les vieillards moroses,
Aimons-nous, Lesbie, aimons-nous toujours !
Le soleil qui meurt pourra luire encore,
L'arbre dépouillé pourra refleurir,
Mais nous, quand s'éteint cette courte aurore

D'un sommeil sans fin il nous faut dormir.
Aimons donc, aimons sans crainte et sans honte,
Donne sans compter tes baisers de feu ;
Oui, j'en veux moi-même ignorer le compte,
Et dire toujours : encor ! C'est trop peu.
Je veux qu'on se lasse à vouloir nous suivre,
Que tous les jaloux y perdent leur temps ;
Moi-même je veux ne songer qu'à vivre
Au nid chaud que font tes seins palpitants.

COUPLET

DE BERNARD DE VENTADOUR

Quand l'herbe verdit et que point la feuille,
Quand dans le verger boutonne la fleur,
Quand le rossignol haut et clair accueille
De son chant joyeux le printemps vainqueur,
Je me plais à tout ce qui m'entourne,
Au ruisseau qui chante, à l'air qui bourdonne,
A moi-même enfin et surtout à vous ;
Au doux soin d'aimer mon cœur s'abandonne,
Tout autour de moi le plaisir rayonne ;
Mais il est plaisir qui les passe tous.

SONNET

De notre âme, muette et sombre profondeur,
Où le bien pêle-mêle avec le mal circule,
Par crainte du mépris et peur du ridicule,
Nous cachons tour à tour le pire et le meilleur.

Que de pensers honteux nous taisons par scrupule,
Quels rêves purs et fiers nous voilons par pudeur !
Se trouvant trop de fange ou trop d'azur au cœur,
L'homme devant lui-même à chaque instant recule.

Sommes-nous fils des Dieux ou des orangs-outangs ?
Je ne sais, mais en moi je crois voir par instants
De sublime et d'abject un singulier mélange ;

Et, contradiction plus étonnante encor,
Je cache en même temps ma plaie et mon trésor,
Et la griffe du singe avec l'aile de l'ange.

RÊVERIE DU CÉLIBATAIRE

Ce serait chose bien vulgaire
Que mon rêve finît par là.
Quatre grands-parents, un notaire,
Un adjoint de Monsieur le Maire,
Et puis un dîner de gala.

Et puis le classique voyage
Au Vésuve, au Rhin, au Léman,
Elégie, omnibus, bagage,
Sur la lèvre amoureux ramage,
Coups de sifflet dans le tympan.

Et puis retour triste et morose,
Débats avec le tapissier,
Insensible métamorphose
Du doux poème en plate prose
Et de la torche en chandelier.

Eh ! bien ! Non ! cette image exquise
Qui luit doucement dans mon ciel,
Je ne veux pas qu'on la détruise,
Je ne veux pas qu'elle se brise
Au grossier contact du réel.

Non tu ne seras pas ma femme,
Toi que j'ose appeler : ma sœur,
Non tu resteras dans mon âme,
Mon ange, ma reine, ma dame,
L'intime épouse de mon cœur.

Dans ce mystique sanctuaire
Je te conserverai jaloux,
Avec ta grâce tout entière,
Et sans que jamais rien n'altère
Ton front si pur, ton œil si doux.

Et jusqu'au fond de la vieillesse
Tu me reparaîtras encor,
Belle d'immortelle jeunesse,
Et comme une blonde déesse,
Souriant sous tes voiles d'or.

Mais quelque chose ici m'arrête
Dans mon beau plan sentimental,
Tandis qu'en rêvant le poète

Te bâtit, dans l'ombre discrète
De son cœur, un temple idéal,

Si quelque amant moins platonique,
De la vie acceptant les lois
Et brûlant d'une ardeur pratique,
Venait dans sa main prosaïque
Saisir tes jolis petits doigts.....

Ce serait chose bien amère
Que mon rêve finît ainsi :
Quatre témoins, un prêtre, un maire,
Et l'amoureux d'un air colère
Regardant passer le mari.

LE RUBAN

Il faut aimer quelqu'un sur terre ou quelque chose
Pour ne pas s'abêtir ou se ronger d'ennuis,
Que ce soit l'Art, le Ciel, sa pipe ou son pays,
Henri V, Meyerbeer, les truffes ou les roses.

Pour moi, quand de mes ans je remonte le cours,
Je trouve que j'aimai tout d'abord ma paresse,
Ce qui prouve ce mot de l'antique sagesse
Que toujours l'on revient à ses premiers amours.

Puis j'aimai George Sand, Chénier et Lamartine.
Ce moment sert de date à mon premier sonnet :
« A toi ! » Si ce travail fut mis au cabinet,
C'est que Dieu ne m'avait pas donné de cousine.

Plus tard j'aimai d'amour tribunes et tribuns,
Et grands coups de bélier sur les marches d'un trône,

J'avais un fouet vengeur pour tout porte-couronne,
Et débitais fort bien de graves lieux-communs.

Ces beaux feux m'ont passé : L'on m'en a fait un crime
J'en fus même puni ; car j'arrivais, ma foi,
Sans trop y prendre garde, à n'aimer plus que moi,
Ce qui certes n'est pas une ardeur légitime.

Je marchais donc tranquille en mon oisiveté,
Laisant fuir sans remords ma stérile jeunesse,
Et déjà savamment cultivant ma paresse,
Car c'est un art profond que le vrai far-niente.

Mais l'artiste conçoit et le ruban dispose...
Oui, le ruban bleu-ciel, un tout petit ruban,
Reliant dans un cercle amoureux et charmant
La nuque frêle et blonde au menton frais et rose.

Depuis ce temps je rêve et ne sais plus causer.
La faute en est à vous, mignonne épaule ronde,
Cheveux pâles pressés dans la résille blonde,
Front pur juste assez grand pour y mettre un baiser.

Si c'est une folie elle est douce et charmante ;
Chacun ayant la sienne il importe fort peu,
Et c'est chose qu'on doit juger indifférente
Que rêver ruban rouge ou rêver ruban bleu.

SAINTE BEUVE

SONNET

Il fut parfois injuste et souvent oublieux,
Il eut de mauvais jours de jalouses colères
Où l'on voyait passer dans l'éclair de ses yeux
Le triste et vain souci des rumeurs éphémères.

Mais telle est la vertu des livres glorieux
Qui dans la nuit des temps prolongent leurs lumières
Que tout front qu'a touché leur éclat radieux
En garde un pur reflet de leurs printanières.

Aussi quand nos auteurs devant son œil profond
Passaient, voués d'avance à sa maligne rage,
C'était d'un stylet d'or qu'il les marquait au front.

Dans cette coupe, hélas ! pleine d'amer breuvage
Qu'il tendait trop souvent aux martyrs de notre âge,
L'absinthe était au bord, le miel était au fond.

LAMARTINE

SONNET

C'était un Grec d'Athènes. — En ce temps prosaïque
Du sarcasme stupide il but souvent le fiel.
Mais voyez-le passer aux pieds du Pantélique
Beau comme un jeune Dieu descendu de l'autel.

Il va, sa lyre en main, chantant sous le portique ;
Platon ravi l'écoute en regardant le ciel ;
Il monte à la tribune et sa phrase rythmique
Tombe comme un flot pur de sa lèvre de miel.

Autour du thymélé l'harmonieux cortège
Suit à pas cadencé sa robe de chorège,
Dans le stade sonore il fait bondir son char ;

Puis quand sa tête enfin sous les ans s'est fanée,
Relisant le Phédon, il meurt au Prytanée
Dans la sérénité radieuse de l'art.

ALFRED DE MUSSET

SONNET

Il était né marquis du temps de la Régence :
Sceptique de bon goût et blasé de bon ton,
Il portait galamment sa fine impertinence,
De la rue au boudoir et du bouge au salon.

Puis un jour, brusquement, une amère souffrance
Sur le bord de sa lèvre arrêta sa chanson :
Il regarda son cœur et vit un vide immense,
Il regarda le monde et vit une prison.

Alors il s'arrêta : de son cœur solitaire,
Un sanglot s'échappa suivi d'une prière ;
Et longtemps il pleura comme au Gethsémani.

Mais la sainte douleur l'avait sacré poète ;
Car ce roseau pensant brisé par la tempête,
En sentant le néant eut soif de l'infini.

MOLIÈRE

SONNET

Quand Dieu vit Rabelais s'endormir dans la bière,
Auprès d'Aristophane il l'admit dans le ciel,
Et du dernier écho de ce rire immortel,
Il fit ce libre esprit qu'on appela Molière.

Et le monde admira cette gaîté sans fiel,
Ce mâle amour du bien sans injuste colère,
Et ce savoir si vrai de l'humaine misère
Que l'on croit voir au fond l'œil du juge éternel...

Et puis, comme tout juste a droit à l'anathème,
Honorant son cercueil d'un hommage suprême,
La persécution le suivit dans la mort.

Mais à peine au tombeau venait-il de descendre
Qu'un regard du Très-Haut fit tressaillir sa cendre,
Et Voltaire naquit, vaillant, superbe et fort.

EMMANUEL KANT

SONNET

Tu fus un bon bourgeois de ta petite ville,
Tu vécus solitaire et comme clandestin ;
Sans jamais réfléchir un horizon lointain,
Le ruisseau de tes jours coula calme et tranquille.

Mais tout jeune tu pris ton front pur dans ta main,
Dédaignant du dehors le tumulte stérile,
Et de tes yeux fermés le regard immobile
Traversa, net et froid, l'ombre du cœur humain.

Là, levant lentement les lourds voiles du doute,
Comme une lampe d'or pendue aux saintes voûtes,
Tu vis la Loi-Devoir écrite en traits de feu.

Et tu te relevas plein d'une fierté franche...
Tu t'aperçus alors que ta tête était blanche
Et, les yeux vers le ciel, tu t'écrias : « Mon Dieu ! »

NAPOLÉON III

SONNET

Sous l'adulation, le mépris ou l'injure,
Il passa parmi nous, froid, muet et rêveur,
Suivant les yeux fermés son règne d'aventure,
Bienfaisant sans plaisir, meurtrier sans fureur.

Tout glissait sur ce front, la gloire et la souillure :
Marchant du même pas, ou captif ou vainqueur,
Il régna sans ivresse et tomba sans murmure,
Il vécut sans remords et mourut sans terreur.

Hélas ! ce qui manquait en lui, c'était une âme,
Aucune passion n'animait de sa flamme
Cet être, argile hier et poussière aujourd'hui.

Aussi quand il s'en va dans l'ombre où tout repose,
Je ne trouve qu'un mot devant sa tombe close :
Cet homme n'aima rien — Prenez pitié de Lui !

LE COMTE DE CHAMBORD

SONNET

Enfant déshérité des races conquérantes,
Tombé du fier pavois dans le commun troupeau,
D'un cœur ferme et vaillant dans nos luttes ardentes,
Tu redressas le front au-dessus du niveau.

Ce nom fait pour planer sur les foules tremblantes
Aux peuples oublieux tu l'appris de nouveau ;
Mais fier, et dédaigneux des rumeurs inconstantes,
Un seul jour tu voulus arborer ton drapeau.

Et ce dernier éclat, dans notre siècle sombre,
Jeté sur le déclin de ta race qui sombre,
Tu crus avoir payé ta dette à tes aïeux.

Tu croisas tes deux bras dans un silence austère,
Et t'endormis pensif du sommeil de la terre,
Ton blason sur le cœur et le regard aux cieux.

Dernier numéro du journal *L'Événement*
de La Rochelle où j'écrivais sous le nom d'Alceste.

Puisque *l'Événement* a fini sa carrière,
Puisqu'Alceste a perdu son éternel procès,
Puisque, las d'espérer, il faut qu'il désespère
En rêvant tristement à ses anciens succès ;

Oui, puisque La Rochelle, altière Célimène,
A dédaigné l'ardeur de l'homme aux rubans verts,
Et dit, avec un ton de marquise ou de reine :
Sa prose me fatigue aussi bien que ses vers.

Qu'il meure ! Mais du moins à la manière antique,
Avec grâce, et qu'on dise en le voyant tomber :
La chute en est jolie, imposante, héroïque,
Et c'est ainsi que doit Alceste succomber.

Voici donc les adieux sans fiel et sans rancune
Qu'il fait à ses amis, courtisans du malheur :

Vous, qui pendant deux ans chaque jour à la brune
Avez payé d'un sou notre immense labeur,
Laissez suivre à ce sou sa route accoutumée ;
Mais qu'il serve à payer le départ du vainqueur,
Qu'il gonfle la rançon de la France opprimée,
Qu'il s'ajoute au monceau de l'or libérateur.

L'Événement du moins dormira, sans souffrance,
Sans regrets, le sommeil de la terre, s'il sait
Que sur sa tombe il pousse un rameau d'espérance
Et que son héritage est un dernier bienfait.

FOLLE GAITÉ

Ma foi ! J'ai ri. La chose est drôle. Elle était belle :
Je l'aimais follement. Un jour elle partit.
Je l'aime encor. Il a du cœur et de l'esprit :
Je l'aimai tout d'abord et suis resté fidèle.

Or, un soir, après longs entretiens, il me dit :
« Venez donc avec moi souper. Vous verrez celle
Que j'aime. » Sans penser j'y vais. On m'introduit...
Il est bien entendu, parbleu ! que c'était elle !...

Ah ! l'on s'en est tiré galamment. Le repas
Fut très gai. Point de gêne entre amis, n'est-ce pas ?
D'amour et d'amitié l'on goûta tous les charmes.

Personne ne fut sombre, ironique ou sournois.
Ce fut à qui rirait le plus fort de nous trois.
Entre nous, je crois bien que j'ai ri jusqu'aux larmes.

19 décembre 1872.

A MON AMI RAYMOND Y***

SONNET

Quinze ans déjà passés ! Cela nous semble un songe.
Et nous nous regardons, de quels yeux ! de quel air !
Quoi ! tant de nuit déjà derrière nous s'allonge !
Nous étions au printemps ! — Est-ce déjà l'hiver ?

Était-ce pas hier que ce riant mensonge,
L'Espoir, illuminait notre œil limpide et clair ?
Tout ce passé charmant où notre regard plonge,
Jeux, rêve, amour naïf, était-ce pas hier ?

Que tu nous vieillis vite, éphémère jeunesse ;
Si long déboire, hélas ! et si rapide ivresse !
Le bonheur d'ici-bas est-il donc dans l'oubli ?

Non car mon cœur qui saigne, en sentant sa blessure,
Sent mieux aussi la joie envolée, et mesure
Les plaisirs d'autrefois aux regrets d'aujourd'hui.

BOUQUET A CHLORIS

A MADAME ***

qui jouait les grandes coquettes à la ville et au théâtre.

« Des vers, mes enfants, des vers ! » — Oui, Madame.
On en trouve encore en cherchant un peu.
Ce sont fleurs que sème un regard de femme,
Comme éclôt la rose au souffle de Dieu.

Quand le frais Avril commence à sourire,
Les lilas frileux lui font un sonnet.
Quand vous paraissez — fût-ce sans rien dire,
Tout cœur de vingt ans vous jette un bouquet.

Et quand de l'Été finit le poème,
Un dernier concert monte vers les cieux :
Dalhia craintif, triste chysanthème
Chantent au soleil le couplet d'adieux.

Ainsi vous partez, belle voyageuse,
Et mon âme brûle un dernier encens,
Triste de l'hiver qui vient, trop heureuse
Si vous lui gardez un nouveau printemps.

De tous les bouquets conquis par vos charmes,
Celui-ci sans doute est le plus commun.
Hélas ! c'est qu'il fut flétri par mes larmes,
Et les fleurs d'automne ont peu de parfum.

1874.

AMOUR TRANSI

Voilà bien cinq ans que je la désire,
Et suis avancé comme au premier jour.
Montausier lui-même aurait droit d'en rire,
En moins de quinze ans le trop heureux sire
Du pays du Tendre avait fait le tour.

Et moi qui ne lis jamais de préface,
Je n'ai pas encor tourné deux feuillets.
Je saute à cheval, hardi Lovelace,
Et tout doucement galopant sur place,
Je reste toujours au premier relais.

Ah ! si vous croyez que ce soit facile !
Parbleu, vieux Don Juan, je voudrais t'y voir,
Quand elle me dit de son ton tranquille :
« Entrez ! Tiens, c'est vous, bonjour, cher Emile,
Mon mari comptait bien sur vous ce soir. »

Tenez ! Hier encor, j'étais tout près d'elle ;
Mon œil rencontra son regard charmant ;
Je ne savais pas qu'elle était si belle ;
Et je restai là, baissant la prunelle,
Et louchant, hélas ! formidablement.

Oui, voilà cinq ans que je la désire ;
Mais depuis hier je l'aime d'amour ;
Mon cœur tout entier vers son cœur aspire...
Cette fois je suis, cela va sans dire,
Bien moins avancé que le premier jour.

1874.

L'ART DE VÉRIFIER LES DATES

TRIOLETS

Madame, vous en souvient-il
Du jour où l'on m'a dit : Je t'aime ?
Était-ce au mois d'Août ou d'Avril ?
Madame, vous en souvient-il ?
Il ne faut examen subtil
Pour résoudre si doux problème.
Madame, vous en souvient-il
Du jour où l'on m'a dit : Je t'aime ?

Vraiment, vous ne répondez pas !
Faudra-t-il que je vous l'apprenne ?
Rose ? Feuille-morte ? ou Lilas ?
Vraiment, vous ne répondez pas !
Ces trois mots murmurés si bas
Sont-ils donc de l'histoire ancienne ?
Vraiment, vous ne répondez pas.
Faudra-t-il que je vous l'apprenne ?

Etait-ce aux jours pleins de rayons,
Ou dans les mois poudrés de neige ?
L'amour se plaît aux frais vallons :
Etait-ce aux jours pleins de rayons ?
Mais souvent auprès des tisons
L'amour blotti nous tend son piège :
Etait-ce aux jours pleins de rayons,
Ou dans les mois poudrés de neige ?

Etait-ce en ces jours de printemps
Aux sourires mouillés de larmes ?
Les cœurs alors battent aux champs ;
Etait-ce en ces jours de printemps ?
Alors chacun sent ses vingt ans
Renaître et lui crier : Aux armes !
Etait-ce en ces jours de printemps
Aux sourires mouillés de larmes ?

Allons ! C'est moi qui le dirai.
Vous n'allez pas me contredire !
La saison, le mois, le jour vrai,
Allons ! C'est moi qui le dirai.
En traits de feu je marquerai.....
Mais, hélas ! je vous vois sourire.
Ce n'est pas moi qui le dirai.
Vous pourriez bien me contredire.

Mais voyez ce que j'ai gardé,
Ce pâle et triste chrysanthème ;
Alors vous l'avez regardé,
Et, vous voyez, je l'ai gardé.
Du jour où vous m'avez grondé
Et puis en pleurant dit : Je t'aime,
Vous voyez ce que j'ai gardé :
Ce pâle et triste chrysanthème.

C'était un soir de Fructidor,
L'air tiède était plein de caresses,
Le sol vêtu de pourpre et d'or.
C'était un soir de Fructidor,
Il me semble en sentir encor
Les voluptueuses ivresses.
C'était un soir de Fructidor,
L'air tiède était plein de caresses.

Notre amour n'a point éclaté
Comme une fanfare joyeuse ;
Comme le chant d'un jour d'été,
Notre amour n'a point éclaté.
Il n'est point né de la gaité
D'une après-midi capiteuse ;
Notre amour n'a point éclaté
Comme une fanfare joyeuse.

Il n'est point né, refrain banal,
Vêtu de trois phrases usées ;
Entre deux valse, dans un bal,
Il n'est point né, refrain banal,
Froid caprice de Carnaval
Qu'échangent deux âmes blasées.
Il n'est point né, refrain banal,
Vêtu de trois phrases usées.

Il est tombé comme un fruit mûr
Aux rayons que l'automne épanche.
Plein de la sève d'un cœur pur
Il est tombé comme un fruit mûr.
Je l'ai vu, d'un cours lent et sûr,
Fleurir, croître, courber la branche,
Et puis tomber comme un fruit mûr
Aux rayons que l'automne épanche.

SONNET

Du temps de nos amours j'ai gardé la coutume
De cueillir au jardin les fleurs que nous aimions.
Aux champs du souvenir ensemble nous semions,
J'y reviens glaner seul le cœur plein d'amertume.

C'est le grand lis neigeux dont nous nous embaumions,
Le chrysanthème, ami des jours voilés de brume,
La rose, qu'un rayon de l'astre-roi parfume,
Ou les belles-de-nuit, pâles Endymions.

Ainsi, mêlant souvent les sourires aux larmes,
Je moissonne en ces lieux si pleins de tristes charmes,
Les fleurs et les parfums qu'y semèrent ses pas.

Mais le parfum si doux de ses lèvres mi-closes,
Mais son cou frais et blanc fleuri de baisers roses,
Ah ! je les cherche encore et ne les trouve pas.

A MON AMI PAUL G***

qui m'avait envoyé le roman d'*Adolphe* avec son livre
sur le *Rondeau*, le *Triolet* et le *Sonnet*.

Merci pour Adolphe et pour Paul,
Pour le poète et le critique.
L'un est docte, l'autre un peu fol.
Merci pour Adolphe et pour Paul.
Mais l'un me ravit dans son vol,
A m'instruire l'autre s'applique,
Merci pour Adolphe et pour Paul,
Pour le poète et le critique.

1872.

A MON AMI B***

SONNET

Aimer, boire, chanter, voilà toute la vie
De B***, héros antique, homme des anciens jours.
Et ce triple idéal a suivi pour toujours
Sa grande âme, éternellement inassouvie.

Regardez-le passer. Ses yeux vagues et gourds
Semblent chercher au loin la rime poursuivie,
Sa trogne flamboyante à boire nous convie,
Sa lèvre sensuelle appelle les amours.

Ivre, il aime ; amoureux, il chante ; et s'il se grise,
C'est pour chanter, c'est pour aimer. Nature exquise
Qui tourne incessamment dans ce cercle divin.

Ainsi B*** va, portant dans son cœur, dans ses veines
— Grisé de vers, grisé d'amour, grisé de vin —
L'auguste trinité des ivresses humaines.

22 décembre 1877

RÉPONSE

Faguet, ennemi du Carème,
 Ton cœur aime
A manger gras, à boire sec ;
Et ta muse toujours gourmande
 Me demande
Un régal pour son petit bec.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles !
 Mes bouteilles
N'ont d'un trésor que l'air poudreux :
En vain on brise leur cuirasse !
 Plus de trace
De vin, le verre sonne creux.

D'ailleurs je n'ai pas la saillie
 Qui s'allie

A la gaîté du franc buveur :
J'ai l'humeur d'un hibou nocturne
 Dans sa turne :
Je suis rasant comme un rêveur.

Plains-moi, Faguet, tout n'est pas rose !
 A la prose
Je suis enchaîné pour longtemps :
La rime fuit et l'âpre bise
 Cristallise
Mes vers, glaçons de mes printemps.

Donc sois clément pour ma détresse :
 La traîtresse
Ne mérite que la pitié ;
Mais du moins, la corvée est faite
 Et ma dette
A pour garant mon amitié.

5 décembre 1877.

RÉPLIQUE

Grand merci, monsieur l'hypocrite !

Sybarite

Qui se donne pour indigent,

Millionnaire qui nous triche,

Mauvais riche

Qui prétend être sans argent.

J'ai, monsieur l'homme sans ressource,

Vu ta bourse,

Faux Bias cachant un Verrès.

Il y reste mainte pistole,

O Pactole,

Qui singe le Mançanarès.

Quand tu voudras te le permettre,

Tu peux mettre,

Comme une aigrette à ton bonnet,
Un joli brin de rime rose
 A la prose
Que tu sers à ton abonné.

Ne dis plus de mal de tes caves ;
 Le vieux Graves
Y trinque avec Château-Margaux.
O brave buveur trop modeste
 Il te reste
Du vin derrière tes fagots.

A ta table de cénobite
 Je m'invite,
Et veux m'y rafraîchir le teint.
Je sais que tu mets l'étiquette
 De piquette
Aux bouteilles de Chambertin.

5 décembre 1877.

A MADEMOISELLE M*** A***

en lui faisant cadeau d'un porte-cigarette en écume.

Quand parfois Marguerite fume,
N'est-il pas juste qu'à ses doigts
On voie encor briller l'écume
D'où Vénus sortit autrefois ?

1874.

LE 24 MAI 1873

Pauvres Français, déjà si minces,
Votre malheur n'a plus d'égal,
Vous avez perdu deux provinces
Et gardé votre maréchal !

RÊVERIE DU PROFESSEUR

Le long des ruisseaux pleins de cressonnières
Quand j'allais errer au fond des ravins,
Humant les parfums rustiques et sains
Que jettent le soir les fleurs printanières ;

Quand je recherchais les recoins ombreux
Pleins de solitude et pleins de silence,
Regardant la fleur que le vent balance,
Ou les mousses d'or dans un arbre creux ;

Quand je m'étendais dans les sillons d'orge,
Heureux de sentir la chaleur du sol,
Écoutant la voix, épiant le vol
Du chardonneret ou du rouge-gorge ;

Quand la lune au ciel me rendait rêveur,
Couché sur un banc des heures entières,

Les yeux tout remplis de blanches lumières,
L'haleine des nuits enivrant mon cœur,

Je n'étais pas, certes, aligneur de rimes,
Ma cousine avait au moins quarante ans,
J'ignorais encor qu'on fît des romans
Et que minuit fût le moment des crimes.

Si l'on m'avait dit : Comprenez-vous bien
Les grands mots profonds que dit la Nature,
La chanson des blés et de la verdure ?...
Certes, j'aurais dit : Je n'y comprends rien !

Si l'on m'avait dit : Parfum, brise, étoile,
Tout conjugue en grand le doux verbe aimer.
C'est Eros vainqueur qui vient animer
L'éternelle Isis couverte d'un voile,

Avec un regard d'écolier mutin,
J'aurais dit : Encore un maître d'étude,
Qui des contresens ayant l'habitude
De chaque rayon fait un vers latin.

Maintenant, hélas ! que la robe noire
Pendant sur mon dos, déteint sur mon cœur,
Et qu'autour de moi ma voix de docteur
Répand comme un doux parfum d'écritoire ;

Que mon front d'enfant, vite racorni,
Porte six cents ans de Littérature,
Et qu'on m'a dépeint la grande nature
En cent mille vers sur papier jauni ;

Oh ! j'ai maintenant le don d'analyse :
J'entends sous l'azur des cieux embrasés
Très distinctement passer des baisers
Vers le quinze avril dans la molle brise.

Je sais ce que dit l'Etoile au Lac bleu,
Et pourquoi sont faits les tapis de mousse,
Et je ne puis voir une fleur qui pousse,
Sans dire avec âme : Oh ! merci, mon Dieu !

Je comprends très bien l'infini des choses,
La nature immense et l'homme petit,
Et l'abîme sombre où tout s'engloutit,
Floraison des cœurs et rêves des roses.

J'ouvre le matin mon âme à l'espoir,
A midi précis ma tête s'incline,
Je suis grave et triste à l'heure où l'on dîne,
Et désespéré quand tombe le soir.

Je mets, quand je vais dans le « frais bocage »,
Un vers de Tibulle en chaque « réduit »,
Et trouve Lucrèce assez bien traduit,
Par la plaine calme et le mont sauvage.

Oh ! oui ! voyez-vous, je suis très pédant,
J'ai sondé les cieux et scruté la terre,
Je lis couramment dans le grand mystère,
Je suis homme enfin. — Mon cœur cependant

Vous regrette encor, heures buissonnières,
Où sans rien comprendre et sans rien savoir,
Ivre de grand air je courais le soir
Le long des ruisseaux pleins de cressonnières.

Juillet 1874.

A MADAME ***

qui m'avait demandé de lui traduire un passage d'Ovide.

(*Art d'aimer*. Livre III.)

« J'aimais les romans à vingt ans
A présent je n'ai plus le temps
Le cœur est froid, l'esprit avare :
J'y veux voir moins loin, mais plus clair,
Je me console de Werther
Avec la reine de Navarre. »

(A. de Musset.)

Vous vous penchez sur mon épaule :
« Quel est ce livre ? *L'Art d'Aimer*...
Ah ! vous repassez votre rôle :
Quand comptez-vous le déclamer ?
Tiens ! C'est du latin ! A votre âge,
Aller chercher au Latium
Les petits secrets de ménage
Décrits en langue de pensum ! »
— « Eh ! pourquoi non ? Vous, si jolie,
Vous qui riez de ma folie
D'un air si fier et si mutin,
Et si cruel, je suis certain

Qu'autrefois vous fûtes Délie,
Là-bas, dans le pays latin.
Et puis, j'ai le droit, plus qu'un autre,
De lire ou d'épeler tout bas,
A mon âge, dans ces fatras ;
Car on y parle un peu du vôtre. »
— « Vraiment ! » — « Oui. Balzac a bien cru
Avoir inventé la trentaine ;
Mais, dans un style un peu plus cru,
Ovide chante même antienne ;
Et dans la Grand'Ville romaine
La femme sut avoir trente ans,
Et même sept fois cinq printemps,
Aussi bien qu'aux bords de la Seine. »
— « Mais ce latin n'est pas si sot ! »
— « Comment donc ! Il est à la mode. »
— « Pourrait-on... entre nous... ? — « Tout haut !
La chose n'est pas très commode.
Ce n'est pas manque de clarté ;
Le texte a de vives lumières ;
Mais ce vieux latin si vanté
Brave parfois l'honnêteté.
C'est peut-être qu'il n'y croit guère. »
— « Ah ! fi ! quelle méchanceté !
Mais enfin, on peut bien comprendre... »
— « Sans avoir l'air de s'en douter ?
Vraiment oui et c'est le bien prendre :
S'il est défendu d'écouter,

Il n'est pas défendu d'entendre.
Ils disent donc ces vers maudits...
C'est pour moi que je les traduis,
Pour égayer ma solitude...
Que l'amour veut un peu d'étude ;
Que le naturel le plus beau,
Le plus rare, le plus nouveau,
La vocation la plus sûre,
L'inspiration la plus pure,
En un mot le génie inné,
N'est rien s'il n'est pas couronné
Par ce je ne sais quoi d'aimable,
De mesuré, de convenable,
De raffiné, de délectable,
J'ai presque dit de confortable,
Que l'expérience a donné.
C'est à cette noble science
Que l'on doit abandon, gaîté,
Bonne humeur, cordialité,
Parfaite réciprocité,
Constante bonne volonté,
Et (traduisons en conscience)
Adorable variété,
Ce gage assuré de constance. »

« Oh ! la voix qui tremble et se meurt,
Les grands yeux noyés de langueur,
Les bras lassés, l'haleine humide.

Ces regards sans fin confondus,
Ces plaisirs repris, suspendus...
Mais, tout beau ! ma plume intrépide !
Je crois que j'en mets un peu plus
Que n'en a mis le bon Ovide. »

« Enfin pour finir ce morceau,
Qui certes en vaut bien la peine,
Précisons... Non ! plus de tableau.
Précisons cet âge si beau,
Si cher à la Vénus romaine
Où l'amour voulut ramasser
Tout son éclat et tout son lustre.
Ovide le fait commencer
Juste après le septième lustre.
Juste après ? Tout juste ? Mais oui.
L'auteur met les points sur les i ;
Je ne suis pour rien dans l'affaire.
Mais, d'ailleurs, je suis trop d'accord
Avec lui sur cette matière
Pour songer à lui donner tort. »

« Et maintenant, allez, s'écrie
Notre judicieux auteur,
Allez vous barbouiller de lie,
Et d'un vin nouveau sans saveur
Troubler votre sotte insomnie.
Mais à moi qu'on me verse un vin
Qu'ait pâli de nombreux automnes ;

Qui chasse à jamais de mon sein
Noire humeur, soucis monotones ;
Qui me caresse doucement
Et m'enivre moelleusement,
Comme en un lit jonché de roses,
Et qui sans jamais s'épuiser,
Glisse en un éternel baiser
A travers mes lèvres mi-closes ! »

— « Eh ! bien ! c'est joli tout cela !

Mes compliments au vieux poète ! »

— « Quoi ! Madame, vous étiez là ? »

— « Oui. Mais tout le temps fort distraite. »

— « Je le crois, vous étiez très loin.

Du reste, il n'était pas besoin,

Vraiment, de prendre tant de soin

Pour expliquer chose si claire.

En quatre mots voici l'affaire :

Il est un âge (doux mystère)

Que l'amour exprès semble faire

Pour nous séduire et nous charmer,

Où la femme sait l'art d'aimer

Sans avoir perdu l'art de plaire. »

Octobre 1874.

LA NUIT D'HIVER

LE POÈTE

Ouf j'ai monté mes cinq étages !
C'est toute une affaire à présent.
Ah ! je vieillis et les rouages
Ne fonctionnent plus aisément.
Ma lampe, mon fauteuil, Homère,
Mes pantoufles. — Bon ! c'est assez.
— Ah ! qu'on est bien dans un voltaire,
Au coin d'un bon feu, solitaire,
Reposant ses membres lassés,
Et berçant sa pensée errante
A la voix confuse et charmante
Poluphosboio thalassès...
Ah ! mais, je m'endors, ma parole !
Ce que c'est que de nous ! Jadis,
J'aurais lu jusqu'à du Nicole,
Sans sentir mes yeux alourdis.

Faisons un tour dans notre chambre.
 Mon Dieu, que je m'ennuie ici.
 C'est un triste mois que Décembre,
 Un triste feu qu'un feu noirci,
 Un triste nez qu'un nez transi,
 Un triste cœur qu'un cœur durci,
 Et j'ai tout cela, Dieu merci !
 Ah ! quelle vague inquiétude,
 Quels dégoûts ! Et comme l'étude
 Pèse lourde à ma solitude
 Qu'autrefois elle délassait.
 On dirait que tout m'abandonne.
 Je suis seul ; ma lampe charbonne,
 A ma pendule minuit sonne...
 Allons-nous faire du Musset ?

.....

Oui, ma foi ! j'ai cru reconnaître
 Une douce petite voix
 Qui chantait près de ma fenêtre
 Un de nos refrains d'autrefois...

LA MUSE

La main dans la main, sous les treilles mûres,
 Allons deux à deux,
 Aux joyeux propos mêlant les murmures
 Des baisers joyeux.

LE POÈTE

Serait-ce toi, ma pauvre Muse ?
Ah ! tu choisis bien ton moment.
Entre, parbleu, si ça t'amuse,
Mais tu peux prendre un autre amant.
Il est bien loin, le gai poète,
L'enfant rêveur, espiègle et fou,
Dont tu berçais la brune tête
Soir et matin sur ton genou.
Reviens le voir. Il prend du ventre,
Ne rêve plus, bâille souvent,
Et va s'endormir à ton chant,
Ainsi qu'un député du Centre
Qui digère un amendement.

LA MUSE

Ami, pourquoi ris-tu d'un rire de notaire,
En me voyant rentrer dans le doux sanctuaire
D'où s'envolaient hier tes rêves de vingt ans ?
Ne suis-je plus la sœur, ne suis-je plus l'amie,
Celle que l'on appelle aux jours où l'on s'ennuie,
La chaste visiteuse aux beaux bras caressants ?
N'ai-je pas, comme hier, un doux et frais sourire,
Les yeux pleins de promesse et le cœur plein d'espoir ?

Ah ! ne t'en cache pas ! quoi que tu puisses dire,
Je le sais, vieil enfant, tu m'attendais ce soir.
Tu m'attendais ce soir quand tu pris l'Iliade,
Le livre radieux de mon premier amant.
Tu m'attendais ce soir par cette nuit maussade
Pour réchauffer ton cœur à mon rayonnement,
Et quand tu sentirais s'envoler ta jeunesse,
Et ton front plus pensif s'assombrir quelquefois,
N'ai-je pas pour chaque âge une nouvelle ivresse,
Et pour le vieillard même une plus douce voix ?
Et quand nous vieillirions ainsi, là, sœur et frère,
Epaule contre épaule et les yeux dans les yeux,
Loin des lecteurs du *Siècle* et des buveurs de bière,
Les pieds sur les chenets et l'âme dans les cieux.
Dans tes désirs naïfs, dans tes vœux téméraires,
As-tu rêvé jamais un sort qui fût plus beau ?
Connais-tu chant plus doux pour bercer ta misère
Et sentier plus fleuri pour descendre au tombeau ?

LE POÈTE

Ah ! chère enfant tendre et plaintive,
C'est bien toi qui viens de parler ;
C'est bien ta parole naïve
Qui veut encor me consoler.
C'est bien toi qui crois que sur terre,
Il nous suffit pour être heureux

De galoper sur la chimère
Dans le pays des songe-creux.
Je l'ai cru, tu le sais, pauvrete.
Je l'ai cru, quand j'avais vingt ans.
J'ai juré sur ma folle tête,
Qu'en mon cœur je te ferais fête
Jusques à mon dernier printemps.
Hélas ! où sont les vieilles lunes
Qu'alors je collectionnais,
Et les vierges blondes et brunes
Que j'accommodais en sonnets ?
Il est un temps pour ces folies :
Mais, quand vient la saison des pluies,
On quitte le jardin mouillé ;
On se confine, porte close,
Et l'on ne cherche plus la rose
Sur le tronc noir et dépouillé.

LA MUSE

Eh ! qu'importe vraiment ou qu'il neige ou qu'il pleuve ?
Le cœur se glace-t-il aux premiers cheveux blancs ?
Et me faut-il déjà prendre l'habit de veuve
Parce que mon poète est veuf de ses vingt ans ?
Ta poésie à toi c'était donc ta jeunesse,
D'un beau matin d'été la fugitive ivresse
Et le premier frisson dont tressaillent les sens ?

Certes, je sais sourire à vos amours frivoles,
Soutenir de la main leur pas timide encor,
Et leur prêtant parfois mes divines paroles,
Sur ces beaux enfants nus jeter mon manteau d'or.
Mais quand ils t'ont trahi me juger infidèle,
Croire quand ils sont morts que je meure avec eux,
Avoir tant de mépris pour la muse immortelle,
C'est blasphémer, ingrat, et faire injure aux Dieux.
Quoi ! parce qu'il n'est plus le temps des sérénades,
Des sonnets langoureux et des madrigaux fades,
Et de ce qu'on appelle ici-bas le bonheur,
Tu voudrais le briser comme un jouet futile,
Comme un hochet d'amour désormais inutile,
Ce beau luth palpitant que je t'ai mis au cœur.
Je ne t'ai donc servi qu'à rimer de la prose,
Qu'à relier en moire un vulgaire roman,
Que sais-je ! à poudrer d'or ou parfumer de rose
Tes lettres d'amoureux et tes billets d'amant !
Et mon amour à moi ce n'est donc rien sur terre ?
Et moi, qui l'attendais l'inévitable nuit,
Où tu rentrerais triste au logis solitaire,
Plein de vagues regrets, de fatigue et d'ennui !
Je m'étais dit : Alors, il viendra sous mon aile,
Ayant soif d'idéal et de bonheur fidèle,
S'enivrer des rayons du véritable amour.
Il sera tout à moi, je bercerai sa peine,
Je fleurirai son front d'acanthé et de verveine,
Des plus riants tableaux j'ornerai son séjour,

Et nous irons ainsi, dans une union sainte,
Sereins et souriants vers le grand avenir,
Jusqu'au jour où sans peur, sans révolte et sans plainte,
Son âme dans les cieux ira se rajeunir.

LE POÈTE

Muse, muse, sois moins sévère !
Quand il était vivant, crois-moi,
Ce cœur n'était pas si vulgaire,
Il n'a pas méprisé ta loi.
Même au temps des passions folles,
Tout enivré de langueurs molles
Et cueillant les fraîches corolles
Que l'amour semait sous mes pas,
Même en proie à tous ces délires,
Aux grands accords des chastes lyres,
Mon âme ne se fermait pas.
Je n'oubliais point tes sourires
Et je me répétais tout bas :
Vénus, c'est la rieuse hôtesse
Qui verse le lait et le miel ;
La Poésie est la prêtresse
Qui passe en nous montrant le ciel.
Vénus a le front qui rayonne,
Doux et blanc comme un marbre pur,
La muse a la haute couronne
Faites d'étoiles et d'azur.

Mais quand vient la première ride,
Ce qui fuit loin de notre cœur,
De la course la plus rapide,
Hélas ! ce n'est pas le bonheur,
Ce n'est pas la voix fraîche et pure,
L'épaisse et noire chevelure,
L'œil clair et gai comme un beau jour ;
Ce n'est pas vous, Grâce décente,
Ce n'est pas toi, Vénus puissante,
Ce n'est pas toi, brûlant amour !
C'est cette illusion féconde
Qui fait l'horizon vaste et doux,
Cette foi vivace et profonde,
Ce regard embrassant le monde,
Hélas ! c'est la croyance en nous !
Ah ! quand cette voix nous appelle,
Quand nous sentons cette grande aile
Nous ravir aux cieux entr'ouverts,
C'est alors, ô muse fidèle,
Que tu nous parais grande et belle,
Les mains pleines de rameaux verts ;
Mais cette vision de gloire,
Plus frêle que le frêle amour,
Cette grande ombre illusoire
Passe bien vite et sans retour.
Que reste-t-il de ce délire ?

Un monde vide, un ciel étroit,
Un soleil pâle et, pour tout dire,
Un bourgeois qui bâille et s'étire,
Le soir, auprès d'un foyer froid.

LA MUSE

Le voilà donc lâché le dernier mot des hommes !
Nobles filles du ciel au front plein de fierté,
Lorsque nous descendons, naïves que nous sommes,
Pour ranimer un cœur triste et désenchanté,
Parmi tant de douleurs, parmi tant de blessures,
La dernière qui s'ouvre encor sous nos mains pures,
La dernière qui saigne est votre vanité.
Ainsi, du sein fécond de l'éternelle mère,
Dans un perpétuel et sourd bouillonnement,
Tout ce qui naît, et germe, et croît, vers la lumière,
Vers l'azur et vers Dieu tout monte aveuglément ;
Ainsi la fleur répand son parfum dans l'espace,
L'oiseau son chant d'amour, l'arbre son front vermeil,
Sans en chercher le prix, sans en suivre la trace,
Contents d'avoir chanté leur cantique au soleil :
Et l'homme au front hardi, l'homme au regard sublime,
Le fils aîné de Dieu, le prince d'ici-bas,
Pour pleurer ou sourire a besoin qu'on l'imprime
Et ne saurait chanter si l'on n'écoute pas.
Il vous faut un public pour prendre votre lyre,
Pour que votre voix vibre, il lui faut un écho,

Et, quand dans un sanglot votre âme se déchire,
Vous cherchez un claqueur qui vous dise bravo !
Tristes comédiens qui vous croyez poètes,
Ah ! vous avez raison : quand, de son dur marteau,
Le temps vous frappe au front et fait plier vos têtes,
Essayez votre fard et quittez le tréteau.
Mais ne vous plaignez pas, race vaine et frivole,
Qu'avec vos jeunes ans votre âme aussi s'envole.
Votre âme, malheureux, ce n'est que votre orgueil.
En la perdant, cœur froid, de toi-même idolâtre,
Hélas ! tu n'as perdu qu'un manteau de théâtre,
Et d'un rôle manqué tu vas portant le deuil !

LE POÈTE

Oui ! tu dis vrai, nos pauvres âmes
Vont sans règle, sans but, sans loi,
De l'amour frivole des femmes
A l'amour vulgaire de soi.
Oui, nos doutes et nos croyances,
Nos regrets et nos espérances,
Nos voluptés et nos souffrances,
Tout l'homme enfin s'appelle orgueil.
Il rit, il pleure, il crie, il gronde,
Il conquiert, il détruit, il fonde,
Il fatigue la terre et l'onde
Pour apprendre son nom au monde
Et pour illustrer un cercueil.

J'ai comme un autre dans mon âme
Trouvé ces rêves décevants,
Puisque je suis né d'une femme,
J'ai comme un autre à cette flamme
Brûlé mes ailes de vingt ans.
Mais salut au précoce automne,
Qui rétrécit mon horizon,
Salut au couvre-feu qui sonne,
Salut à la voix ferme et bonne
Qui me rappelle à la maison.
Adieu, gloire ! C'est toi que j'aime,
O muse de l'obscurité,
O Déesse sans diadème,
Belle de ta seule beauté.
Oui, loin de l'amour qui dévore,
Loin des tourments ambitieux,
Certes, il est doux de vivre encore
Sous les caresses de tes yeux.
O muse, mon amour dernière,
Mes dernières illusions,
Reviens dans ce coin solitaire
Causer souvent avec ton frère,
A petit bruit, près des tisons.
Et quand celle qui fait qu'on pleure,
Celle qu'on nomme avec effroi,
Viendra frapper à ma demeure,
En souriant dis-moi : c'est l'heure,
C'est l'heure, frère, lève-toi !

Prends ma main dans ta main fidèle,
De roses parfume le seuil,
Couronne mon front d'asphodèle,
Et jette l'ombre de ton aile
Sur moi, comme un sacré linceul.

Décembre 1874.

MADRIGAL

Vous m'avez dit un soir, Madame,
Sans rire, et d'un très grave ton,
Que vous n'aviez rien de la femme,
Que la cornette et le jupon ;
Que de l'amour, de son délire,
De ses douceurs, de son martyre,
Vous ne connaissiez que le nom,
Et que vous n'étiez, pour tout dire,
Qu'un très joli petit glaçon.
Bien que dit d'une voix exquise,
Ce discours me rendit tremblant ;
Car, pour affronter la banquise,
Eût-elle un minois de marquise,
Il faudrait encore être ours blanc.
Mais, sous la soie ou la lustrine,
Quand je vois certaine poitrine
Gonfler d'une courbe divine

Certain corsage trop étroit,
En vrai logicien de collègue,
Je me dis tout bas, l'avouerais-je ?
Que vous avez un sein de neige
Puisque tout en vous est si froid.

1874.

A MADEMOISELLE EMILIE M***

S'il est chose ici-bas qui fasse aimer la vie,
Et moins compter les pas du chemin parcouru,
C'est, quand de nos vingt ans l'aube nous est ravie,
De trouver sur la route à regret poursuivie,
Un tendre souvenir d'un passé disparu.

On va droit devant soi, sans but comme sans trêve,
D'une allure pesante et d'un pas machinal,
Le front penché. — Soudain l'on s'arrête, l'on rêve,
On sourit, et du fond de notre âme il s'élève
Quelque chose de frais comme un chant matinal.

Qu'est-ce donc ? et quel charme a changé tout notre être ?
Moins que rien : un vieux gant trouvé dans un tiroir,
Un antique refrain tombé d'une fenêtre,
Un geste, un air de tête, une forme de lettre,
Un parfum répandu dans la brise du soir.

Il suffit : tout en nous se réveille et frissonne,
Regrets, fatigue, ennui, tout nous semble effacé ;
L'essaim des souvenirs aux ailes d'or bourdonne,
Et l'homme, suspendant sa course monotone,
S'arrête et se repose à l'ombre du passé.

.....

Certe ils sont doux au cœur ces retours de l'aurore,
Mais combien plus rians, plus jeunes et plus frais,
Quand, au lieu d'un fantôme ou d'une ombre incolore,
Le passé tout vivant à nos yeux vient éclore,
Et quand, pour reparaître il emprunte vos traits !

Ce n'est plus un tableau fugitif, un mirage,
Un souvenir mêlé de charmes et d'ennui ;
Ce n'est plus le passé chéri dans une image ;
Non, c'est le même cœur et le même visage,
C'est hier tout entier qui renaît aujourd'hui.

C'est toi, compagne chère à ma trop courte enfance ;
C'est toi, c'est ta candeur et ta franche gaîté ;
C'est ton sourire plein de douce confiance,
Chère enfant dont la joie est faite d'innocence
Et dont l'espièglerie est faite de bonté.

C'est toi : je suis tes pas, je marche sur ta trace
Comme du toit natal on reprend le sentier.

Mes yeux cherchent tes yeux où rayonne la grâce,
Heureux de rencontrer en ce monde où tout passe
Dans un jeune regard une vieille amitié.

Ah! viens! viens près de moi causer, rêver, sourire.
Echangeons longuement nos souvenirs anciens.
Qu'il est bon de rester près du feu qu'on voit luire
Bien avant dans la nuit, pour entendre et pour dire
Ce mot mélancolique et doux : « Tu t'en souviens ? »

« Tu t'en souviens, ma sœur, de ce champêtre asile
« Où tes yeux reflétaient l'azur d'un si beau ciel,
« Où chacun de nos jours, loin des bruits de la ville,
« Coulait, doux, lent et pur, comme une onde tranquille,
« Comme tombe du vase une goutte de miel. »

« Tu t'en souviens encor de la sombre charmille,
« Pleine de jeux bruyants et de gais entretiens ;
« Les bois profonds et sourds, le ruisseau qui babille,
« Sous les grands arbres verts les repas de famille,
« Tout ce bonheur, naïf et franc, tu t'en souviens. »

Causons, causons encor ! Mais non, le temps qui vole
A ramené déjà le moment du départ.
Les pleurs viennent aux yeux et l'âme se désole.
Sœur, encore un baiser... encore une parole...
Un dernier cri du cœur dans un dernier regard !

Et puis, reviens souvent ! Viens, comme l'hirondelle
Retourne au nid d'enfance en la saison des fleurs.
Viens comme elle joyeuse et comme elle fidèle,
Et comme le printemps naît au bruit de son aile,
Fais reverdir souvent le printemps de nos cœurs.

Et si jamais un jour je dois perdre ta trace,
Je garderai toujours ton souvenir charmant ;
Comme le mot gravé sur l'écorce vivace,
Reste à l'arbre attaché sans que le temps l'efface,
Toujours plus élevé, plus profond et plus grand.

1875.

LE SIFFLET

De ma chambre où je lis et fume,
Tous les soirs, vers minuit, j'entends,
Sous le ciel clair ou dans la brume,
Monter de grands cris haletants.

C'est le soupir ardent et rauque
Qu'à la porte du tunnel noir,
Comme un steamer sur l'onde glauque,
Lance le dernier train du soir.

C'est l'express bruyant qui débouche
De son long tuyau de granit,
Et fuit, de sa clameur farouche
Eveillant l'oiseau dans son nid.

Le jour c'est une voix éteinte,
On l'entend du sombre portail

Sortir comme une faible plainte
Dans les mille bruits du travail.

Mais à cette heure où tout sommeille
C'est un rude et sonore appel,
Le cri d'un géant qui s'éveille,
Un coup de clairon dans le ciel.

Alors je relève ma tête
Que le travail appesantit.
J'ouvre ma fenêtre et je prête
L'oreille au son qui retentit.

Il se prolonge, se déchaîne,
Roule vers l'horizon lointain,
Fait gémir le mont et la plaine,
S'assourdit, s'éloigne et s'éteint.

Et moi, je rêve et je médite
Longtemps, car le sifflet hurleur,
Dont résonne la terre, excite
Mille échos aussi dans mon cœur.

Au temps de ma timide enfance,
Il m'éveillait dans mon grand lit,
Brusque, rompant le grand silence
Où je dormais enseveli.

Alors dans ma couche soyeuse,
Je me blottissais plus frileux,
Songeant à la plaine neigeuse
Que traversait le train fumeux,

Songeant aux nuits où l'on grelotte,
Où l'on respire un air impur
Dans le grand wagon qui cahotte,
Dormant mal sur le coussin dur ;

Songeant à la caverne sombre
Qui semble une porte d'enfer
Où l'on voit luire à travers l'ombre
Au fond du gouffre un grand œil vert.

Puis secouant ce rêve horrible,
Moitié riant, moitié tremblant,
Je me rendormais plus paisible
A l'ombre de mon rideau blanc ;

Trouvant plus de douceur moelleuse,
Après un instant de frisson,
Au regard de l'humble veilleuse,
Aux caresses de l'édredon.

Plus tard, à l'âge des chimères
Où l'on sait par cœur *Robinson*,
A l'âge redouté des mères
Où l'on aime moins la maison,

Tout farci de folles lectures,
Dans le cri joyeux du sifflet
J'entendais, rêvant d'aventures,
Comme une voix qui m'appelait :

« Viens avec nous, me disait-elle,
Là-bas, dans le grand Univers,
Là-bas où la mer étincelle,
Là-bas dans les vastes déserts. »

« Là-bas, sur les glaçons énormes
Où l'on fusille les ours blancs,
Où dans les baleines difformes
Le harpon fait des trous sanglants. »

« Là-bas où vont les hirondelles,
Aux champs que féconde le Nil ;
Près des minarets blancs et grêles,
Et des sphynx au vague profil. »

« Là-bas, dans les fraîches cabanes
Qu'ombrage le vert manglier,
Où l'on se nourrit de bananes,
Où l'on s'habille d'un collier. »

« Là-bas, plus loin, plus loin encore,
Chez tout peuple blanc, rouge ou noir,
Partout où vont ceux que dévore
La soif de connaître et de voir. »

Plus tard quand dans mon âme ardente,
L'été, succédant au printemps,
Jeta sa fanfare éclatante
A l'horizon de mes vingt ans,

Ce ne furent plus les merveilles
De Saïgon ou Pomotou
Que le sifflet cher à mes veilles
Jeta dans mes rêves de fou.

Mais, comme on voit sur le théâtre
Le sifflet du décorateur
Construire des palais d'albâtre
Tout éblouissants de splendeur,

Aussitôt que le train rapide
Jetait son signal dans les cieux,
Une ville étrange et splendide
S'échafaudait devant mes yeux.

C'était Paris, ses quais, ses rues,
Les arcs bâtis pour des Césars,
Ses ponts, ses places, ses cohues
Emplissant les grands boulevards.

Là l'on écrivait mon histoire ;
Là m'attendaient, au débotté,
Le bonheur, que donne la gloire,
L'amour, que donne la beauté.

Là, coquettes et langoureuses,
Au fond des boudoirs lambrissés,
Je croyais voir les Maufrigueuses
Causant avec les de Marsays.

Là mes pieds ne touchaient plus terre,
Là mon nom, cher aux éditeurs,
Était jeté dans le parterre,
Par la bouche des régisseurs.

Et, frais émoulu de l'école,
A travers de vagues brouillards,
J'entrevois une coupole,
Là-bas, au bout du pont des Arts.

O délicieuses sottises !
Pauvre rêve, inepte et charmant !
Nuages qu'emportent les brises,
Où donc êtes-vous ? — Maintenant,

J'ai vécu, j'ai jeté la sonde
Dans cette mer. J'ai voulu voir,
J'ai vu. Je sais ce qu'est le monde,
Je sais où va le train du soir.

Passe, va, fais gémir la terre,
Train noir, file à toute vapeur ;
Et dans ma chambre solitaire
Jette en fuyant ton cri moqueur.

Siffle en passant sous ma fenêtre,
Siffle le grand homme inconnu :
Siffle tout ce qu'il voulait être
Et tout ce qu'il est devenu.

Siffle mes songes et mes rêves,
Siffle mes vains espoirs d'enfant,
Siffle mes illusions brèves,
Et mon long désenchantement.

Siffle cet amant des duchesses,
De rhumatismes endolori,
De qui deux dames patronnesses
Ont juré de faire un mari.

Siffle ma vie inerte et bête,
Siffle mes travaux décevants,
Les baisers menteurs que j'achète,
Le latin douteux que je vends.

Oh ! maintenant, je puis te croire,
Toi qui si souvent me trompas,
Tu ne me parles plus de gloire,
Ni de succès, ni de combats.

Tu me dis, de ta voix sonore,
Tout simplement qu'il est minuit,
Qu'il faut se lever à l'aurore,
Qu'il est temps de se mettre au lit.

Morale saine et vraiment sage !
Conseils facilement suivis !
Que ne m'as-tu jamais, volage,
Donné que de pareils avis !

1875.

SONNET RENVERSÉ

Le chemin est facile et doux, la marche lente,
L'œil va des champs pleins d'ombre au soleil éclatant,
Et rien ne presse encor l'allure nonchalante
Du voyageur timide au regard innocent.

Puis, c'est une colline âpre mais verte encore ;
L'horizon plus voisin s'échauffe et se colore,
On marche plus ardent vers un but souhaité ;

Plus loin, c'est la montagne abrupte ; les broussailles
A nos pieds fatigués font de rudes entailles ;
Le souffle est court, le col tendu, le pas heurté.

Le mont s'abaisse enfin : le long de l'autre pente,
Pesamment, le front lourd et courbé, l'on descend,
Et, las de soutenir sa course chancelante,
Le voyageur dans l'ombre éternelle s'étend.

Brusquement ce soir j'ai jeté dans l'âtre
Un sonnet d'amour, un sonnet d'antan.
Le feu l'a saisi, le grand feu bleuâtre.
Je l'ai regardé brûler un instant.

Parmi les tisons, sur la feuille noire,
Les lignes couraient en lettres de feu.
Au premier quatrain je lisais : « Victoire »,
Au dernier tercet je lisais : « Adieu ».

Et je regardais la flamme vermeille,
Et je ne sais qui, d'un accent moqueur,
S'en vint tout à coup me dire à l'oreille :
« Ce qui brûle là, vois-tu, c'est ton cœur. »

« Ton cœur tout de cendre, où rien ne palpite
« Qu'un regret brûlant plein de désespoir,
« Où l'on ne lit plus qu'une ligne écrite
« En lettres de feu sur un feuillet noir.. »

Janvier 1878.

SONNET SERPENTIN

Madame, de ce jour vous souvient-il encore
Qui s'écoula pour moi si rapide et si doux,
Où, de l'aurore au soir et du soir à l'aurore,
Je ne fis que vous voir ou que penser à vous ?

Un bon feu pétillant dans le foyer sonore,
Dehors un temps de chiens orné d'un froid de loups,
Et moi les yeux fixés sur deux yeux que j'adore,
Sans fâcheux importuns et sans témoins jaloux ;

Et puis le soir, plein de mystère et de silence,
De vos lèvres faisant tomber la confidence,
Et tout bas dans mon cœur balbutier l'amour ;

Puis la nuit m'endormant sous le toit où vous êtes,
Pleine pour moi de trouble et d'angoisses secrètes...
Vous souvient-il encor, Madame, de ce jour ?

A PÉTRARQUE

Ce qui fait que je rêve, et ce que je t'envie,
En te lisant, Pétrarque, au déclin d'un beau jour,
O poète sacré, ce n'est pas ton génie,
O cœur tendre et profond, ce n'est pas ton amour.

Mais ta mort, ô Pétrarque ! — Être trouvé sans vie,
Un matin, sous l'arceau frais de la vieille tour,
Une plume à la main, la tête ensevelie
Dans le livre entr'ouvert d'un joyeux troubadour.

O le riant destin ! Puissè-je un soir d'automne,
Des martinets joyeux, dans le ciel clair et pur,
Suivre longtemps des yeux l'essaim qui tourbillonne ;

Puis à l'heure paisible où le couvre-feu sonne,
M'endormir pour toujours bercé d'une canzone,
Le cœur plein de parfums, d'harmonie et d'azur !

IMITÉ DE HEINE

J'ai fait les plus jolis sonnets
Sur les yeux bleus de ma maîtresse ;
En riches quatrains fleuonnés
J'ai célébré sa blonde tresse,
Son menton, sa nuque et son nez.

Sur ses petits pieds frétilants,
Qui battent le parquet sonore,
J'ai fait des tercets sautillants,
Et sur ses bras blancs que j'adore
Des alexandrins scintillants.

Depuis que je suis sous ses lois,
J'ai fait cent rondeaux sur sa taille,
Et cent triolets sur ses doigts ;
J'ai mis en vers l'air qui tressaille
Au rythme chantant de sa voix.

Et depuis que je suis heureux,
Quand sa lèvre à ma lèvre touche,
Tu sais, cher petit lit soyeux,
Combien j'ai sonné sur sa bouche
De longs poèmes amoureux !

J'ai tout chanté, foi de rimeur,
Les lis, le corail et la rose ;
Mais quel chagrin pour un auteur :
Je n'ai pas pu faire, et pour cause,
Un seul bout-rimé sur son cœur.

1875.

SURGE, AGE !

Marche, marche, mon âme, en ton sentier étroit ;
L'aube fuit, le jour fuit, voici le crépuscule ;
L'horizon printanier derrière nous décroît,
Et recule.

Combien de compagnons sont tombés avant moi,
Sur le bord du chemin, dans l'ombre où tout repose,
Jeunes, vieux, graves, gais, tous emportant de toi
Quelque chose.

Combien de jours heureux, combien de tristes jours
Se sont évanouis dans l'ombre où tout s'efface,
Emportés pour jamais, sans laisser de leurs cours
Nulle trace.

Et dans tous ces longs jours au hasard dépensés,
Pleins de rire ou de pleurs, de combats ou de trêves,
Que de projets, que de désirs, que de pensers
Ou de rêves !

Que d'éternels bonheurs, que de grandeurs sans fin,
O ma pauvre âme ardente et pleine de chimère,
Nous avons tous les deux rêvés sur ce chemin
·Ephémère !

Qu'en reste-t-il à l'heure où s'éteint ton beau feu,
Sinon cette pensée amère pour les hommes,
De ce que nous voulions être, hélas ! et du peu
Que nous sommes ?

Oh ! la triste saison ! l'âge ingrat ! La voici,
La voici donc venue à nous la rude crise
Où lassé d'espérer notre cœur s'endurcit
Ou se brise !

Faut-il rire ? Faut-il pleurer ? — Il faut agir !
Agir pour étouffer l'esprit plein de démence,
Pour se distraire, pour ne plus se souvenir
Que l'on pense.

Agir, oui, pour le vaincre ou du moins le plier,
Ce cœur inapaisé qui vers tout bien aspire ;
Agir pour se faire humble, agir pour oublier
Qu'on désire !

Agir pour vous tuer, rêves, pour ne plus voir
Ces mirages trompeurs de volupté suprême ;
Agir pour n'aimer plus, ou pour ne plus savoir
 Que l'on aime !

Agir pour être las, pour fatiguer ses os,
Pour incliner ce front au gouffre où tout retombe,
Agir pour désirer enfin le grand repos
 De la tombe.

1875.

LA TRENTAINE

De M. Charles N*** à M. Faguet.

A vos trente ans je dis bonjour,
Faguet, non sans mélancolie,
Votre anniversaire me crie
Que dans six mois j'aurai mon tour.

Adieu gai printemps de l'amour,
O douce et plaisante folie,
Se peut-il donc que l'on t'oublie
Sans un vague espoir de retour !

Je serai grave comme un âne :
N'est-ce pas là, que Dieu me damne.
Ce qu'on demande à l'âge mûr ?

J'irai morne à travers les rues,
Sans jamais regarder les grues.
O mon Dieu ! que ce sera dur !

RÉPONSE

Mes trente ans vous disent merci,
Mon ami, non sans quelque charme :
Moins d'ardeurs, c'est moins de vacarme,
Moins d'espoir, c'est moins de souci.

Le cœur n'est pas encor transi,
La passion déjà désarme.
Moitié sourire et moitié larme,
La vie est encor bonne ainsi.

Je le sens, quand vous venez rire
Avec moi, deviser, redire
Tous nos vieux souvenirs d'hier

Et mêler, comme une caresse,
Ces derniers rayons de jeunesse
Aux premiers frissons de l'hiver.

17 décembre 1877.

CHANSON

Vous me demandez si je l'aime :
Je n'en sais rien ;
Mais je sais que ce doute même
Est tout mon bien.
Je sais que lorsqu'elle se montre
Je suis tremblant,
Bien que je cherche sa rencontre
A tout instant.

Je sais encore que sa vue
Trouble mes yeux,
Et que quand elle est disparue
Je la vois mieux.
Je sais que ne point voir ma dame
Est mon tourment,
Bien que je la voie en mon âme
A tout moment.

Je sais que ne point parler d'elle
Je ne le puis ;
Mais qu'en en parlant je chancelle
Et je rougis.

Je sais que je ne puis écrire
Ce que je sens,
Et que pourtant je veux le dire
A tous moments.

Devine-t-elle mon martyre,
Je ne le sais ;
Mais s'il me fallait le lui dire
Je ne pourrais ;
Je sais que je n'ai que souffrance
En y pensant,
Et je sais que pourtant j'y pense
A tout instant.

SONNET SERPENTIN

Je vous aime, enfant ! Vous le savez bien,
Pourquoi je frémis quand ton ombre passe,
Pourquoi tous mes pas vont suivant ta trace,
Pourquoi mon regard va cherchant le tien ;

Pourquoi dans mon cœur, sans que rien l'efface,
Une image luit qui fait tout mon bien ;
Pourquoi chaque soir, quand telle heure vient,
Mon corps tout entier s'embrase ou se glace ;

Ces malheureux vers que j'écris ici,
Ce pauvre sonnet d'amoureux transi
Qu'il faudra glisser par un stratagème,

Pourquoi ma main brûle en le griffonnant,
Pourquoi ma main tremble en te le donnant...
Vous le savez bien ! C'est que je vous aime.

ENVOI

A MADAME B***

A vous ces vers, à vous qui savez lire.
Ce n'est pas peu. — Combien de gens, hélas !
Vont feuilletant un livre à tour de bras,
Comme un Bottin maniant une lyre.
Liseurs, d'accord ; mais lecteurs, oh ! non pas ?

Lire vraiment, c'est flâner dans un livre,
Marcher un peu, mais s'arrêter souvent,
Puis sur ses pas revenir en rêvant ;
Cueillir un vers et le regarder vivre,
Fleur qui palpite aux caresses du vent.

Lire vraiment, c'est lire entre les lignes,
C'est voir la perle au fond de l'eau qui dort,

Aider le rêve à prendre son essor,
Donner la voix au langage des signes,
Du minerais tirer le lingot d'or.

Lire vraiment, c'est être, sans le dire,
Moitié poète et moitié traducteur,
C'est composer et créer sans écrire,
Et c'est enfin... aimer un peu l'auteur.
A vous ces vers, à vous qui savez lire.

1875.

A MARGOT

Te rappelles-tu, dis-moi, Marguerite,
La chambre, le lit, l'oreiller et moi ?
Tu les vis bien peu, tu les quittas vite,
Bien qu'ils soient encor tout remplis de toi.

Tu les méprisais un peu ce me semble :
Chambre trop petite et lit trop étroit,
Oreiller trop court pour deux fronts ensemble...
Tu me méprisais aussi, par surcroît.

Or sais-tu, Margot (tu le sais peut-être),
Tout a bien changé, vois-tu, par ici,
Et ton amoureux ne peut reconnaître
Le lit, l'oreiller, la chambre ni lui.

La chambre est immense. Oh ! mais ! la Savane,
Le steppe, un désert effrayant à voir.

Je me fais l'effet d'une caravane
Quand j'en fais le tour en rentrant le soir.

Le lit devient large... un vrai lit de fleuve ;
Long... comme un discours du sage Nestor,

Grand... en un mot, grand comme un lit de veuve ;
Hier j'ai cru m'y perdre et j'en pleure encor.

Jusqu'à l'oreiller qui croît et s'augmente.
Il me semble ainsi du moins ; car, ma foi !
Après une nuit pleine de tourmente,
En me réveillant je l'ai pris pour toi.

Tu vois bien que tout est changé : moi-même
Au vieil homme aussi j'ai donné congé.
J'étais ton amant ; à présent je t'aime :
Tu vois bien, Margot, que tout est changé.

Ne parlons donc point d'amitiés fidèles,
Grands mots qui toujours ont fait ton effroi :
Mais viens voir un peu ces choses nouvelles,
La chambre, le lit, l'oreiller et moi.

Mars 1876.

VOUS ÊTES BELLE, Ô MA VOISINE

Vous êtes belle, ô ma voisine,
Belle à rendre amoureux un roi :
Il n'en faudrait pas tant pour moi.
Vous êtes belle, ô ma voisine !

Il n'en faudrait pas tant pour moi :
Vous avez l'œillade assassine,
Le pied leste et la jambe fine ;
(Il n'en faudrait pas tant pour moi !)

Le pied leste et la jambe fine,
Des yeux où l'on aime à se voir,
Une allure qui fait valoir,
Le pied leste et la jambe fine,

Une allure qui fait valoir
Nuque dorée et taille ronde :

C'est très rare de par le monde
Une allure qui fait valoir.

C'est très rare de part le monde
Ce petit nez tout frémissant,
Et ce long regard caressant,
C'est très rare de par le monde.

Oh ! ce long regard caressant,
Plein de langoureuse paresse,
Comme on voudrait une caresse
De ce long regard caressant !

Comme on voudrait une caresse
De ces doigts effilés et blancs ;
Derrière ces rideaux tremblants
Comme on voudrait une caresse,

Derrière ces rideaux tremblants,
Où votre profil se dessine ;
Dans ce clair-obscur qui fascine
Derrière ces rideaux tremblants !

Dans ce clair-obscur qui fascine
Où je tâche à vous entrevoir,
Comme on voudrait entrer un soir
Dans ce clair-obscur qui fascine.

Comme on voudrait entrer un soir
Par cet affreux corridor sombre,

Dans la chambre où marche votre ombre
Comme on voudrait entrer un soir !

Dans la chambre où marche votre ombre,
Comme elle il ferait bon marcher,
A petit bruit, et s'approcher
De l'endroit où marche votre ombre.

A petit bruit s'en rapprocher,
S'emparer d'une main qui tremble,
Puis d'une autre et tous deux ensemble
A petit bruit se rapprocher.

La belle chose qu'être ensemble,
Surtout ne se connaissant pas,
Quand il faut s'expliquer tout bas
Pourquoi l'on se trouve être ensemble.

Quand il faut s'expliquer tout bas
Ce qui fait qu'on rit et qu'on pleure,
Est-il chose au monde meilleure
Que s'expliquer à deux tout bas ?

Est-il chose au monde meilleure
Que jurer de s'aimer toujours,
Et le croire pendant huit jours
Est-il chose au monde meilleure ?

Oui le croire pendant huit jours,
Pendant une semaine encore,

Et puis crier que l'on s'abhorre
Et le croire pendant huit jours.

Crier bien haut que l'on s'abhorre,
Sortir puis rebrousser chemin,
Et tout bas se prendre la main
En répétant que l'on s'abhorre.

Tout de bon se prendre la main,
Dans un baiser finir la guerre,
Et chaque soir comme naguère
Revenir se prendre la main.

Le joli manège, voisine,
A rendre jaloux plus d'un roi,
Bonheur qu'à peine j'imagine.
Il n'en faudrait pas tant pour moi.

Janvier 1877.

OUBLIEZ-MOI !

Oubliez-moi, vous qu'une douce ivresse
Au temps jadis fit tomber dans mes bras :
Ils sont passés les jours de ma jeunesse,
Le temps n'est plus des amoureux ébats :
Mon front se rembrunit, mon œil se décolore !
Mon cœur seul est resté pour vous aimer encore :
Oubliez-moi !

Oubliez-moi, vous qui dans la nuit sombre,
Tremblant un peu, m'attendiez chaque soir :
Si loin de moi, ce n'est plus que mon ombre
Que vous pouvez dans un rêve entrevoir.
Quand le bonheur n'est plus que sert la souvenance ?
Puisque de tous les torts le plus grand est l'absence,
Oubliez-moi !

Oubliez-moi, quand mon âme immortelle
Pleine de vous fuira vers d'autres cieux,
Quand près de vous mon fantôme fidèle
Viendra glisser, témoin mystérieux :
N'attristez pas de pleurs mon ombre qui soupire :
Vous que je vis pleurer, je veux vous voir sourire.
Oubliez-moi !

Oubliez-moi ! Mais, hélas ! la nuit tombe
A ce seul mot dans mon cœur alarmé.
Ah ! je vous aime et par delà la tombe
Je veux encor, s'il se peut, être aimé.
Souvenez-vous, Madame, et plaignez ma folie ;
Mais si jamais ce cœur un instant vous oublie,
Oubliez-moi !

Souvenez-vous ! Car la route charmante
Où le matin l'on marchait plein d'espoir,
On aime encor en remontant la pente
A pas plus lents la parcourir le soir.
Mais si jamais mon cœur n'est plus pour vous le même,
Si vous trouvez jamais qui plus que moi vous aime,
Oubliez-moi !

Janvier 1877.

RÊVERIE DU RIMEUR

Le soir tombe : chacun rentre,
L'hirondelle dans son nid,
Le grand fauve dans son antre,
Le limaçon dans son ventre
Et le bourgeois dans son lit.

Rentrons aussi ; mais nous autres
Seuls jamais nous ne rentrons,
Ce sont cœurs chauds que les nôtres,
Nous disons nos patenôtres
Sur les lèvres des tendrons.

Jongleurs, rimeurs ou poètes,
Compagnons du gay savoir,
Les nuits sont pour nous des fêtes

Et nous faisons trois conquêtes
A tout le moins chaque soir.

Mais surtout que d'aucuns crimes
Nous ne soyons soupçonnés :
Ces moitiés illégitimes
Sont faites de quatre rimes
Et s'habillent de sonnets.

Elles viennent curieuses
Au bruit de nos chants joyeux
Et courent danser, rieuses,
Sous les gazes radieuses
Des alexandrins soyeux.

Et sans souci de la mode,
Nous leur jetons sur le dos,
Prenant notre humeur pour code,
La moire antique de l'ode
Ou le linon des rondeaux.

Lais, rondels sur leurs cornettes
Font briller leurs feux follets,
Un galop de chansonnettes
Tourne au bruit des castagnettes
Qu'agitent six triolets.

L'une se drape à l'antique
D'un poème magistral,

Celle-ci, moins archaïque,
Montre un mollet élastique
Court vêtu d'un madrigal.

Une bergère simplette,
Mais experte en impromptus,
D'un distique a fait emplette
Et sur sa gorge replète
Montre un charmant hiatus.

Et nous, Goëthe ou Benserade,
Sentons des ravissements
A voir notre mascarade
Devant nous se livrer à de
Très hardis enjambements.

Or, quelle sera la dame
Que j'adorerai ce soir,
Qui fera brûler mon âme
Comme un volcan plein de flamme
Ou comme un humble encensoir ?

De stances couleur pervenche
J'ornerai son front mutin,
J'enroulerai sur sa hanche
Et sur sa poitrine blanche
Un long sonnet serpentin.

Viendra-t-elle de Castille,
Fière fille d'Hidalgo

Montrant l'œil noir qui scintille
Dans les plis de la mantille
En dansant le fandango ?

Viendra-t-elle de Norwège ?
Sur son sein frais et vermeil
Les yeux ravis trouverai-je
Ces tons rosés de la neige
Sous un coucher de soleil ?

Sera-ce la toppatelle,
Démon grec, more ou latin ?
Au nez me jettera-t-elle
Comme un bruit de cascabelle
L'éclat de rire argentin ?

Sera-ce quelque Jane Eyre
Douce et lente à s'enhardir,
Qui, gentille ménagère,
Tout en soignant la théière,
Gazouille si bien : my dear ?

Non, je veux une Française,
Un leste et pimpant joujou,
Cils de charbon, œil de braise,
Haleine sentant la fraise,
Jupon court faisant froufrou ;

Un minois de Parisienne,
Riant, frais, menu trottant,

Grisette aux grands airs de reine
Qui se cambre sous l'indienne,
Se drape dans le tartan.

Dans la rue elle hasarde
Un pied boudeur et tremblant
Et laisse voir par mégarde
Au moment où je regarde
Une rondeur de bas blanc.

Puis plus rien : c'était méprise ;
Le bas blanc s'est effacé ;
L'alouette est hors de prise,
Le papillon suit la brise,
Le feu follet est passé.

Pied leste, œil noir, jambe fine...
Mais au diable le rimeur !
Ce portrait que je dessine
C'est celui de ma voisine ;
Je le calque dans mon cœur.

Vraiment, c'était bien la peine
De me donner tant de soin,
D'épuiser ma pauvre veine,
De me mettre hors d'haleine,
De tant chercher, et si loin.

Rêve, rimeur ; dans l'espace
Cherche un idéal nouveau,

Des rêves que l'on pourchasse
La réalité qui passe
Sera toujours le plus beau.

L'homme n'écrit que l'affiche :
L'auteur est dans le ciel bleu ;
Et la strophe la plus riche
Ne vaut pas une hémistiche
Du poème du Bon Dieu.

Février 1877.

RONDE

Lon là ! Lon là !
L'oisillon du bois s'envole.
Lon là ! Lon là !
L'oisillon du bois s'en va ! (1)

Prenez place à notre ronde,
Jeunes et vieux, sage et fou ;
Vous qui parcourez le monde,
Vous qui ne bougez du trou.
Vierge sage, vierge folle,
De province ou de Paris,
Jeunes garçons, vieux maris,
Retenez cette parole :
Lon là ! Lon là !...

(1) Refrain d'une farce du XV^e siècle intitulée : *Métier et Marchandise*.

Fillette jeune et gentille,
Si fière de tes quinze ans,
Danse, ris, chante, babille
Et moque-toi des amants.
Mais de ta fraîche auréole
Le Temps dépouille ton front.
Fi ! le petit laideron !
Plus d'amant pour une obole !
Lon là ! Lon là !...

Madame oubliant sa bosse,
Riche, achète un jeune époux.
Jusques au jour de la noce
Qu'il est soumis ! Qu'il est doux !
Vraiment il sait bien son rôle.
Mais après le fatal oui
L'amant s'est évanoui.
Où donc est passé le drôle ?
Lon là ! Lon là !...

Monsieur a l'âme très dure,
Et se dit bien généreux
Quand il prête avec usure
L'or qu'on doit aux malheureux.
Mais voilà qu'il se désole,
Lui, si content de son sort.

Qu'avez-vous, monsieur Mondor ?
— J'ai que mon banquier me vole.
Lon là ! Lon là !...

Vous, monsieur, sûr de vos charmes,
Vous hantez chez le voisin ;
Votre femme est toute en larmes,
Vous en riez, libertin !
Prenez garde ! A votre école
On s'instruit très promptement
Et j'entends dire vraiment
Que madame se console.
Lon là ! Lon là !...

Tel qui veut être ministre
A trompé ses électeurs.
Dès qu'il fut élu le cuistre
A pris nouvelles couleurs.
Change ton fusil d'épaule,
Danse, Monsieur le Pantin,
Voici venir le scrutin.
On connaît ta cabriole.
Lon là ! Lon là !...

Le Prussien prend nos pendules
Pour savoir l'heure qu'il est.
Il tend la main sans scrupules :
Çà ! cinq milliards, s'il vous plaît.
On n'est pas plus bénévole,

Laissons-lui cuver son vin :
Déjà Brennus meurt de faim
Et l'or rentre au Capitole.

Lon là ! Lon là !
L'oisillon du bois s'envole.
Lon là ! Lon là !
L'oisillon du bois s'en va !

BOUQUET A CHLORIS !

O vous dont la grâce exquise
A fait tant de prisonniers,
Qui liez à votre guise
Tant d'amants à vos paniers,
Ne craignez, belle Marphise,
Qu'avec eux je rivalise.
Bien moins haut mon amour vise :
Du peuple qui vous courtise
Mettez-moi dans les derniers,
Et ne m'accordez, Marquise,
Que le dessous des paniers.

Arvil 1877.

BLOND MAJEUR

Depuis que sur sa nuque blonde
J'ai vu flotter ses blonds cheveux,
Partout où je vais par le monde,
Partout où je jette les yeux,
Je ne vois que blonde lumière,
Frémissement de poudre d'or,
Du blond au ciel et sur la terre
Du blond toujours, du blond encor.

Blonde chevelure du seigle,
Des blés mûris lourds épis blonds,
Nuages blonds qu'effleure l'aigle
Dans la splendeur des cieux profonds ;
Manteau d'or pâle dont la branche
Se revêt l'hiver approchant ;
Rayon blond qu'en mourant épanche
Le regard du soleil couchant ;

Teintes blondes dont se colore
La pêche avant de mûrir,
Tons blonds dont l'abricot se dore
Quand le temps vient de le cueillir,
Peau blonde des poires vermeilles
Dans le verger plein de chansons,
Raisins dorés le long des treilles,
Prunes d'or le long des buissons.

Auréole blonde des vierges
Dans la brume des encensoirs,
Lueur douce et fine des cierges
Se mirant dans les ostensoirs ;
Vieux ors fanés que l'on voit luire
Aux lambris des anciens castels,
Ou, plus pâles encor, sourire
A la marge des vieux missels ;

Vous, vins étincelants de Grèce,
Dont l'or qui rit dans le flacon
Fut versé par quelque déesse
A l'œil d'azur, au cheveu blond ;
Toi bière, si fraîche et si douce,
Vin pâle des hommes du Nord,
Si belle en ta robe de mousse,
Ecume d'argent d'un flot d'or.

Et toi, qui partages ma couche,
Blonde rêveuse au souffle pur,
Toi qui, suspendue à ma bouche,
Te perds avec moi dans l'azur,
Ma pipe, ô compagne divine,
Montre sur ton col velouté
La couleur chaude, douce et fine
Dont s'habille ta puberté !

Mais non ! toutes les notes blondes,
Rayons du prisme universel,
Tout le blond que, dans tous les mondes,
Versa le sourire du ciel,
Rien ne rend la nuance exquise,
Le ton charmant et savoureux,
La pure lueur que tamise
Une boucle de ses cheveux.

De quelle poudre chatoyante
Flottant sous les fléaux dans l'air,
De quel miel d'une ruche ardente,
De quel ambre limpide et clair,
De quel pollen fin qui voltige,
De quel fil de cocons soyeux,
De quel duvet pris à la tige
Flexible des rosiers mousseux,

A-t-on pétri les masses molles,
A-t-on tissé les fins anneaux,

A-t-on filé les mèches folles,
A-t-on coulé les doux ruisseaux,
A-t-on fait la cotte de mailles,
L'armet au reflet de vermeil,
Les étincelantes broussailles
De ces cheveux pleins de soleil ?

Je ne sais : mais dans le livre sombre
Où je traîne mes longs ennuis,
Dans la froide horreur de mon ombre,
Dans le noir désert de mes nuits,
J'ai pour jamais, amant timide,
Rempli mon âme avec mes yeux
De l'éblouissement splendide
Qui flotte autour de ses cheveux.

Juin 1877.

Les couples s'en vont sur la terre immense,
Par les ravins creux, par le bois profond,
Dans la solitude et dans le silence,
La main dans la main, les couples s'en vont.

Ils s'en vont disant de bien douces choses,
Souriant parfois, parfois se taisant,
De leurs yeux ardents, de leurs lèvres roses
Quels charmants propos ils s'en vont disant !

La terre sourit à leur douce ivresse,
L'air de leurs baisers répète le bruit,
Sous leurs pas légers comme une caresse
De toutes ses fleurs la terre sourit.

Tout vit; tout renaît sous le ciel sans bornes,
Tout cœur a trouvé le cœur qu'il rêvait,
Secouant le deuil des longs hivers mornes
Tout sous l'œil de Dieu revit et renaît.

Et plus triste encor de peines secrètes,
Plus sombre je vais sous le soleil d'or,
Et dans cette joie et parmi ces fêtes
Je reste plus seul et plus triste encor.

Et pourtant je vis ! Pourtant dans mes veines
Vous brûlez encor, feux inassouvis ;
Pourtant mon cœur bat dans les nuits sereines :
Je suis triste et seul et pourtant je vis.

N'en est-il donc pas de celles qui passent
Réveillant l'amour au bruit de leur pas,
Avant que mes sens à jamais se glacent,
Pour m'aimer un peu, n'en est-il donc pas ?

Je t'aimerai tant, ô cœur où j'aspire,
O frère inconnu de mon cœur ardent,
Depuis que je rêve et que je désire
Je t'ai tant aimé, je t'aimerai tant !

Pourquoi suis-je né si mon cœur fidèle
Sans avoir fleuri sitôt est fané,
Ame souhaitée, absente éternelle,
Si je vis sans toi, pourquoi suis-je né ?

Oh ! venez, venez, baisers et caresses,
Visages riants de fleurs couronnés,

Oh ! bras, ouvrez-vous, voluptés, ivresses,
Fût-ce pour un jour, oh ! venez, venez !

Ou soulève-moi d'un coup de ton aile,
Après vent d'hiver, accours, hâte-toi,
Pour me rejeter à l'ombre éternelle,
Après vent d'hiver, oh ! soulève-moi !

IMITÉ DE HEINE

Frappe, bûcheron, frappe dans le chêne
Où j'aimais ouïr les oiseaux jaser,
Où sous l'ombre épaisse aimait reposer
Celle dont jadis je portais la chaîne.

Frappe, forgeron, frappe sur le fer,
Trempe-le fumant dans l'onde glacée
Où parfois le soir ma belle lassée
Mouillait son pied nu dans le ruisseau clair.

Creuse, vigneron, sans que ta main tremble,
Un trou large et noir le long du sentier
Où, jeunes et beaux, au printemps dernier,
La main dans la main nous marchions ensemble.

Frappe, bûcheron, dans les grands bois sourds,
Frappe, forgeron, l'enclume sonore,

Creusè, vigneron, creuse, creuse encore,
Frappez et forgez et creusez toujours.

Car c'est un cercueil qu'il faut qu'on m'apporte,
Un cercueil profond, énorme et béant,
Et c'est une fosse à mettre un géant
Que je veux ce soir qu'on creuse à ma porte.

Pourquoi trou si large et si grand cercueil ?
— Frappez et forgez et creusez sans trêve —
C'est que j'y mettrai mes vœux et mon rêve
Et tout mon amour avec tout mon deuil.

Juillet 1877.

JEANNE

Je l'aimais bien pourtant la méchante petite,
Comment se' fait-il donc qu'une enfant, nez au vent,
Sur ses petits pieds fins sautant, un matin, vite
Passe, jette un regard distrait, fuie, et qu'ensuite
Il ne reste plus qu'elle en nous qui soit vivant !

Tout ce qui vaut en nous, tout ce qui nous importe,
Nos pensers, nos espoirs, nos souffrances, nos vœux,
Ce qui fait le cœur grand, ce qui fait l'âme forte,
Elle a pris tout ce monde en passant, et l'emporte
Comme un moucheron d'or perdu dans ses cheveux.

Sans le savoir, sans y songer, sans qu'elle sente
Rien en elle qui pleure ou qui chante tout bas ;
Sans en être joyeuse ou triste ; indifférente
Elle va. Notre amour est la poudre brillante
Que son pied fin soulève et qu'elle ne voit pas.

Et qu'aurais-je voulu pourtant ? Être pour elle
Ce qu'est aux vents d'été la feuille ou le roseau,
Quelque chose de doux, de soumis et fidèle,
Heureux qu'elle écoutât mon amour éternelle
Dans un coin de son cœur chanter comme un oiseau.

N'est-ce donc rien cela ? Se dire : quelqu'un m'aime,
Tout lui vient de mon cœur, pensers, rêves, émoi ;
Rien ne germe ou fleurit en lui que je ne sème ;
Je suis plus que son âme encor ; je suis lui-même
Et je vis tout en lui comme lui tout en moi.

N'en est-ce pas assez pour s'en aller sur terre,
Plus riants, plus légers, plus forts, plus grands, plus beaux !
Pour ne plus ressentir la peine ou pour la taire,
Pour faire moins rapide ou trouver moins austère
Le sentier ténébreux qui nous mène aux tombeaux ?

Tu le pouvais saisir, ce bonheur que Dieu donne
Un seul jour à celui qu'il aime, à son élu,
Le seul trésor du monde et la seule couronne,
Le seul jour dans nos jours qui fleurisse et rayonne,
Tu le pouvais saisir, tu ne l'as pas voulu.

Adieu, ne me plains pas ! Cet amour, ma petite,
Je ne l'éteindrai point ; je le garde jaloux ;
Sous les cendres du cœur, ce feu pur qui palpite

Va, comme un encensoir en la main du lévite,
M'enivrer d'un parfum mélancolique et doux.

Ne me plains pas ; perdu dans les brûlantes plaines,
Quand l'arabe a passé près des ruisseaux cachés
Sans entendre le bruit que font les sources pleines,
Sans flairer dans les airs la fraîcheur des fontaines,
Et reprend le chemin des sables desséchés.

On plaint le voyageur, mais la source ignorée
Le berce au doux refrain de son chant éternel,
Rien n'a troublé son flot ni son sable ; parée
Et paisible elle dort en son onde sacrée
Réfléchissant l'azur immaculé du ciel.

Qu'importe ou ton mépris ou ton indifférence ?
L'être qui sent et vit plaint l'être inanimé :
J'aime ; ne me plains pas : tu m'ôtes l'espérance ;
Tu ne m'ôteras pas cette exquise souffrance,
Qui reste dans le cœur d'avoir un jour aimé.

Oui, j'avais dans ton sein cru sentir une flamme
En ces nuits où mon cœur a battu près du tien ;
Oui, je fus abusé. — Vaut-il mieux être infâme ?
Tu m'as donné ton corps ; je t'ai donné mon âme :
Lequel fut plus heureux de mon sort ou du tien ?

Lequel est plus heureux maintenant, pauvre Jeanne ?
Ces soupirs, ces baisers, l'étreinte de nos bras.

Ces mots sacrés pour moi que ta bouche profane,
Tout ce passé qui me console et te condamne,
Je puis m'en souvenir et tu ne le peux pas.

Ces lieux mêmes, ces lieux témoins de ma faiblesse,
Où mon cœur désormais toujours va demeurer,
Quand nous y chercherons tous deux notre jeunesse,
Seul je savourerai cette suprême ivresse,
En les retraversant, de pouvoir y pleurer.

Juillet 1877.

INCONNUE

Vous en souvient-il bien encor ?
Ce fut dimanche soir, ma reine,
Que mon cœur vers vous prit l'essor.
Voilà bientôt une semaine.
Ce fut dimanche soir, ma reine,
Vous en souvient-il bien encor ?

Ce fut dimanche soir, ma blonde,
— Peut-être vous en avez ri, —
Que d'un regard tout attendri
J'embrassai votre taille ronde.
Peut-être vous en avez ri.
Ce fut dimanche soir, ma blonde.

Peut-être en riez-vous toujours,
Ce fut dimanche soir, petite,

Que j'osai vous parler amours
D'une voix qui tremble et palpite.
Ce fut dimanche soir, petite,
Peut-être en riez-vous toujours.

Ce fut dimanche soir, ma belle,
Je ne vous l'ai point pardonné,
Que vous m'avez, droit sur le né,
Fermé cette porte cruelle.
Je ne vous l'ai point pardonné.
Ce fut dimanche soir, ma belle.

Mais c'est aussi dimanche soir,
O fillette douce et méchante,
Que vous m'avez dit au revoir
De votre fraîche voix qui chante,
O fillette douce et méchante,
Ce fut aussi dimanche soir.

Et c'est pourquoi depuis dimanche
Je reviens ici chaque soir.
Oh ! oui ! je les voudrais revoir
Vos blonds cheveux, votre main blanche ;
Et c'est pour ça que chaque soir
Je viens ici depuis dimanche.

Et dimanche je partirai
Pour ne plus vous revoir, ma chère,

De savoir quand je reviendrai,
Vous ne vous inquiétez guère.
Et dimanche prochain, ma chère,
Sans vous revoir je partirai.

Jusqu'à dimanche au moins, ma reine,
Gardez ce frêle souvenir,
Triste et discret comme un soupir,
De mon amour d'une semaine,
Gardez ce frêle souvenir
Jusqu'à dimanche au moins, ma reine.

1877.

NOSTALGIE

Quand je serai mort du dégoût
De moi-même et de mes semblables,
Et que mes membres misérables
Seront retournés au grand tout ;

S'il reste de moi quelque chose,
Instinct, mémoire, intuition,
J'aurai la consolation,
Du fond de ma tombe mal close,

Que du cloaque de laideurs,
De souillures et de sottises
Qui fut moi, sous l'aile des brises
Naîtront des parfums et des fleurs.

Je sentirai sourdre en mes veines
De longs ruisseaux d'ambre et de miel,

Et de mes poumons vers le ciel
Monter mille fraîches haleines.

Je verrai naître de mon corps,
A grands flots se versant dans l'herbe,
Toute une vie ample et superbe
Pleine d'harmonieux accords.

Je sentirai mes bras plus mâles
Monter au ciel en rameaux verts
Et dans les calices ouverts
Sourire enfin mes lèvres pâles.

De mes nerfs les frêles réseaux
Deviennent les nappes du lierre,
Riche et doux manteau de la terre,
Où se blottissent les oiseaux.

De mon flanc noir où le ver bouge
Le printemps fait jaillir un lis,
De mes yeux des myosotis,
De mon cœur une rose rouge.

Et je vis dans le fin gramen,
Dans la pervenche je respire
Et je vole avec le zéphyre
Dans la poudre d'or du pollen.

Toute ma chair inassouvie,
Ivre d'un sourd bouillonnement,
Se mêle impétueusement
Au large torrent de la vie.

Cette grande dispersion
De toi-même au sein de ta mère,
Ne la crains pas, être éphémère,
C'est là ta résurrection.

Cette peau qui s'enfle ou se ride,
Cette carcasse d'ossements,
Ces membres aux lourds mouvements,
Ce corps n'est qu'une chrysalide.

Et tous ces désirs impuissants,
Ces pensers qui brisent leur aile,
Ces tristes amours où se mêle
Toujours le vil trouble des sens :

C'est le rêve d'une âme en peine,
D'un proscrit, le vautour au sein,
D'un être imparfait et malsain
Dont rit la nature sereine.

Souhaite-le, ce jour béni,
Où ta patrie hospitalière,
L'auguste et paisible matière,
Te reprendra, pauvre banni ;

Apaisant ton âme inquiète,
T'affranchissant de tout émoi,
Elle ne laissera de toi
Que ce qui vaut en toi, poète.

Sans maux, sans luttes, sans douleurs,
Son souffle, fécondant tes rêves,
De tes désirs fera des sèves,
De tes pensers fera des fleurs.

Source de vie enfin ouverte,
Ce poème que tu rêvas
Tout vivant tu l'épancheras
Le long de la colline verte.

Tu n'es plus l'être soucieux,
Etrange, qui va solitaire
Comme un exilé sur la terre,
Comme un inconnu sous les cieux ;

Ame des lis et sang des roses,
Tu vis, au monde enfin rendu,
Indéfiniment répandu
Dans la sérénité des choses.

Novembre 1877.

PALINODIE

J'ai rêvé que j'étais mort
Et c'était un bien doux rêve ;
Car mon mal n'aura de trêve,
Que le jour où tout s'achève,
Et sous l'ombre où tout s'endort ;

Que dans l'ombre où tout s'émousse,
Où notre corps apaisé,
Lentement décomposé,
Se mêle humble et reposé
Aux verts tapis de la mousse ;

Où dans un demi-sommeil,
L'âme, jadis anxieuse,
Vit dans le saule et l'yeuse

De la vie harmonieuse
Que verse aux fleurs le soleil.

— Je me trompais. Je veux vivre.
O mort, ne m'écoute pas,
Rudes sentiers d'ici-bas,
Lentement et pas à pas,
Jusqu'au bout je veux vous suivre.

Jusqu'au bout, sous les cieux lourds
De la hideuse vieillesse,
Jusqu'au bout dans la tristesse,
Jusqu'au bout dans la détresse,
Jusqu'au bout, fût-ce toujours.

Car il est quelqu'un que j'aime,
Un être frêle, une enfant,
Fée au charme triomphant,
Dont le regard me défend
De disposer de moi-même ;

Une enfant qui m'a trahi,
Qui fait que j'échoue et sombre,
Qui remplit mon âme d'ombre,
Que je retrouve au fond sombre
De tout ce que j'ai haï.

Et rêvant tombe et cadavre,
Ce faible et honteux penser

En mon cœur vient de passer
Que ma mort pourrait lasser
Sa cruauté qui me navre ;

Que des pleurs pourraient mouiller
Son regard enfin plus tendre
Et que du fond de ma cendre
Un jour je pourrais l'entendre
Près de moi s'agenouiller.

Non ! pas cela ! — Voix menteuse
D'un cœur sans force et sans foi,
Silence ! — O mort, abstiens-toi,
Va-t'en, si tu n'es pour moi
Qu'une sombre entremetteuse ;

Si je ne t'ai souhaité,
O pays de l'asphodèle,
Que pour me rapprocher d'elle
Et montrer à l'infidèle
Ma dernière lâcheté.

Car je hais celle que j'aime :
Après tant d'âpres douleurs,
Je ne veux pas, si je meurs,
Que l'insulte de ses pleurs
Trouble mon repos suprême.

Car la haine est entre nous,
Et l'éternelle colère,
Et jusqu'au sein de la terre,
J'étoufferais dans la bière
Sous le poids de ses genoux.

Mort, fausse consolatrice,
Si tu détruis en créant,
Ferme ton creuset béant ;
Tu n'es pas libératrice
Si tu n'es pas le néant.

Janvier 1878

LES HEUREUX

Il est des heureux en ce monde :
Je les connais, ils sont nombreux ;
Et ma jalousie est profonde
Quand je vois passer ces heureux.

Le cœur est pur, leurs yeux limpides ;
Ils vivent calmes et sereins,
Sans compter leurs ans par leurs rides
Et leurs rides par leurs chagrins.

Ils vont par des chemins faciles
Du berceau jusqu'au monument ;
C'est tous ces braves imbéciles
Qui vivent n'importe comment.

Ils sont épiciers ou notaires,
Receveurs d'enregistrement,

Font correctement leurs affaires,
Et puis meurent tout simplement.

Ils ont des femmes qui sans trêve
Vont de la cuisine au marché
Trente ans sans avoir, même en rêve,
La tentation du péché.

Ils ont un Hector qui leur donne
Beaucoup de satisfaction
Et qui rapporte une couronne
A chaque distribution ;

Une Hélène, bonne nature,
Pleine de talents d'agrément.
Et qui fait de la confiture
Et du piano divinement.

Leurs plaisirs sont simples et sages :
Le dimanche, ils vont sur le mail,
Par groupes, en causant fourrages
Et mortalité du bétail.

S'il pleut, ils ouvrent un Corneille
Qu'ils ont eu dans le temps en prix,
Et disent quand on les réveille
Que ces vers sont très bien écrits.

Ils vont tout droit par les grand'routes
Par où leurs enfants passeront.
Jamais l'aile noire des doutes
N'a fait de l'ombre sur leur front.

Ils ne sont point gens à chimère :
Ils adorent tout doucement
Le Bon Dieu qu'adorait leur mère
Et qu'adorait leur grand'maman.

Ils ont tous cette idée honnête,
Qui relève l'homme à ses yeux,
Que l'âme d'un huissier est faite
Pour vivre à jamais dans les cieux.

Savent-ils de quelle détresse
Les délaissés sont envahis ?
N'ayant jamais eu de maîtresse
Ils n'ont jamais été trahis.

Ils n'ont jamais senti la fièvre
Des brûlantes ambitions,
Et c'est sans se fouler la plèvre
Qu'ils ont fait leurs positions.

Ils n'ont jamais de l'impuissance
En révoltés rongé les freins ;
Car ils ont pris avec prudence
Un bât juste fait pour leurs reins.

Ils n'ont jamais, courbant leurs têtes,
Maudit leurs cerveaux indigents,
Car ils sont toujours assez bêtes
Pour se trouver intelligents.

Ainsi, calmes dans leurs demeures,
Les mains sur leur ventre arrondi,

Ils vieillissent, à quatorze heures
N'ayant jamais cherché midi.

O melons, ô navets, ô sages !
Vous êtes nos maîtres, goitreux !
Nous devons, sur vos plats visages,
Lire le secret d'être heureux.

Nous devons vénérer vos traces,
Et suivre vos pas à genoux,
Et faire de vous, ô limaces,
Nos Mahomets et nos Vishnoux.

Nous devons d'une âme pieuse
Faire adorer à nos enfants
La sérénité radieuse
Des crétinismes triomphants.

« Tel qui fait l'ange fait la bête. »
Suivant ce dogme clérical,
Roseaux pensants sous la tempête,
Abêtiſsons-nous, vieux Pascal ;

A celui-là, gloire et louange,
Qui se coiffe d'un éteignoir ;
Dieu double avec des ailes d'ange
Les basques de son habit noir.

Février 1788.

RENOUVEAU

Le printemps renaît : dans la molle brise
Le ciel met ses feux, la terre ses voix.
Tout ce que j'entends, tout ce que je vois
Me va droit au cœur et mon cœur se brise.

Que veux-tu de moi, nouvel an vainqueur ?
Pourquoi ton sourire et ta mélodie,
Du temps qui n'est plus triste parodie,
O spectre d'antan, cruel et moqueur ?

Je sais bien, tu vas dans les champs moroses
Faire ruisseler les rayons joyeux,
Rendre aux prés jaunis leurs tapis soyeux
Et ressusciter peut-être les roses.

Tu vas dans l'azur des cieux infinis
Faire palpiter les ailes des rêves,
Et, dans les parfums, mêler sur les grèves
Aux chansons des eaux les chansons des nids ;

Tu vas colorer les images vaines
D'un passé charmant éteint pour jamais ;
Tu vas faire avec tout ce que j'aimais
Un poison subtil à brûler mes veines ;

Tu vas sur mon cœur d'angoisse tordu,
A chacun des pas de ma triste route,
Implacablement verser goutte à goutte
L'âpre souvenir du bonheur perdu.

Tu vas me parler avec tes zéphyr, s,
Avec ton silence, avec tes chansons,
Et me torturer de tous tes frissons,
Et m'assassiner de tous tes sourires.

Et sous la tiédeur des cieux apaisés,
Dans l'éclat blessant de ta robe neuve,
Lentement mener ma pauvre âme veuve
Du mois des aveux au mois des baisers.

Tu vas dérouler, radieux chorège,
Le cœur frémissant de l'immense amour,
Faire la nuit douce et brûlant le jour. —
Oh ! qui me rendra la brume et la neige !

Car j'ai pris coutume au charme des pleurs ;
Je hais les vivants et j'ai peur de vivre ;
Je vais chancelant ainsi qu'un homme ivre
S'il me faut marcher au travers des fleurs.

Mars 1878.

FATIGUE

Non ! laissez-moi ! Je suis très las, très gourd, très doux ;
Je voudrais un peu de repos, des brises molles,
Des fleurs languissamment balançant leurs corolles,
Un sourd bruissement d'ondes sur les cailloux,
Et qu'on ne parlât point, qu'on ne dît point ces choses
Qui font peur, qui font aimer, qui font haïr,
Qui réveillent, qui font brusquement tressaillir
L'œil savourant la nuit sous les paupières closes.
Je voudrais rester à l'écart, m'ensevelir,
M'enterrer doucement dans l'ombre, écouter battre
Mon cœur très lentement, et sentir s'amollir
Mes nerfs et le feu de mon âme s'affaiblir
Comme une lampe au fond d'une amphore d'albâtre.
Bien loin des heurts, bien loin des cris, bien loin des voix
Et des convulsions des âmes anxieuses,
Vers la profondeur sombre et vague où j'entrevois

Le doux pays baigné d'ombres silencieuses ;
Je voudrais m'en aller où s'éteint tout ennui,
Et plonger lentement, sans but, sans fin, sans trêve,
Comme glisse un flocon de neige par la nuit,
Dans le mol et flottant vertige d'un long rêve ;
Et d'instant en instant, sans trouble et sans émoi,
Sentir de plus en plus se refermer sur moi
La grande aile paisible et calmante du gouffre
Où rien ne parle, où rien ne pense, où rien ne souffre.

Mai 1878.

RENAISSANCE

J'avais dit à mon cœur : « Ferme-toi désormais ;
Enterre-toi dans l'ombre et ne t'ouvre jamais
Aux rayons, aux parfums, aux brises.
Tu te mourus d'amour, par l'orgueil tu renais,
Va dédaigneux parmi les hommes que tu hais
Et les femmes que tu méprises. »

Car j'étais malheureux, j'étais las, trébuchant,
Nous espérons guérir l'âme en la desséchant,
En rendant mépris pour morsures.
La haine, hélas ! — Ayez pitié pour le méchant —
Est une lèpre ardente et qui va s'attachant
Aux lèvres fraîches des blessures.

Et j'avais dit ainsi dans ma haine : « Malheur
A celle qui viendra mêler à ma rancœur
La chanson de l'amour naïve ;

Qui viendra d'un sourire aviver ma douleur
 Imprudente, et traîner dans l'ombre de mon cœur
 Sa main sur ma plaie encor vive. »

« Car elle souffrira, j'en jure par mon deuil,
 Et par le désespoir et par le sombre orgueil
 D'un cœur rebelle à tous les charmes,
 Je veux qu'elle se brise en heurtant mon écueil,
 Je veux la voir gémir et pleurer sur mon seuil
 Tout ce que j'ai versé de larmes. »

Et voilà qu'un jour tu t'en vins poser
 En me souriant ta main dans la mienne,
 Et tout mon orgueil et toute ma haine
 Se sont envolés au bruit d'un baiser.

Et je n'ai plus vu que tes douces lèvres,
 Tes lourds cheveux noirs, ton cou frais et blanc,
 Et ce beau regard, humide et tremblant,
 Où l'amour vainqueur allume ses fièvres.

Et je suis heureux, et tout l'univers,
 Tout ce qu'on souhaite et ce qu'on désire
 Tient dans ton regard, tient dans ton sourire,
 Dans le paradis de tes bras ouverts.

Et je deviens bon tout à fait, ma belle ;
 Je vois toute chose avec d'autres yeux,
 Parce que je t'aime et que sous les cieus
 Rien ne te ressemble et tout te rappelle.

Et je laisse là mes airs de proscrit ;
Aux arbres, aux cieux, aux passants eux-mêmes
Je ris bêtement. Ah ! puisque tu m'aimes,
Çà m'est bien égal d'avoir de l'esprit.

Et je suis très bête, en effet ; je rêve
D'éternels bonheurs goûtés dans tes bras ;
C'est vrai, n'est-ce pas, que tu m'aimeras
A peu près toujours et presque sans trêve ?

C'est vrai que bien loin, bien longtemps, toujours,
D'un pas lent et doux comme une caresse,
Nous irons unis, bien seuls, dans l'ivresse
D'un bruit de baisers, d'un parfum d'amours ?

C'est vrai que le ciel est toujours clément,
L'amour toujours sûr et toujours fidèle,
Et moi toujours jeune et toi toujours belle,
Tous deux amoureux éternellement ?

C'est vrai que ce sont d'ineptes mensonges
Que vieillesse, oubli, désespoir et pleurs,
Et qu'il est partout et toujours des fleurs,
Et qu'il est toujours et partout des songes ?

Oui ! c'est vrai ! mon cœur ne peut m'abuser...
Ne dis pas « peut-être », ô bouche que j'aime :
Avant que ta lèvre ait fait ce blasphème,
Je la fermerais avec un baiser.

Juillet 1878.

Te rappelles-tu le temps où nos âmes
Ensemble ont frémi, nos mains se touchant,
Où mes yeux ardents, tes yeux pleins de flammes
Toujours en éveil allaient se cherchant ?

Te rappelles-tu le temps où les roses
En tes belles mains fleurissaient pour moi,
Où l'été disait de si douces choses
Que ma bouche osait répéter à toi ?

Te rappelles-tu la première étreinte,
Mon timide bras passé sous ton sein,
Quand tout fémissant d'amour et de crainte,
Je croyais avoir commis un larcin ?

Te rappelles-tu ma première audace
Lorsque je baisais ton cou savoureux,
Quand j'eus si grand'peur, quand je lus ma grâce
Dans l'humide éclair parti de tes yeux ?

Te rappelles-tu la première ivresse,
Mon cœur sur ton sein, ton cou dans mes bras,
Mes lèvres laissant parler la caresse,
Nos cœurs disant tout en parlant tout bas ?

Et tant de bonheur dans tant de mystère !
— Il fallait si peu pour qu'on se comprît —
Tant de rendez-vous dans la main qu'on serre
Et tant de serments dans l'œil qui sourit !

Nous n'y sommes plus au temps où les roses
De tes belles mains passaient sur mon cœur,
Où l'été disait de si douces choses,
Où le grand soleil rayonnait vainqueur ;

Mais nous nous aimons toujours, ô ma belle,
Autant, n'est-ce pas ? et peut-être mieux,
Et moi moins timide et toi moins rebelle,
Avec même cœur avec mêmes yeux.

Et nous garderons dans nos cœurs l'image
Des jours qui bientôt seront l'an dernier,
Sans rien redouter du nouveau visage
Que va nous montrer le calendrier.

Et les jours viendront après les journées,
Et des souvenirs naîtront des espoirs,
Et de fraîches fleurs sur les fleurs fanées,
Et de doux matins sur tous les beaux soirs.

Que nous font à nous neiges et tempête,
Et nuages gris dans les cieux flottants,
Puisque tous nos jours seront jours de fête,
Toutes nos saisons seront des printemps ?

Décembre 1878.

RONDEAU

Au vol, je l'ai cueilli ce baiser frais et doux.
Et mon cœur en frémit encore et mes genoux
Sont tremblants quand je songe à la brusque surprise.
Vous vous êtes fâchée ! Oh ! la colère exquise,
On recommencerait pour vous mettre en courroux.

Car vous êtes jolie, jolie à rendre fous
Les anges, et peut-être à les rendre jaloux,
Quand vous grondez ainsi pour une faveur prise
Au vol.

Que faut-il maintenant pour que je sois absous ?
Vous fronchez le sourcil et riez en dessous,
Méchant ! Un jour viendra (faut-il que je le dise ?)
Un jour où de quelqu'un vous aurez l'âme éprise.
(Ah ! si c'était de moi !) Ce jour-là, crierez-vous
Au vol !

Juillet 1879.

Laissez-moi vous aimer, Madame,
Tantôt triste, tantôt joyeux,
De tous les pensers de mon âme,
De tous les regards de mes yeux ;

De tous mes sens, de qui l'ivresse,
En tumulte quand vous passez,
Vous enveloppe et vous caresse,
Sans jamais dire : C'est assez ;

De mes yeux qui, comme en délire,
Quand sur vous ils osent errer,
Sont toujours tout près de sourire,
Et toujours tout près de pleurer ;

De mon oreille avide et tendre,
Qui, si loin de vous que je sois,
Croit toujours et partout entendre
La musique de votre voix ;

De mon vilain nez qui s'enivre
En silence et seul, comme un vieux
Ivrogne, de l'odeur exquise
Qui s'envole de vos cheveux ;

De mes lèvres, au pli farouche,
Où des baisers l'ardent troupeau
Demande la fleur de ta bouche,
Le fruit savoureux de ta peau ;

De mes bras qui sont en colère,
Dans leur quotidien labeur,
D'avoir autres choses à faire
Qu'à te serrer contre mon cœur.

Juillet 1879.

Vraiment, tu crois que je raille
Quand je dis : je t'aime ! — Ah ! tiens !
Crois en mon cœur qui tressaille,
Et mes yeux cherchant les tiens.

Ne crois pas à mes paroles :
Je veux bien, moi. Taisons-nous.
Les baisers sont moins frivoles
Et j'embrasse tes genoux.

Tu crois que je fais des phrases
Pour m'amuser en passant :
Crois les divines extases
Que je goûte en t'embrassant.

Tu prétends que je ne t'aime
Que pour aligner vingt vers ;
Ah ! je rêve un beau poème
Muet dans tes bras ouverts.

Vois-tu bien, rimes ou prose,
Vraiment, çà m'est bien égal,
Donne-moi ta lèvre rose
Pour y mettre un madrigal.

Donne-moi tes yeux, méchante,
Tes yeux enfin apaisés,
Pour que tout bas je leur chante
La chanson des longs baisers.

Donne-moi ta gorge blanche...
Si tu voulais tu verrais
De ton épaule à ta hanche
Quel refrain je chanterais !

Les mots sont des baisers vides,
Vains hommages de bavard
Et que la lèvre timide
Jette dans l'air au hasard.

Les vers d'un monsieur bien sage
Sont les baisers lourds et froids
Que sur une blanche page
Pesamment jettent les doigts.

Il est une autre harangue
Pour ravir ou consoler,
Et Dieu n'a pas fait la langue
Uniquement pour parler ;

Il n'est poème sublime
Qui puisse rivaliser
Avec la petite rime
D'un baiser contre un baiser.

Juillet 1879.

Tu ne veux pas m'aimer, perfide ;
Mais quand je passe, cependant,
Je sens ton beau regard timide
Qui cherche mon regard ardent.

Tu ne veux pas m'aimer, méchante,
Pourtant quand je suis près de toi
Ton œil sourit et ta voix chante
Et tout ton cœur est en émoi.

Tu ne veux pas m'aimer, rebelle ;
Mais quand je te parle pourtant,
Je ne sais quoi te rend plus belle
Et rend ton sein plus palpitant.

Tu ne veux pas m'aimer, superbe ;
Mais quand je t'effleure en passant
Je te sens frémir comme l'herbe
Sous un zéphyr caressant.

Tu ne veux pas m'aimer, coquette ;
Pourtant quand je presse ta main,
Ta déclaration muette
Me vient au cœur par ce chemin.

Tu ne veux pas m'aimer, cruelle ;
Mais quand je te vole un baiser,
Dans ton souffle palpite l'aile
Du tien, que tu veux refuser.

Tu ne veux pas m'aimer, vilaine,
Et pourtant tu m'aimes. J'en crois,
Malgré tes lèvres, ton haleine,
Malgré tes paroles, ta voix.

Août 1879.

MARGUERITE

Quatre ans sont passés : tu m'aimes encore !
L'histoire inscrira cet événement ;
On mettra ton nom, frais comme l'aurore,
Dans le manuel du parfait amant.

Comment ! C'est bien vrai, çà, Mademoiselle ?
Mais savez-vous bien que c'est une horreur
D'être si jolie et d'être fidèle
Au premier amour des quinze ans en fleur.

Mais savez-vous bien qu'on est ridicule,
Qu'on parle de vous, qu'on vous montre au doigt
Quand au cœur on a si peu de scrupule,
Quand on sait si peu ce que l'on se doit.

Ce qu'on donne à l'un à l'autre on le vole.
Vraiment, c'est bien mal !... Cependant, dis-moi,
Veux-tu d'un seul mot que je te console,
Je suis ridicule encor plus que toi.

Car j'en fais l'aveu : nos deux destinées,
À tout bien compter, ont un pareil cours ;
Car tu m'aimes, toi, depuis quatre années,
Et je te chéris, moi, depuis toujours.

Dès que tu me vis, ton âme ingénue
En pensant à moi rêvait de bonheur,
Et moi, même avant de t'avoir connue,
De l'amour de toi j'avais plein le cœur.

Oh ! oui, bien avant, chère Marguerite,
Je rêvais, tout seul, inquiet, tremblant,
D'un œil clair et gai, d'une main petite,
De cheveux châains sous un frais cou blanc ;

Et de cette grâce aisée et rythmique
Qui cambre ta taille, arrondit tes bras,
Moule ta poitrine et met sa musique
Jusque dans le bruit de tes petits pas ;

Et de cet esprit fin sans artifice,
Tout à la fois tendre et gaiment moqueur,
Tout plein d'abandon, tout plein de malice,
Qui n'est que l'écho chantant de ton cœur.

Ainsi je t'aimais avant te connaître,
Et je t'adorai quand je pus te voir
(Me sentant revivre et me sentant naître),
Comme un souvenir et comme un espoir.

Et nous nous aimions sans oser le dire,
Chaque âme doutant du cœur adoré,
Chacun caressant son secret martyr
Dans un coin du cœur intime et sacré.

Il a trop duré ce temps de silence :
On se sépara sans s'être entendu ;
A l'amour caché succède l'absence...
Que de temps, Marpha, que de temps perdu !

Mais non ! qu'il soit cher à nos cœurs fidèles
Ce temps indécis d'amours en exil,
Fait de doux regrets, d'espérances frêles,
Sourires de mai sur les pleurs d'avril.

Car sans se connaître, alors nos pensées
S'envolaient cherchant chacune sa sœur,
Et Dieu pouvait voir parmi les nuées
Se croiser dans l'air ces oiseaux du cœur.

Et nos cœurs rejoints maintenant jouissent
De tout ce passé fait pour éprouver,
La première fois que nos mains s'unissent,
Goûtant le bonheur de se retrouver ;

Et nous nous aimons avec plus d'ivresses
De tous nos soucis enfin apaisés,
De tous nos désirs devenus caresses,
De tous nos soupirs devenus baisers.

LA MAIN

J'ai baisé sa main, sa main douce et fine,
Qui s'abandonnait en tremblant un peu :
Abeilles des bois, fleurs de la ravine,
Dites-en un mot, je vous prie, à Dieu.

Dites-lui qu'il fit de bien douces choses,
D'odorantes fleurs, des fruits savoureux,
Des lis et du lait, du miel et des roses
Et des eaux fuyant sous les bois ombreux ;

Et mille douceurs où sont mille ivresses,
Fraîcheurs de cristal, blancheurs de satin,
Et rayons du soir qui sont des caresses,
Et parfums qui sont zéphyr du matin ;

Et qu'on le bénit pour l'odeur exquise
De la violette emmi les buissons,

Pour le souffle frais que jette la brise
Dans le verger mûr rempli de chansons.

Mais que rien ne vaut, ô main douce et fine
Qui t'abandonnais en tremblant un peu,
L'enivrant parfum, la fraîcheur divine
De ta blanche peau sous ma lèvre en feu.

Février 1880.

EXIL

Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés.

(Musset.)

Savez-vous où je suis, charmante,
Reine superbe de mon cœur,
Mon adorée indifférente,
Qui me fit tomber en langueur ?
Je suis dans une nuit profonde,
Noir désert hanté par les loups,
 Tout seul au monde,
 Bien loin de vous.

Loin de l'œil charmant qui m'évite,
De cette main qui fuit ma main,
De vos pieds fins qui vont si vite,
Lorsque je suis sur leur chemin,
De votre bouche qui me gronde,
De votre cœur prompt au courroux,
 Tout seul au monde,
 Bien loin de vous.

Et malgré vos dédains, méchante,
Loin de l'éclair de votre œil noir,
Privé de votre voix qui chante,
Même en m'interdisant l'espoir,
Privé de voir la jambe ronde
Qui fuit si bien les rendez-vous ;
Suis seul au monde,
Si loin de vous.

Qu'on me rende votre air sévère,
Puisqu'il est sur un front si beau ;
Votre regard qui désespère,
Puisque votre œil est mon flambeau ;
Votre voix qui raille et qui fronde,
Puisque l'accent en est si doux ;
Suis seul au monde,
Si loin de vous.

Qu'on me rende, avec mon sot rôle,
Vos cruels gestes de dédain ;
Je ne verrai que votre épaule,
Je ne verrai que votre main.
Sans amitié qui me réponde,
Je suis, quoique triste et jaloux,
Moins seul au monde,
Auprès de vous.

LA JOUE

Elle m'avait bien dit en faisant la moue :
« Pourquoi baisiez-vous si souvent ma main ? »
Et j'ai cru comprendre et le lendemain...
Retirer la main, c'est tendre la joue.

Et j'ai sur la lèvre et j'ai dans le cœur
Le parfum subtil qui charme et qui grise,
Les fines rondeurs de sa chair exquise,
Le frisson d'avril de sa joue en fleur.

O joue enivrante ! ô charmante chose !
Aube de printemps qu'on touche des doigts,
Pétales de lis, pétales de rose,
Frais comme un bouquet cueilli dans les bois !

O joue adorable et pleine de grâce,
Où l'amour séjourne et paraît errer,

Où les baisers fous ont assez de place
Pour se retrouver et pour s'égarer !

O place à souhait où l'amour chemine
A tout petits pas, furtif et peureux,
De l'œil pétillant à l'oreille fine,
De la bouche ardente au cou savoureux !

Lieu d'apaisement, lieu rempli de fièvres,
Séjour plein de flamme et plein de langueur,
O chemin glissant qui conduis aux lèvres,
O chemin béni qui conduis au cœur !

24 février 1880.

ÉTOILES MORTES

Des lueurs que sur nous versent les nuits glacées,
A travers les flots bleus de l'Océan sans bords,
Plus d'une vient, dit-on, d'étoiles trépassées,
Dieux dont la Vie errante a quitté les grands corps :

Mais les flèches de feu dans l'espace lancées,
Dans le stade infini cheminant depuis lors,
Arrivent parmi nous traînantes et lassées,
Regards aux yeux vivants dardés par des yeux morts.

Tels, ces frissons d'amour, ces brûlantes haleines,
Ces effluves soudains dont frémissent nos veines,
Dames des temps passés, sont vos baisers perdus,

Reflets des cœurs éteints où brûlèrent des flammes,
Souffles encore ardents de ce qui fut des âmes,
Sur tous les cœurs à naître au hasard répandus.

ENVOI DE JARRETIÈRES

O trop heureuses jarretières,
Si vous saviez votre bonheur,
Vous allez, sans en être fières,
Vers les ravissantes frontières
Des régions hospitalières
Où voudrait s'en aller mon cœur.
Vous allez avoir pour retraite
Les lieux où, par toute saison,
Mes yeux d'amant et de poète
Voudraient borner leur horizon.
Vous verrez les chevilles fines,
Les genoux au pur modelé,
Les méplats aux blancheurs divines
Et la courbe que tu dessines,
Ligne savante du mollet ;
Vous verrez la peau blanche et blonde,

Et vous le ferez ce chemin
Du jarret à la cuisse ronde
Que voudrait reprendre ma main ;
Vous pourrez sans trêve ni terme
Palpiter de tous les frissons
De la délicate épiderme
De la chair savoureuse et ferme
Que, vous et moi, nous embrassons.
Destin charmant — le mien est pire —
Partage inique, à bien compter ;
Car l'amour n'entre en votre empire
Que quand vous daignez le quitter.

Allez pourtant ! Dieu vous assiste !
Soyez fermes et tenez bon
Sous les baisers de la batiste,
Sous les caresses du jupon.
Pour aider le pas vif et preste,
Soyez les gardiens scrupuleux,
Malgré le genou qui proteste,
De la cambrure du pied leste,
Du galbe parfait des bas bleus.
Réprimez l'esprit de malice,
Repoussez les tentations,
Et, contentes de votre office,
Ne montrez vos séductions
Qu'à moi seul, pendant l'exercice
De vos aimables fonctions.

Pour le genou rond que j'adore,
Pour les bas bleus — si bien doublés —
Pour la cuisse aux teintes d'aurore
(Et vous pouvez plus haut encore
Porter la voix si vous voulez),
Pour toutes ces beautés si chères,
Pour tous ces objets si charmants,
Chargez-vous, douces messagères,
De mes sincères compliments.
Dites-leur qu'ils sont pleins de grâce,
Que sans vouloir leur faire affront,
Je porte envie, avec audace,
Autant à ce qui les enlace
Qu'à tout ce qu'ils enlaceront.
Veuillez bien leur dire ces choses,
Et, pour signature, laisser
Sur le velin deux lignes roses
Que mes lèvres voudraient tracer.

Août 1880.

P. P. C.

Encore un départ, une absence encore,
Encor des adieux, encore un ennui,
Pour qui, dans tes yeux, voit lever l'aurore,
Que les jours sont courts et longue la nuit.

Elle vient la nuit et la solitude,
Et mon cœur encore éclairé d'amour
Sent le vague effroi plein d'inquiétude
Qui saisit l'enfant au déclin du jour.

J'ai froid, je frémis sous l'humide brume,
Triste et seul devant le sombre horizon,
Comme sous la pluie un âtre qui fume,
Feu de pâtre éteint où meurt un tison.

— Mais tu reviendras — oui, puisque je t'aime.
Mais quand reviendrai-je et pour trouver quoi ?

Au retour serai-je à tes yeux le même,
Et seras-tu bien la même pour moi ?

De combien d'affronts du temps homicide
Pendant ces trois mois je puis avoir peur !

Un seul cheveu blanc proche d'une ride
Combien pèsent-ils, balances du cœur ?

Et tous tes soupçons, ma chère jalouse !
Quatre mots d'amour signés d'un baiser,
Un regard de moi que le tien épouse
Ne serait plus là pour les apaiser.

Mais qu'importe ? *All right!* douce est la souffrance
Et le cœur croyant sait s'y rajeunir,
Quand dans l'avenir flotte une espérance,
Quand dans le passé luit un souvenir.

J'accepte la vie ainsi qu'elle est faite
En mon âme veuve et pleine d'émoi,
Près de la blessure intime et secrète,
Aux chemins d'exil j'emporte avec moi,

Pour guérir nos maux et calmer mes fièvres,
Comme le payen emportait ses Dieux,
Le sourire ami du coin de tes lèvres,
L'amoureux rayon du coin de tes yeux.

AUTRES TEMPS

Je l'ai rêvée ainsi dans mon adolescence :
Trente ans, brune adoucie, au front serein et beau,
Mouvements lents et pleins d'une molle cadence,
Rondeurs où luit plus doux le satin de la peau ;

Et tendresse paisible et caline indulgence,
Amour moelleux et tiède ainsi qu'un nid d'oiseau,
Bras où j'aurais trouvé la vague souvenance
Du rythme monotone et charmeur du berceau.

Et je rêve à présent blonde, svelte et mignonne,
Caprices turbulents, gaîté qui tourbillonne,
Regard frais, voix qui chante, éclat de rire fou,

Enfant que j'aimerais, toute menue et frêle,
D'une amour attendrie et presque paternelle
Et que j'endormirais le soir sur mon genou.

Septembre 1880.

LES RAISONS DU BILLET DOUX

Une mauvaise écriture,
Un style très biscornu,
Un rendez-vous sans rature,
Et puis un nom inconnu

Ou presque. J'ai quelque idée ;
Mais en l'air... Que peut vouloir
Cette enfant si décidée
A me dire un mot ce soir ?

Ne pas croire au coup de foudre,
Vieux fat. Ce n'est plus le temps.
Il faut savoir nous résoudre
A ne plus avoir trente ans.

Est-ce une ancienne conquête ?
Plutôt. Je suis à l'instant

Précis où sur notre tête
Fondent les amours d'antan.

Donc j'allume ma bougie,
Et ne sors ; j'évite assez
Ces cours d'archéologie
Sur les amours trépassés.

Pourtant, relisons la lettre :
Le style est encourageant.
Qui sait ? Ce pourrait bien être...
Une demande d'argent.

Eteignons le feu qui couve
Et lisons Schopenhauer.
Très fort ; mais ce soir je trouve
Que cet auteur n'est pas clair.

C'est ce petit billet rose
Qui distrait l'œil du lecteur.
Déchirons ! Ah !... quelque chose
S'est déchiré dans mon cœur.

Et j'ai beau vouloir entendre
Ces belles discussions,
Les morceaux du billet tendre
Glissent des objections.

Je les entends qui bavardent
Tout bas, mais non sans vigueur,
Raillent le texte et hasardent
De gros mots, disant : « Blagueur ! »

« Il ment ! l'amour est un rêve ;
« Et si le rêve est charmant,
« Oui, l'illusion est brève.
« Préfères-tu le néant ?

« Quand nous serions imposture ?
« Le réel est-il donc beau ?
« Masque vaut mieux que figure
« S'il est plus doux que la peau.

« Laisse là ton philosophe
« Et va où nous te poussons ;
« Laisse-toi prendre à la strophe
« De nos naïves chansons.

« Nous ne sommes pas des sages,
« Les biens dont nous nous payons
« Sont faits d'ombres de nuages
« Dans des reflets de rayons

« Et des choses fugitives
« Qui s'en viennent et s'en vont
« Dans les vagues perspectives
« D'une bulle de savon.

« Mais nous seuls avons les charmes
« Qui font que l'on croit aux cieux,
« Et mettent d'exquises larmes
« Dans le cœur et dans les yeux.

« Mais l'intime et tendre fibre
« Ce n'est que sous notre main
« Qu'elle se réveille et vibre
« Jusqu'au fond de l'être humain.

« Mais nous seuls sur cette terre
« Pour notre soif d'air plus pur
« Avons la clef du mystère
« Et l'échelle de l'azur.

« Au divin enfantillage,
« Va ! paye un dernier tribut.
« Que ce soit pour le voyage
« Si ce n'est pas pour le but.

« Pour t'emplir de rêveries
« Chemin faisant, pour revoir
« Des formes jadis chéries
« Dans les brumes se mouvoir ;

« Pour entendre emmi les prés,
« Dans le bruit sourd de tes pas,
« Des voix naguère adorées
« Revenir te parler bas ;

- « Pour frémir à reconnaître
« L'appel toujours bien venu
« Du jeune et fantasque maître
« Qu'on appelle l'inconnu ;
- « Pour voir, après tes souffrances,
« Cœur si prompt à rajeunir,
« S'envoler des espérances
« Des tombeaux du souvenir.
- « Et dût s'échapper encore
« Le plaisir entr'aperçu,
« Ce rêve qui vient d'éclorre
« Dût-il être encore déçu,
- « Respecte même la trace
« De cette ombre de bonheur
« Et garde-nous une place
« Au reliquaire du cœur. »

Septembre 1880.

« Mieux est de ris écrire
Que de pleurs », a-t-on dit.
Et mieux vaut encore rire
Sans avoir rien écrit.
Vous dont la joie est celle
Des Dieux des anciens jours,
Riez, riez, ma belle,
Riez, riez toujours.

Soyez l'éclat de rire
Longtemps évanoui
Qui, de Plaute à Shakspeare,
S'enfle et s'épanouit,
Et vibre dans Molière
A réveiller les sourds,
Riez, riez, ma chère,
Riez, riez toujours.

Folle enfant de la balle,
Du rire des Brohan
Agitez la cymbale
Et le grelot d'argent,
Faites honte à Croizette
De ses rires trop courts,
Riez, riez, Jeannette,
Riez, riez toujours.

Voyage et mariage
De l'ancienne à Clairin,
Molière du jeune âge
Expurgé par Perrin,
Le grand Sardou lui-même
Quand Rochat fait des fours,
Riez, gaité suprême,
Oh ! riez-en toujours.

Des sacrés, des profanes,
Des jobards, des farceurs,
De la chasse aux soutanes,
Du gibier, des chasseurs ;
De l'église et du monde,
Des peuples et des cours,
Riez, ma beauté blonde,
Riez, riez toujours.

Si votre cœur rebelle
Pour quelque heureux larron

Sent jamais l'étincelle
Dont parle Pailleron,
Messagère envoyée
Du pays des amours
A gorge déployée
Pour lui riez toujours.

Riez de nos sottises,
Riez de nos travers,
Des Nanas, des marquises,
De la prose et des vers,
Du fol à tête creuse
Qui vous tient ses discours,
Riez, belle rieuse,
Riez, riez toujours.

Mais s'il vous a fait rire,
Envoyez-lui céans
Le portrait qu'on admire
De vos trente-deux dents,
Pour que, témoin fidèle
Des bons, des mauvais jours,
Vous puissiez, chère belle,
Lui rire au nez toujours.

AU REVOIR

En voyage — Le train cahote, siffle et ronfle —
L'on bâille, l'œil errant sur l'horizon qui fuit ;
On rêve du départ, du but, le cœur se gonfle
Inquiet de la vague approche de la nuit.

— Une maison auprès d'un bois, dans la charmille
Et les roses ; bambins dansant en rond ; un chien
Joyeux qui jappe en l'air ; un repas de famille
Sous la treille — On se penche, on regarde — Plus rien !

Et l'on sent que l'on vient de perdre quelque chose,
Que le poids des regrets dans le cœur s'est accru.
Et qu'on vient de passer solitaire et morose
Près du rêve éternel brusquement apparu ;

Et qu'on la reverra souvent la maison blanche,
Vision de bonheur intime et familier,

Et sur les fronts joyeux la treille qui se penche,
Et la grille entr'ouverte au geste hospitalier.

Ainsi dans le voyage inquiet de la vie,
Je vous vis et mon âme a senti votre attrait,
Juste assez pour souffrir quand vous m'êtes ravie,
Pas assez pour l'amour, assez pour le regret.

Et ma mémoire, hélas ! trop fidèle et trop sûre,
Gardienne des jours morts qu'elle croit rajeunir,
Impitoyablement recompose et mesure
Ce que ce cher passé contenait d'avenir.

Rien ne reste aujourd'hui de ce qui devait être,
Tout ce qui fut aurore est ombre désormais,
Ces riens ne sont plus rien de qui tout devait naître,
Tout ce qui fut *peut-être* est devenu *jamais*.

Et mes peines vont croître à demeurer secrètes,
Car je ne puis les dire, et vous en souririez,
Et je vous perds deux fois, perdant ce que vous êtes
Et tout ce que j'avais rêvé que vous seriez.

Et, sans avoir le droit de pleurer quand il saigne,
Mon cœur, regrettant plus qu'il n'eût osé prévoir,
A, sans même sentir la douceur qu'on le plaigne,
Le deuil d'un souvenir et le deuil d'un espoir.

Aussi quand réprimant le trouble de mes fièvres,
Je vous dis froidement : au revoir, je sais bien
Comment mon cœur traduit ce langage des lèvres,
Et, sans être entendu, ce qu'il y met du sien.

Oui, je vous reverrai, malgré ce que l'espace
Pourra mettre entre nous de cieux et d'horizons,
Malgré ce que le temps, funeste à ce qui passe,
Pourra sur nos adieux entasser de saisons.

Oui, je vous reverrai, tant que je disparaisse
Non pas vous seulement, mais tout ce que j'ai mis
Dans les lieux qui vous voient et l'air qui vous caresse
D'espérance inquiète et de désirs soumis.

Oui, toutes vos beautés avec tous mes délices,
Et mes rêves si chers avec vos yeux si doux,
Et mes regards charmés mêlés à vos sourires,
Et le meilleur de moi flottant autour de vous.

Ainsi je vous verrai, si liée à moi-même
Que vous me semblerez, n'ayant rien de charnel,
N'être plus que la forme achevée et suprême
Que prend en s'épurant notre rêve éternel.

Au revoir donc, ô vous dont l'image demeure
Au sanctuaire intime et de tous ignoré,
Au revoir en secret, seule à seul, à toute heure,
Dans le temple vivant du souvenir sacré ;

Dans mon cœur tout entier, qu'il chante ou qu'il soupire.
Dans ses repos, dans ses plaisirs, dans ses douleurs,
Quelquefois dans un songe éclairé d'un sourire,
Quelquefois dans le prisme éblouissant des pleurs.

Novembre 1880.

LES AMOURS COMMENCÉES

S'il est chose qui fasse éclore des pensées
Tristes, douces encor à notre cœur lassé,
C'est le ressouvenir lentement caressé
Qui reste au fond de nous des amours commencées.

Dans le mélancolique adieu des soirs troublants,
De ces limbes de l'âme où le regret soupire,
Nous voyons, éclairés d'un mystique sourire,
Lentement se lever ces doux fantômes blancs.

Beaux comme le réel que la pensée achève,
Mêlés de souvenir et de songe, incertains
Et connus, ils sont faits du vertige du rêve
Et de la gravité sereine des lointains.

Ils ont, songes d'un jour, la grâce fugitive
Des choses qui s'en vont ayant à peine été,

Aurore aux bords des cieux qui resterait captive,
Ebauche de printemps qui n'aurait pas d'été.

Ils sont l'éclair furtif et qu'à peine on voit luire
Des astres qui ne font que traverser les cieux.
Ils passent, laissant voir dans un même sourire
Douceur de bienvenue et tendresse d'adieux.

Ils ont ce charme unique et prompt à disparaître
Et de ce qui commence et de ce qui finit
Et de tout ce qui flotte aux limites de l'être,
Dernier chant des oiseaux, premier frisson du nid.

Hélas ! le nid brisé reconnaît ses colombes
Et sent, tout tiède encor de mille doux secrets,
Le mystère infini des berceaux et des tombes
Dans tous ces chers espoirs devenus des regrets.

Les voilà, doux, naïfs, pleins d'un chaste mystère,
Chacun avec un geste, un signe, un mot jeté,
Quelque chose d'exquis à lui seul sur la terre
Et qu'il emportera dans son éternité.

L'un n'est qu'un frais sourire entrevu dans la foule
Et perdu pour jamais au détour du chemin,
L'autre un billet glissé qu'en fuyant l'on déroule,
L'autre l'aveu muet d'un serrement de main.

C'est moins encor : un air de tête, une main blanche
Qui tremble, un pas plus prompt ou plus abandonné,
Le pli d'un cou qui se retourne ou qui se penche,
Le vague étonnement d'un regard détourné,

Ou le trouble secret de l'âme encor captive
Qui d'un rayon lointain sent venir la chaleur
Et jette sur la joue une rougeur furtive
De bouton qui s'éveille et rêve d'être fleur.

Amis sacrés, ils vont, chacun jetant un gage
Cruel et doux encor des rêves d'autrefois;
Discrets, ils ont pour nous garder leur cher langage
Des demi-mots divins glissés à demi-voix.

L'un dit le *oui* qui sied à lèvre demi-close,
L'autre un *non* plus charmant que dément le regard,
L'autre ce *je ne peux* qui veut dire : *je n'ose*
Et l'autre un gros *jamais* qui veut dire *plus tard*.

Tous purs, ils vont flottant dans la lueur confuse
De cet espace où l'âme aime à se reposer,
Qui va des mains qu'on donne aux bras que l'on refuse
Et du premier regard jusqu'au premier baiser.

Contours voilés, profils perdus, lueur tremblante,
Choses du soir que l'ombre agite en ses remous,
L'œil les suit. D'une fuite irrévocable et lente
Passant mystérieux, ils glissent près de nous.

Notre cœur les évoque et sait les reconnaître
Plus à son propre émoi qu'à leurs regards amis,
Moins à ce qu'ils étaient qu'à ce qu'ils devaient être,
Moins à ce qu'il eut d'eux qu'à ce qu'ils ont promis.

L'une eût été la douce et paisible maîtresse
Dont le sourire fond aux plis du menton gras
Et qui, tendre et câline, a pour notre paresse
Des rythmes de berceau dans le nid de ses bras.

L'autre eût été l'enfant étourdi et fantasque,
Voix qui chante, rire perlé, regard fripon,
Et qui mêle, emportés dans un vent de bourrasque,
Le babil de la lèvre au froufrou du jupon.

Dans l'autre, au front si pur qu'il semblait une étoile,
On rêva le témoin des jours laborieux,
Encourageant la brosse à courir sur la toile
Ou souriant au vers qu'on cueille dans ses yeux.

L'autre avait dans la pourpre ardente de ses lèvres,
Dans le feu dévorant de son grand œil bistré,
Gouffre où tourbillonnait le vertige des fièvres,
Tout un monde infernal d'elle-même ignoré.

Dans l'autre, au regard droit et brave, sérieuse
Et douce, on a rêvé l'hyménée immortel
Des cœurs, la vie à deux, simple, chaste et pieuse,
La tiédeur du foyer dans un parfum d'autel ;

Celle qui, dans l'exquise et dernière tendresse,
Fond de tous les amours les rayons réchauffants,
Ange et Déesse, amie et sœur, muse et maîtresse,
Qui nous rend notre mère en aimant nos enfants.

Tout cela, c'est l'amour, le printemps, l'aube blanche,
Le doux nid frissonnant des désirs, la saison
Des boutons inquiets s'entr'ouvrant sur la branche,
Tout cela s'est enfui derrière l'horizon.

Et tout cela revient, corps sans voix, fleurs sans sèves,
De qui n'a pas vécu reflet qui va finir,
Vagues comme seraient des fantômes de rêves ;
La forme échappe aux yeux et l'ombre au souvenir.

Caresses, voix, regards, mots exquis, doux silences,
Tout s'enfuit, tout échappe, et notre cœur rendu
Demande aux bois, aux prés, aux flots, aux cieux immenses
Tout ce pollen d'amour à tous les vents perdu.

Plaines, fleuves, rochers, mers sombres, monts superbes,
Gouffres profonds de l'ombre, astres à l'œil ardent,
On dit parfois, géants, que comme les brins d'herbes
Vous n'êtes du chaos qu'un splendide accident.

Qu'au fond noir et muet des entrailles de l'être
Les germes sommeillaient des milliers d'univers,
Et qu'un jour pour un seul qui pouvait ne pas naître
De l'aveugle infini les flancs se sont ouverts.

Il est un gouffre en nous aussi, mortels débiles,
Dont pouvaient tressaillir et germer tous les plis
Et dans ces cœurs fermés que vous croyez stériles
Mille mondes d'amour dorment ensevelis.

Octobre 1881.

NEIGES D'AUJOURD'HUI

Où ! dites-moi dans quel pays, sous quel soleil
Sont celles que j'aimais dans mon printemps vermeil,
Fleurs de mon âme ?

Où sont les soirs si doux et les matins si frais,
Où sont dans l'herbe haute à l'ombre des forêts
Ces pas de femme ?

Où sont les genêts d'or le long des chemins creux
Baignant d'un demi-jour si propice aux aveux
Nos promenades ?

Où sont le charme vert et le peuplier blanc
Dressant autour de nous comme un rideau tremblant
Leurs colonnades ?

Où sont les rendez-vous furtifs sous les tilleuls
Où l'on se parlait bas, côte-à-côte, bien seuls
Dans la nuit sombre,

Où la main dans la main l'on tressaillait parfois
Quand éclataient soudain de lugubres abois
Au loin dans l'ombre ?

Où sont les fleurs de mai qu'on respire en chemin
Et les larmes d'avril que va cueillir la main
A la branche,
Et, près du feu d'hiver au doux bourdonnement,
Les livres lus à deux qu'éclaire mollement
La lampe blanche ?

Où sont les fêtes, et les rires, et son chant,
Et la musique ailée, et, les cœurs se touchant,
Les molles danses,
Et dans l'âme l'essaim frissonnant des désirs,
Les fronts, les yeux, les seins, les lèvres, les plaisirs
Et les souffrances ?

Ils sont là, près de nous ; toujours vieux et nouveaux,
Ces dieux des jeunes cœurs ont encor leurs dévots
Et leurs apôtres ;
Dans leur tronc d'azur et dans leur nimbe d'or,
Dans leur gloire éternelle ils rayonnent encor,
Hélas ! pour d'autres,

Echappant à nos mains quand la jeunesse fuit,
Quand nous comptons nos sens qui glissent dans la nuit
Et qui succombent ;

Ce ne sont pas, hélas ! les neiges qui s'en vont
Qui font le regard morne et le cœur froid; ce sont
Celles qui tombent.

Mai 1882.

Maille par maille, fil à fil,
Tout ce qui fut moi se dévide.
Dans je ne sais quel gouffre avide
De tout ce qu'il eut de viril
Goutte à goutte mon cœur se vide.

Tout se fond, tout croule, tout fuit.
Comme on voit lentement la poudre
Des troncs pourris glisser sans bruit,
Sourdement je sens dans la nuit
Mon vieux corps usé se résoudre.

Quand j'ose avec un tremblement
Au fond de mon âme descendre,
Vaguement il me semble entendre
Comme un lugubre frôlement
De pas étouffés dans la cendre.

O mon âme, ô mon univers,
Ai-je assez, patrie infidèle,
Dans tes mille pays divers,
Champs blonds, horizons bleus, prés verts
Mené mes pas, ouvert mon aile ?

Du réel soldat révolté,
Que de fois, aux heures de trêves,
Me suis-je éperdûment jeté
Au saint asile illimité
De ton monde peuplé de rêves !

Je m'y suis promené cent fois
Au fond de féeriques ravines,
Suivant les épaules divines
Des nymphes fuyant sous les bois
Ou les cheveux verts des ondines.

Dans tes fraîches aubes en pleurs,
Dans tes senteurs d'herbes fauchées,
Dans tes cieux d'or, dans tes jonchées
D'astres, de rayons et de fleurs,
Que de splendides chevauchées !

Dans tes lacs pleins de diamants,
Bercé du murmure des voiles,
Que j'ai surpris de mots charmants
Qui vont du ciel aux flots dormants
Entre deux paradis d'étoiles !

Maintenant sous mon front ridé
Quand je cherche à rouvrir la porte
De mon vieux cerveau lézardé,
Je crois me sentir regardé
Par les yeux fixes d'une morte.

Et de l'ancien monde si beau,
Ou de ma robe triomphale
Je cherche en vain quelque lambeau,
Le froid humide du tombeau
Silencieusement s'exhale.

Ame et corps, tu nous prends tous deux,
O main de l'ombre qui nous navres.
Mon esprit danse encor sur eux,
Grêle feu follet hasardeux,
Ame sinistre des cadavres.

Mai 1882.

Quelque chose de doux, de gai, de frais, de tendre,
Qui prend l'esprit, remplit l'âme, effleure les sens,
Qui fait qu'on vit de près même avec les absents
Et que la voix lointaine on croit toujours l'entendre ;

Quelque chose de sûr comme l'œil d'un ami,
De fort comme le nœud qui lie au fils le père,
De suave et charmant comme la sœur au frère,
De pur comme l'enfant sur sa mère endormi ;

Et quelque chose aussi qui tient un peu du rêve,
Une ombre de mystère aux rendez-vous furtifs,
L'attrait du défendu dans les plaisirs naïfs,
Et la fleur seulement du fruit cueilli par Eve ;

Et dans un peu de faute un lien noble et saint,
L'œil cherchant plus l'aveu que les lèvres l'ivresse,
Et la main qui soutient plus qu'elle ne caresse,
Et le cœur sur le cœur plutôt que sur le sein ;

Histoire bien heureuse, et trop pour qu'on l'écrive,
Trop modeste bonheur pour rien craindre du sort,
Voyage sans écueil, sans orage et sans port,
Roman délicieux du cœur où rien n'arrive;

Plus doux que frère et sœur, mieux qu'amants, plus
De tous les purs amours, pur et fort alliage : [qu'amis,
Ce que j'avais promis en rêvant davantage,
Et ce que vous tenez sans avoir tout promis.

28 mai 1883.

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas !
Oh ! ce n'est pas là ce qui me chagrine.
La rose que j'aime a souvent la mine
D'être indifférente au bruit de mon pas.

Tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas !
Oh ! ce n'est pas là ce qui me console.
Beau frelon doré, frelon, vole, vole
Et baise la fleur tant que tu voudras !

Je ne t'aime pas, je ne t'aime pas !
Et — voilà, Margot, ce qui me lapide —
Je ne puis jamais être assez stupide
Pour croire t'aimer quand s'ouvrent tes bras.

Tu ne m'aimes pas, je ne t'aime pas !
Et la soif d'aimer à ton corps m'enlace,
Et la soif d'aimer près de toi me glace.
Embrasse-moi bien. Tu ne comprends pas.

2 juin 1883.

C'était beau; j'étais écolier,
Vif, dru, preste, franc du collier,
Plein de sèves,
Et le soir sur mon traversin,
Je sentais danser un essaim
De beaux rêves.

C'était gai. Petit bachelier,
Suivant les cours, suivant Bullier,
Et les grisettes,
Le soir, dans l'ombre du plafond,
Me semblait voir tourner en rond
Des fillettes.

C'était doux. Trente ans bien sonnés,
Je rimais de petits sonnets
Trop en prose.
Aux marges des vieux elzévir
Dansait encor des souvenirs
L'ombre rose.

C'est triste. Ici l'on danse encor,
Mais ce sont valse sans essor,
Et ridées;
C'est la danse, d'un rythme sec,
De vieux mots essoufflés avec
Des idées.

30 juillet 1883.

Je vais revoir la frêle enfant
Dont le souvenir étouffant
Fait que mon cœur crie et se fend.

Je vais revoir ce grand œil clair
Qui jette avec un pâle éclair
Un reflet de glacier dans l'air.

Et ce corps aux gestes charmants,
Aux lents et moelleux mouvements,
Doux comme des enlacements;

Et dans les draps aux mille plis
Je verrai glisser assouplis
Ses pieds fuselés et polis ;

Et sa taille souple onduler,
Et comme en un nid se couler,
Et lentement se dérouler.

Puisque de lui mon sort dépend,
Je vais, faible, et lâche et rampant,
Me traîner au trou du serpent.

1884.

Vous êtes souvenir et vous êtes asile,
Refuge à mes pensées qui remontent les temps;
Quand le passé m'attire et le présent m'exile,
Quand je fuis les plaisirs qui comptent par instants,
Vous êtes souvenir et vous êtes asile.

Vous flottez dans mon âme obscure ainsi qu'un rêve.
Avez-vous vu blanchir l'aube parmi les roseaux
Et la clarté du soir s'éteindre sur la grève ?
Rayon qui vient d'en bas, lueur qui vient des eaux,
Vous flottez dans mon âme obscure ainsi qu'un rêve.

Comme une aurore frais, doux comme un crépuscule,
Regret que j'aime, espoir devenu souvenir,
Je vais à vous toujours, que je marche ou recule.
Et sens toujours de vous quelque chose venir
Comme une aurore doux, frais comme un crépuscule.

Douceur de rose ouverte et de fruit mûr qui tombe.
Vous êtes ma jeunesse et ma maturité,
Du sommeil de l'enfance au sommeil de la tombe,
Vous enchaînez mes ans d'un lien de bonté,
Douceur de rose ouverte et de fruit mûr qui tombe.

Le bateau frêle saute au choc puissant de l'onde.
Mais trace sur la mer un cercle limité.
C'est mon cœur ballotté dans les remous du monde,
Mais se sentant par l'ancre en votre âme arrêté.
Frêle bateau qui saute au choc puissant de l'onde.

Mon cœur est fait de vous comme de moi le vôtre.
Je vous sens en mon être à le sentir plus pur,
Et vous sentez en vous quelque chose d'un autre.
Deux ailes emportant une âme dans l'azur,
C'est mon cœur fait de vous et perdu dans le vôtre.

Dans le grand wagon mal peint,
Un soir nous nous rencontrâmes,
Et doucement nous causâmes,
Laisant s'embrasser nos âmes
Entre deux ais de sapin.

Arrivés clopant-clopin
A ne sais quelle guinguette,
Nous grisâmes de piquette
Notre naissante amourette
Sur deux planches de sapin.

Un sofa de club alpin
Me fit une apothéose,
Bien qu'il contînt peu de chose,
Entre votre épaule rose
Et les planches de sapin.

Nuit de Dorine et Scapin
Est un sujet de romance
Peu digne de souvenance.
— Hum ! assez pour que j'y pense
Jusqu'aux planches de sapin.

1885.

ROSINE

Savez-vous la fleur qu'on nomme Rosine ?
Avez-vous senti son parfum caché ?
La fleur est exquise et l'odeur divine :
Odeur de plaisir et fleur de péché.

Avez-vous compris sa grâce mutine ?
Son nom signifie, à la vérité,
Que par la fraîcheur elle est églantine
Et rose déjà par droit de beauté.

Jusqu'au fond du cœur sa frêle racine
Plonge fibre à fibre un souple réseau ;
Elle n'est pas haute et sa tige est fine :
Prononcez Rosine, entendez roseau.

Au ciel bienfaisant la terre chagrine
Chaque jour demande un peu de fraîcheur

Et le ciel envoie en douce bruine
La rosée aux bois, la rosine aux cœurs.

Son état civil est sur la colline,
Sur un feuillet blanc détaché d'un lis,
Et Dieu baptisa son front qui s'incline
De l'eau qui tombait des volubilis.

C'est là qu'on trouva sous une aubépine
Cet enfant du ciel aux fraîches couleurs,
Né d'une rougeur d'aube purpurine
Qu'avait embrassée un parfum de fleurs.

Les bleuets sont bleus, nous enseigne Pline,
Et la rose est rose, assure Bouhours;
Les bleuets sont bleus, la rose est Rosine
Quand elle devient la fleur des amours.

Le lis s'est fait blanc aux mains des dauphines.
Le laurier brillant au front des vainqueurs,
La pervenche bleue aux eaux des ravines,
Et Rosine rose au sang de nos cœurs.

3 septembre 1885.

Si j'aimais ta main, ta main fine et grêle,
Mes vers se feraient, dans l'ombre des bois,
Gouttes de rosée, onde qui ruisselle,
Eau dans l'herbe et perle en tombant des doigts.

Si j'aimais tes pieds légers comme un rêve,
Mes vers se feraient délicats réseaux,
Frais tapis de mousse ou sable de grève
Où restent empreints les pieds des oiseaux.

Si j'aimais ton nez gourmand d'odeurs fines,
De toutes les fleurs qu'au printemps tu vois,
Mes vers monteraient parfums des ravines,
Haleines des eaux et senteurs des bois.

Si j'aimais ton front, ton front qui rayonne,
Mes vers radieux du haut d'un ciel pur
Descendraient sur toi comme une couronne,
Etoiles d'argent et bandeau d'azur.

Si j'aimais tes yeux, pour un peu leur plaire,
Pour être cherché par eux, pour pouvoir
Être contemplé souvent sans colère,
Mon vers amoureux se ferait miroir.

Si j'aimais — ô rêve où mon cœur se plonge ! —
Ta bouche divine aux lèvres de miel,
Mes vers deviendraient ces baisers qu'en songe
Viennent nous donner les esprits du ciel !

Mais je t'aime toute. En toi tout m'enivre,
Et mes vers voudraient, ardents et joyeux,
Être ton sang pur, le sang qui fait vivre
Tes pieds et ta main, ta bouche et tes yeux,

Et bondir en toi, pourpre de ta veine,
Sève de ta chair, vivace liqueur,
Faisant le corps tiède et chaude l'haleine
Et prenant leur source au creux de ton cœur.

10 septembre 1885.

LETTRE

Sais-tu ce que je veux de toi ? — Tu le sais bien
Ce que je veux toujours, jour et nuit, sans que rien
Jamais puisse distraire ou bannir ma pensée
De la prière muette et jamais exaucée
Que mon désir forma du jour où je te vis. —
Mais cela, c'est le rêve et les vœux poursuivis
A travers les longs jours, les mois et les années;
C'est le soupir indéfini des fleurs fanées
Qui tombent lentement, du printemps à l'été,
Des mains du temps dans ton abîme, éternité;
C'est le souhait intime et bégayant dans l'ombre
Du cœur, et dont on vit et dont on meurt, plus sombre
Ou plus joyeux, selon qu'il chante ou qu'il gémit,
Et selon que dans l'âme obscure qui frémit,
Dans les frissons, dans les douleurs, dans les sourires,
Dans ces nuages noirs traversés de zéphyr,

Il prend, fleur du matin ou tristesse du soir,
Le voile d'un regret ou l'éclair d'un espoir. —
Mais ce que je voudrais de toi, là, tout de suite,
Ou bientôt, mon amie, à la chère visite
Du petit billet tendre et doux, un peu moqueur
Que de si loin, hélas, ta main jette à mon cœur,
C'est... Ta dernière lettre était charmante et douce
Comme un pas amoureux qui marche sur la mousse
Et vient à nous, parmi les fleurs, sans les briser,
Dans les fraîcheurs d'Avril apportant un baiser.
Ta lettre était exquise et ravissante chose,
Un charme, un air, un rien divin, un parfum rose,
Un rêve ailé, un chant d'alouette au sillon
Et des pattes de mouche en pieds de papillon.
Mais elle avait aussi, comme le corps à l'ombre
Qui le suit, diaphane et claire, quoique sombre,
Comme l'onde moirée et verte a son reflet,
Comme l'éclair léger des nuits d'été se plaît
A laisser après lui traîner un doux murmure
Dont frissonne bien loin, vaguement, la ramure,
Comme le cri qu'on jette au hasard dans le vent
S'en va dans un écho chanteur se poursuivant,
Elle avait au pli doux et coquet de ses pages,
Aux marges où reflue un flot de babillages,
Adorable, entre les lignes, ce geste doux
De la main qui caresse et par-dessous
Quelquefois griffe un peu comme il est convenable
Et dans la signature où reste un peu de sable,

Comme une aigrette d'or au nom toujours béni,
Et dans le coin un peu froissé qui fait un nid,
Et dans les mots, oiseaux jaseurs au doux ramage,
Et dans le post-scriptum bref qui dit : Soyez sage !
Et dans le bon paraphe indulgent et courbé,
Dernier baiser du bec de la plume tombé,
Elle tenait en elle enfermé comme une âme
Un parfum subtil, fin, pénétrant, qui réclame,
Attire à lui le flair en outre du baiser
Qui, troublant, s'insinue au corps inapaisé
De l'absent et le fait vibrer et fait revivre
Au fond de lui, dans l'âme ardente qui s'enivre,
Les jours d'antan, les jours passés, les jours anciens,
Les bonheurs disparus et qui furent les siens,
Les rendez-vous, les mains aux mains, les purs délices,
Les jours joyeux, les soirs aux ténèbres complices,
Les bras serrant la taille et le heurt des genoux,
Ces sottises, ces jeux d'enfants, trésors pour nous,
Et les heures de calme et les instants de fièvres,
La bouche pour trouver l'âme cherchant les lèvres,
Et l'arôme qui flotte et qui vient nous griser,
L'odeur mystérieuse et douce du baiser.
Oh ! ce parfum laissé par ta main sur ta lettre,
Ce parfum de bonheur inondant tout mon être,
Qui cinq jours transporté partout, m'enveloppant,
Faisant autour de moi comme un brouillard trompant
L'absence, le regret, le temps maudit, l'espace,
Changeant en lieux chéris les lieux par où je passe,

M'a fait croire, vivant et respirant en moi,
Qu'à ton souffle mêlé je respirais par toi
Un peu de ce parfum béni que je respire
Encor, mais qui déjà languissamment expire,
Fais-le-moi parvenir ici : sachet, flacon,
Boîte où la houppe blanche est pareille au flocon
De neige au creux d'un nid, n'importe : que j'aspire
Cette haleine de toi, que mon cœur qui soupire
Après le vrai baiser de ta lèvre, ait, du moins,
De ses jours, de ses nuits impalpables témoins,
Ces effluves de toi, légers esprits, caresses
Qui, subtiles, iront ainsi, des noires tresses
Aux bruns cheveux dire bonjour parmi les airs,
Ames des fleurs de pourpre ou des grands arbres verts,
Souvenirs des printemps enfuis, des amours closes,
Mots chers des cœurs parlant le langage des roses.
Messagers par Avril donnés aux âmes sœurs,
Fantômes de baisers dans des ombres de fleurs.

6 mars 1886.

Oui, j'aime à regarder tes jeunes yeux. Pardonne
Au vieillard amoureux ce jeu triste et charmant :
Il m'est exquis de voir tomber très lentement
Dans un lac plein d'aurore une feuille d'automne.

14 octobre 1894.

Vous avez pris mon cœur vieilli
Dans les lacs blancs de vos mains douces.
Il en a presque tressailli
D'étonnement le cœur vieilli
Comme un fruit mûr trop tard cueilli
Qu'on mettrait en un nid de mousses,
Vous avez pris mon cœur vieilli
Dans les lacs blancs de vos mains douces.

Qu'il y reste douillettement,
Frileux, craintif et tendre encore,
Moitié boudeur, moitié dormant,
Qu'il y reste douillettement.
Qu'il s'y réchauffe doucement
Et s'il est gênant qu'il l'ignore,
Qu'il y reste douillettement,
Frileux, craintif et tendre encore.

Qu'il y batte à tout petit bruit,
Discret, jusqu'à ce qu'il y meure.
Comme vole un oiseau de nuit,
Qu'il y batte à tout petit bruit.
Vieilles horloges, m'a-t-on dit,
Semblent craindre de sonner l'heure.
Qu'il y batte à tout petit bruit,
Discret, jusqu'à ce qu'il y meure.

Et qu'il y rêve d'être aimé
Pour charmer les vieux ans moroses,
Feuille morte éprise de mai.
Qu'il rêve encore d'être aimé,
Qu'il songe printemps parfumé
Sous l'âpre bise des nivôses
Et qu'il rêve encore d'être aimé
Pour charmer les longs ans moroses.

Décembre 1894.

Nous nous sommes aimés sans bien savoir comment,
Laisant aller nos cœurs au gré de leurs paroles,
Causant chiffons, musique, art ou dernier roman,
Emus sans le savoir sous les propos frivoles.

Nous nous sommes presque haïs, ne sais comment,
Bouderie ou dépit ou froideur ou migraine,
Très vieux enfants, naïfs encore étonnamment,
Dans le sol froid d'hiver semant l'amour en graine.

Nous nous sommes aimés de l'attrait de nos sens,
Croyant nourrir la fleur d'amitié fraternelle,
Les yeux calmes, la bouche pure, et frémissants
Des appels indomptés de l'ivresse éternelle.

Nous nous sommes haïs de nous sentir charmer
Par les enchantements d'un philtre dans nos veines;
Nous nous sommes haïs de nous sentir des chaînes,
Nous nous sommes haïs de la terreur d'aimer.

Nous nous sommes aimés des tourments de l'absence,
Chacun sentant quelque'un lui manquer, chaque pas
Augmentant pour chacun la solitude immense,
Et chacun cherchant l'autre et ne se trouvant pas.

Nous nous sommes haïs par bravoure ou bravade,
Chacun se croyant fort à narguer les destins,
Montrant visage fier, ironique ou maussade,
Et très bien bourrelé de tourments clandestins.

Nous nous sommes aimés d'avouer nos faiblesses
Et les orgueils vaincus et les chagrins pâtis,
Goûtant des abandons charmants et des ivresses,
L'un dans la main de l'autre, à nous sentir petits.

Et tous nos sentiments, attrait, fierté, colère,
Tout ce qui nous advint, soit en mal, soit en bien,
Eloignement, adieux, retour, présence chère,
Tout entre nos deux cœurs resserrait le lien ;

Et chaque mouvement pour nous fuir ou nous prendre
Nous jetait l'un à l'autre ou nous y ramenait;
Toujours plus grand, toujours plus fort, toujours plus tendre,
Plus l'amour croit mourir en nous plus il renaît.

Tout geste de nos cœurs nous enfonce et nous plonge
Dans l'abîme charmant, sans fond et sans retour,
Dans le vertige heureux du mystère et du songe,
Dans un délicieux enlèvement d'amour.

Quand nous nous aimions sans le dire
Et ne le sachant qu'à demi,
Vous m'appeliez dans un sourire :
« Mon ami ».

Quand l'aveu se fit presque entendre,
Soupiré plutôt qu'exprimé,
Vous m'appeliez, timide et tendre :
« Mon aimé ».

Quand l'amour en toutes ses fièvres
Nous enlaçait éperdûment,
Tu m'appelais à pleines lèvres :
« Mon 'amant ».

Depuis que toute à moi, tu mêles
Tout ton être au mien sans retour,
Je suis ton âme, et tu m'appelles :
« Mon amour ».

J'ai fait l'autre jour un charmant voyage,
Point parmi les bois, point parmi les prés,
Point sous le ciel bleu ni le vert feuillage,
Point le long des bords des ruisseaux moirés.

Et pas davantage aux pays de songe,
Aux îles du rêve, au monde inconnu.
Hélas ! je ne crois plus même au mensonge
Et des pays bleus je suis revenu.

C'était dans le cœur de la bien-aimée,
Jardinet coquet, éden infini,
Gîte doux et frais, forêt embaumée,
Profond comme un ciel, étroit comme un nid.

Et j'y cheminais furtif, feuille à feuille,
Du pas à genoux qu'ont les oiseleurs,
Dans des sentiers verts où tout nous accueille,
Caresse de mousse et baisers de fleurs.

Et parmi les pleurs que l'aube fait luire
Et dans les frissons qu'ont les fourrés sourds,
J'éveillais parfois les merles du rire
Et le rossignol divin des amours.

Et sous un regard d'étoile qui tremble
Mes lèvres cueillaient d'un geste frileux
Je ne sais quel fruit merveilleux qui semble
Un rayon de miel bu dans une fleur.

Je suis de retour aux lieux où nous sommes
Le cœur plein d'encens, d'aubes et de voix
Et je crois porter, parmi tous ces hommes,
En place du cœur un bouquet des bois.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction.	5
O mes chansons.	21
O Souvenirs, printemps, aurores.	26
Lettres familières.	28 et 32
Rêverie du fumeur.	37
Rêverie du chasseur.	39
Imité de Heine.	43
A mon Ami Auguste C***.	44
Les sillons d'Orge.	45
A mon ami Georges F***.	47
Les ciseaux.	48
A Madame A***.	50
A Madame S***.	52
A Madame B*** qui avait fait des vers sur mes yeux malades.	55
Même sujet.	57
En revenant du théâtre de la R.	58
Ah ! vivent les yeux bleus.	59
Catulle.	61
Couplet de Catulle.	62
Couplet de Catulle.	62
Couplet de Bernard de Ventadour.	64
Sonnet.	65
Rêverie de célibataire.	66
Le ruban.	69

	Pages
Sainte-Beuve (sonnet)	71
Lamartine (sonnet)	72
Alfred de Musset (sonnet)	73
Molière (sonnet)	74
Emmanuel Kant (sonnet)	75
Napoléon III (sonnet)	76
Le Comte de Chambord (sonnet)	77
Dernier n ^o du Journal <i>l'Evènement</i> de La Rochelle	78
Folle gaieté	80
A mon ami, Raymond Y***	81
Bouquet à Chloris	82
Amour transi	84
L'art de vérifier les dates (triolet)	86
Sonnet	90
A mon ami Paul G***	91
A mon ami B*** Réponse. Réplique	92-93-95
A M ^{lle} M. A***	97
Le 24 mai 1878	97
Réverie du professeur	98
A M ^{me} X*** qui m'avait demandé de lui traduire un passage d'Ovide	102
La nuit d'hiver	107
Madrigal (Vous m'avez dit un soir...)	119
A M ^{lle} Emilie M***	121
Le sifflet	125
Sonnet renversé	133
Brusquement ce soir	134
Sonnet serpent	135
A Pétrarque	136
Imité de Heine	137
Surge, âge	139
La Trentaine	142
Chanson	144
Sonnet serpent	146
Envoi	147
A Margot	149
Vous êtes belle, ô ma voisine	151

	Pages
Oubliez-moi.	155
Rêverie du rimeur	157
Ronde.	163
Bouquet à Chloris.	167
Blond majeur.	168
Les couples s'en vont.	172
Imité de Heine	175
Jeanne.	177
Inconnue.	181
Nostalgie.	184
Palinodie.	188
Les heureux.	192
Renouveau.	196
Fatigue.	199
Renaissance.	201
Te rappelles-tu.	204
Rondeau.	207
Laissez-moi vous aimer	208
Vraiment tu crois que je raille.	210
Tu ne veux pas m'aimer.	213
Marguerite	215
La main.	218
Exil.	220
La joue	222
Etoiles mortes.	224
Envoi de jarretières.	225
P. P. C.	228
Autres temps.	230
Les raisons du billet doux.	231
Mieux est de ris écrire.	236
Au revoir	239
Les amours commencées.	243
Neiges d'aujourd'hui	249
Maille par maille.	251
Sans titre.	255
Tu ne m'aimes pas.	257
C'était beau, j'étais écolier.	258

	Pages
Je vais revoir la frêle enfant.	259
Vous êtes souvenir.	261
Dans le grand wagon mal peint	263
Rosine.	265
Si j'aimais ta main.	266
Lettre	269
Quatrain	272
Vous avez pris mon cœur vieilli.	273
Nous nous sommes aimés.	275
Sans titre.	276
Quand nous nous aimions.	277
J'ai fait l'autre jour un charmant voyage.	278



PQ
2611
A33C5

Faguet, Émile
Chansons d'un passant

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 08 14 002 9